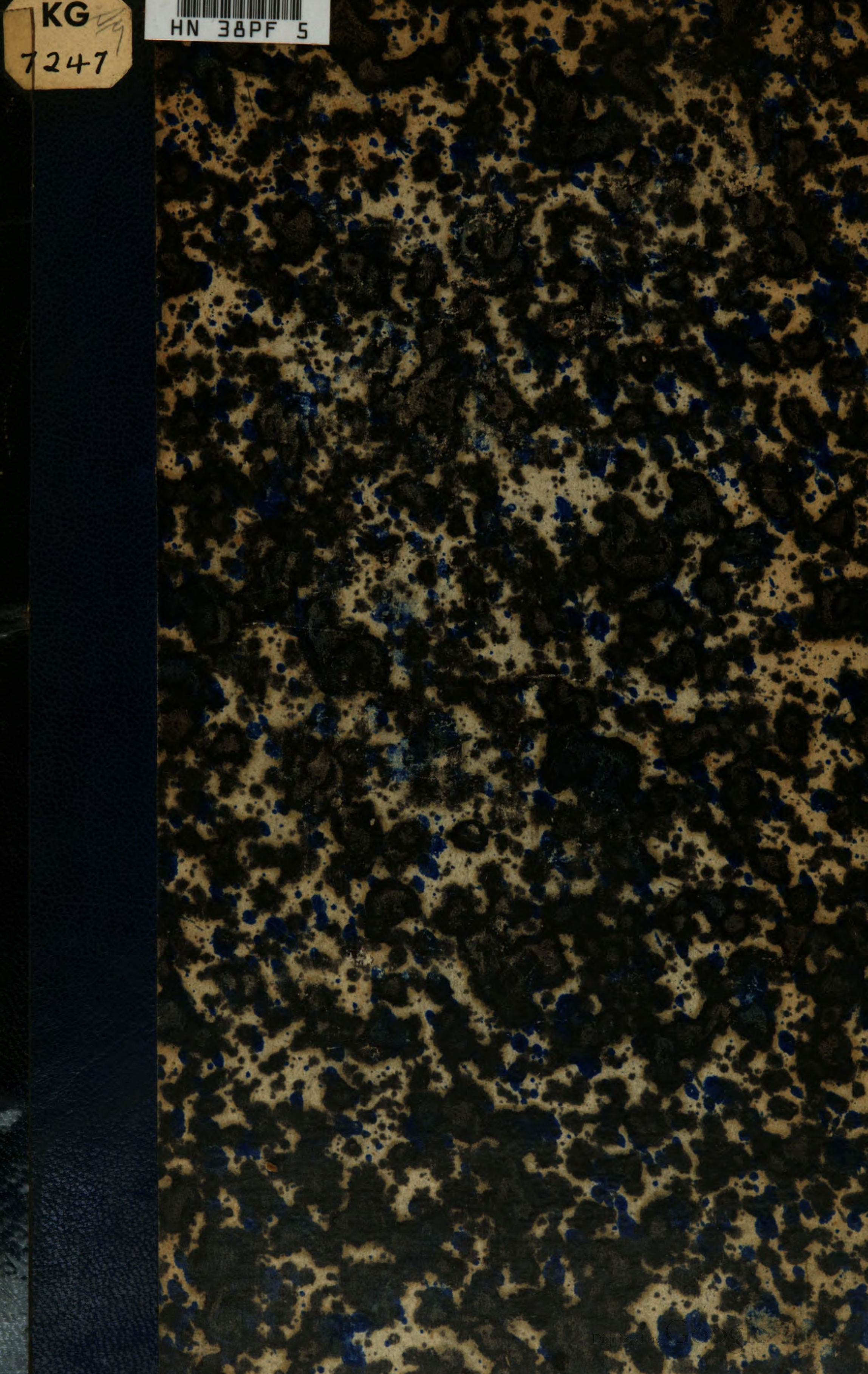
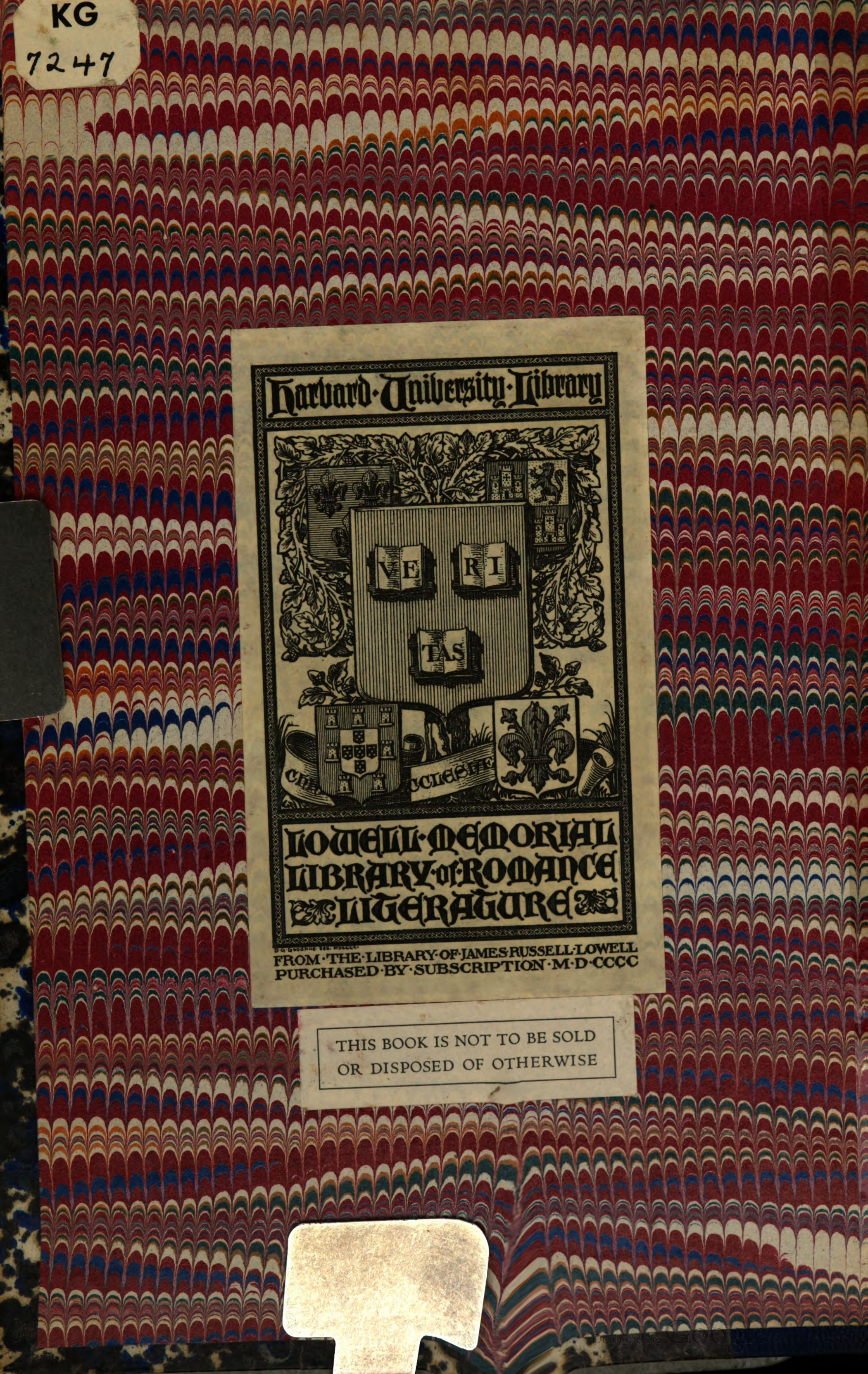

KG
7247
HN 38PF 5


KG
7247
Harvard University Library
VE RI
TAS
LOWELL MEMORIAL
LIBRARY of ROMANCE
LITERATURE
FROM THE LIBRARY OF JAMES RUSSELL LOWELL
PURCHASED BY SUBSCRIPTION M·D·CCCC
THIS BOOK IS NOT TO BE SOLD
OR DISPOSED OF OTHERWISE



J. R. Lowell
Elmwood

LES

DERNIERS TROUBADOURS

DE LA PROVENCE

D'APRÈS LE CHANSONNIER DONNÉ A LA BIBLIOTHÈQUE
IMPÉRIALE PAR M. CH. GIRAUD

PAR

PAUL MEYER

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
RUE DE RICHELIEU, 67
1871

EXTRAIT

De la *Bibliothèque de l'École des Chartes*,

TOMES XXX ET XXXI.

A

M. CH. GIRAUD

ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MEMBRE DE L'INSTITUT

CE MÉMOIRE EST RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ

LES

DERNIERS TROUBADOURS

DE LA PROVENCE

D'APRÈS LE CHANSONNIER DONNÉ A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE PAR M. CH. GIRAUD.

INTRODUCTION.

§ I.

De la poésie des troubadours à son déclin, et de sa chute.

Lorsqu'on observe l'état de la poésie des troubadours à son déclin, on la voit se localiser en un certain nombre de centres qui peu à peu s'isolent les uns des autres, s'affaiblissent et disparaissent. Parmi ces centres, les plus brillants sont les cours d'Alphonse X de Castille, des rois d'Aragon Jacques Ier, puis Pierre III, et des ducs d'Este. Viennent ensuite les petites cours des comtes de Rhodez, des vicomtes de Narbonne, des comtes de Foix. C'est hors du pays où elle était née et où elle avait opéré son plus grand développement que cette poésie recevait le plus d'encouragements. Dans cet état de choses, les conditions nécessaires à son existence se trouvaient interverties. Transportée en des pays où se parlaient des idiomes apparentés, mais non identiques au provençal, elle y avait pu vivre et prospérer pendant un siècle grâce à de continuelles immigrations qui, venant de la mère patrie, la vivifiaient sans cesse. Elle avait obtenu ce succès presque sans égal qu'elle imposait sa langue aux poètes des pays où elle s'établissait ; et en Lombardie comme en Catalogne, tant qu'il y eut des troubadours venus des pays de langue d'oc, on composa en langue d'oc. Alphonse II et

Pierre III d'Aragon, Guilhem de Bergadan, Hugo de Mataplana, Raimon Vidal de Besaudun, Serveri de Girone, ne chantaient point en catalan, ni Sordel, Lanfranc Cigala, Bonifaci Calvo, Ferrari, en lombard ou en toscan. Mais lorsque la dernière génération des troubadours venus d'au-delà des Pyrénées fut épuisée, les idiomes locaux reprirent leurs droits, et de la poésie provençale il ne resta plus qu'une tradition classique dont longtemps encore l'effet se fit sentir en Espagne comme en Italie.

Les derniers troubadours qui passèrent les Pyrénées ou les Alpes avaient connu dans leur première jeunesse les beaux temps de la poésie de cour et en retrouvèrent comme un reflet auprès d'Alphonse le Sage ou des ducs de la maison d'Este. Ceux qui restèrent en France ou s'y formèrent depuis leur départ y rencontrèrent des conditions bien moins favorables. La puissante maison de Toulouse, depuis si longtemps la protectrice des troubadours, avait perdu son prestige, et bientôt (1249), cédait la place à un frère du roi de France. Le comté de Provence, encore plus mal partagé, tombait, en 1246, sous la main d'un autre frère du même roi qui n'effaça point par ses actes l'antipathie qu'excitait son origine. Les seigneuries secondaires qui avaient conservé leur indépendance purent prolonger pendant quelque temps l'existence de la poésie de cour, mais non la maintenir dans son ancienne splendeur. Ainsi, cette poésie périssait en France faute de soutien, tandis qu'à l'étranger, où elle obtenait un meilleur accueil, elle se transformait, empruntant la langue des pays où elle s'était réfugiée.

M. Diez a fort bien montré comment la poésie de cour, étant le produit de l'esprit chevaleresque tel qu'il régnait parmi les seigneurs du midi, au XIIe siècle, se trouvait soumise aux vicissitudes du système féodal et devait tomber avec lui[1]. Cette raison, parfaitement suffisante, dispense d'en chercher d'autres, et par exemple de supposer de la part du public un dégoût pour une poésie qui, ayant épuisé son cercle d'idées, n'aurait plus vécu que de lieux communs. Diez encore, a parfaitement répondu que cette explication, admissible si toute la poésie de cour avait consisté en chansons amoureuses, ne pouvait s'appliquer au *sirventes* ni au conte (non plus qu'à bien d'autres genres) qui

1. *Die Poesie der troubadours,* p. 63-4 (traduct. p. 65).

ne furent jamais si florissants qu'au XIIIe siècle, c'est-à-dire au déclin même de cette poésie.

La chute de la poésie des troubadours, en tant que poésie de cour, était donc en quelque sorte fatale. N'eût-elle pas été déterminée par les événements dont le Midi fut le théâtre au XIIIe siècle, qu'elle serait arrivée un peu plus tard, et plus lentement aussi, par suite du développement naturel de la société. Mais devait-il arriver nécessairement que la fin de cette poésie entraînerait celle de la littérature provençale? En d'autres termes, la protection accordée aux troubadours était-elle la condition indispensable de tout mouvement littéraire au midi de la France? En thèse générale, on ne saurait le prétendre. Ce serait réduire les lettres à un seul mode d'existence et oublier que les phases des littératures sont marquées par une succession de genres qui sortent les uns des autres, se proportionnant aux circonstances du temps et du lieu. La plupart des littératures ont été, pour un temps, poésies de cour, et, les conditions de cette période cessant, se sont développées dans un autre sens. Est-ce donc parce que, dans les pays de langue d'oc, la poésie, de populaire qu'elle était, s'était élevée d'elle-même, sans influence extérieure, au rang de poésie de cour; est-ce parce qu'à ce degré elle avait montré une puissance et une fécondité dont on chercherait vainement l'équivalent en France, en Italie ou en Espagne; est-ce, en un mot, pour avoir été la plus forte en son genre, que seule elle devait succomber au sortir de cette période, impuissante à se transformer, incapable de laisser après elle une littérature provençale?

Evidemment, des circonstances spéciales au Midi de la France peuvent seules expliquer un fait aussi isolé; et ces circonstances, il ne faut point les chercher ailleurs que dans l'établissement de la domination française dans les provinces méridionales.

Ici, l'on ne prétend point que les persécutions qui furent la suite de la croisade albigeoise aient recherché les écrivains du Midi ou proscrit leurs ouvrages, et l'on ne veut pas dire non plus que les populations aient oublié leur langue puisque, maintenant encore, elles n'y ont pas renoncé, puisque, dans les classes supérieures mêmes, l'emploi du français comme idiome courant de la conversation ne remonte pas à plus d'un siècle ou un siècle et demi. Mais, ce qui est incontestable, c'est qu'à partir de la poésie des troubadours, l'évolution littéraire se fit dans le sens

français et bientôt en français. Les romans de Blandin de Cornouailles et de Guillaume de la Barre, au commencement du xiv[e] siècle, sont de plates imitations des romans d'aventure français[1]. Gaston II, comte de Foix (1315-1343) encourage la composition de l'*Elucidari de las proprietatz de todas res naturals,* vaste compilation mêlée de prose et de vers; mais, au milieu du xiv[e] siècle, son fils, Gaston Phœbus, écrivait en français le Traité de la chasse, et, dès les premières années du règne de Charles VI, le prieur de Salon, Honoré Bonnet, composait en français son *Arbre de batailles*, qui du reste ne laissa pas d'exciter au Midi quelque intérêt, puisqu'il en existe une traduction contemporaine en provençal[2]. En ces temps-là, la littérature était l'œuvre d'un petit nombre et s'adressait à un public restreint. Il eût été bien difficile aux écrivains méridionaux de trouver une voie indépendante et de se soustraire à la pression du goût français quand on voit avec quelle puissance elle s'exerçait hors de France. L'école de Toulouse l'essaya au commencement du xiv[e] siècle, mais ce mouvement de réaction aurait eu besoin, pour réussir, d'avoir son point de départ dans le sentiment national, et non pas dans des idées littéraires étroites et arriérées. Mais le sentiment national, peu développé au moyen-âge, n'avait pas encore pris la langue pour signe extérieur. Ce n'est que de nos jours qu'on voit des nations privées de leur indépendance s'attacher à maintenir la pureté de leur idiome et la perpétuité de leur littérature. Aussi, pourrait-on dire que, malgré les siècles écoulés depuis l'annexion des pays de langue d'oc à la France, la formation et l'expansion d'une littérature originale dans les provinces du Midi ont plus de chances de réussite aujourd'hui qu'au xiv[e] siècle.

Cependant, les circonstances qui annihilèrent la littérature provençale en l'entraînant dans le courant de la littérature française, pour s'être manifestées en peu d'années, ne durent pas produire leur effet en un temps aussi court. Pendant la seconde moitié du xiii[e] siècle, les troubadours, bien que la plupart du temps sans protecteurs, n'ont pas dû cesser subitement leurs chants. Au même temps et durant la première moitié du xiv[e] siècle, avant que l'influence française eût tout à fait pris le

1. Voy. Bartsch, *Prov. Leseb.*, p. xx, et *Denkmæler der prov. Lit.*, p. ix-x.
2. Bibl. imp., fonds fr. 1277 (anc. 7807[2]). Un extrait en a été publié par M. Bartsch, *Chrest. provenç.* col. 391-4.

dessus, il est certain qu'une littérature plus bourgeoise que la poésie de cour et possédant encore, au moins par la langue, une certaine indépendance, a cherché à s'établir. Malheureusement, sur tout le mouvement littéraire de cette période, en dehors de l'école de Toulouse, dont les manuscrits ont été soigneusement conservés, nous avons peu de renseignements. La littérature provençale, qui nous est parvenue dans un état si fragmentaire, a peut-être subi plus de pertes pour sa dernière époque que pour le temps de son apogée. Assurément, nous n'avons qu'une faible partie des poésies que composèrent les troubadours de la période qu'on pourrait appeler classique, celle qui s'étend entre le milieu du XIIe siècle environ et la croisade albigeoise; il ne faut pas perdre de vue que nos chansonniers ne sont que des anthologies, et si nous n'avons que vingt-cinq pièces de Folquet de Marseille ou quarante-six de Peire Vidal, il n'en faut rien conclure, sinon que ceux qui, vers le milieu du XIIIe siècle, s'occupèrent les premiers de recueillir les poésies des troubadours, n'en connaissaient pas davantage. Mais, après tout, si nous considérons que de l'immense majorité des pièces de l'époque classique nous avons plusieurs copies, nous serons autorisés à conclure que la poésie de ce temps nous est parvenue à peu près dans l'état où on pouvait la connaître au temps d'Alphonse de Poitiers et de Charles d'Anjou. Nous avons le choix dont on se contentait alors. Autre chose à partir de ce temps. Guiraut Riquier, les troubadours de Béziers, Nat de Mons, Folquet de Lunel, Serveri de Girone, et la plupart de ces poètes de la fin du XIIIe siècle de chacun desquels nous n'avons qu'une ou deux pièces, figurent dans deux collections seulement : le chansonnier toulousain, conservé à la bibl. imp. sous le n° 856 du fonds français, et le chansonnier d'Urfé (La Vall. 14), qui dans beaucoup de cas se répètent, ayant apparemment puisé à la même source. D'autre part, en dehors des troubadours, les compositions de ce temps nous sont bien rarement arrivées en plusieurs exemplaires. Il n'existe qu'une copie des nouvelles de Raimon Vidal, de *Flamenca*, de *Blandin de Cornouailles*, de *Guillaume de la Barre*, des vies de sainte Enimie, de saint Alexis, etc. [1] Et comme ces ouvrages, et bien d'autres qu'on

1. Il n'y a guère entre les ouvrages provençaux de la décadence, que le *Breviari d'amor* et la Vie de saint Honorat dont on ait d'assez nombreuses copies.

pourrait citer, ne sont mentionnés par aucun contemporain, le souvenir même s'en serait perdu sans la chance qui nous a conservé les mss. uniques où ils sont transcrits. Il fallait assurément que les compositions provençales fussent tombées en discrédit, pour qu'on apportât si peu de soin à en multiplier les copies. Et par là on juge de ce qui doit s'être perdu des œuvres de ce temps.

§ II.

Le chansonnier Giraud.

Un manuscrit, donné en 1859 à la Bibliothèque impériale par M. Ch. Giraud, de l'Institut, permet de réparer quelques-unes de ces pertes. C'est un chansonnier qui, dans son état actuel, contient environ 185 pièces, plus un assez grand nombre de ces couplets isolés qu'on appelait *coblas esparsas*. Il va sans dire que la plupart sont déjà connues par d'autres recueils, que souvent même on en possède un texte supérieur à celui du manuscrit de M. Giraud. Mais il paraît que le compilateur de ce chansonnier a puisé à des sources négligées jusqu'à lui, ou plutôt qu'il a emprunté largement à la tradition orale, car il ne nous a pas conservé moins de 32 pièces (sans compter quelques *coblas*) qu'on chercherait vainement ailleurs. Toutes ces compositions, sauf une chanson de Guilhem de Saint-Didier, appartiennent à la période comprise entre 1270 et 1310 environ, et apportent ainsi un important supplément aux notions éparses que nous possédions jusqu'à présent sur l'état de la poésie provençale à cette époque. Ce chansonnier a été exécuté en Provence, — ce qu'on peut savoir de son histoire confirme pleinement les indices tirés du dialecte, — et par conséquent il n'est point surprenant que les pièces nouvelles dont nous lui devons la connaissance se trouvent être l'œuvre de provençaux, toutes les fois que nous en pouvons vérifier l'origine. Cette circonstance ne leur donne pas un médiocre intérêt. La Provence en effet, est faiblement représentée dans les deux recueils mentionnés plus haut, qui à eux seuls fournissent à peu près tout ce que nous possédons jusqu'à présent des troubadours de la dernière

époque. Depuis la mort de Blacatz (1236 ou 1237 [1]) toute la littérature de la Provence consiste, d'après les sources jusqu'ici utilisées, en quelques pièces de Blacasset, Bertran de Lamanon, Boniface de Castellane, Granet, Paulet de Marseille, Raimon de Tors de Marseille, Duran de Carpentras, Guilhem d'Hyères, Bertran Carbonel de Marseille, auxquelles il faut ajouter la Vie de saint Honorat, de Raimon Féraut [2]. A ces noms viendront désormais se joindre ceux de Daspols, de Jacme Mote d'Arles, de Rostanh Berenguier de Marseille, de Ponson, de Moter, de Berenguier Trobel, de Johan de Pennes, de Guilhem de Lobevier, d'Albaric, de Guibert, de Peire Trabustel, de Rainaut de Tres Sauses. Pour certains de ces personnages, nous n'avons rien de plus que leurs noms et quelques indices d'où peut se déduire leur origine provençale, mais pour d'autres les renseignements sont plus abondants. L'une des deux pièces de Daspols étant un *planh* sur la mort de saint Louis est par le fait datée de 1270. La pièce où Jacme Mote, s'adressant à Charles II, rappelle les maux que le règne de son prédécesseur a causés à la Provence et exprime l'espérance d'un régime meilleur, date sans doute du premier voyage de Charles II en Provence, c'est-à-dire de 1291. Enfin Rostanh Berenguier, le plus habile peut-être des troubadours que nous révèle le ms. de M. Giraud, vient se placer dans les premières années du XIVe siècle, puisqu'il fait l'éloge du grand-maître Foulque de Villaret, l'illustre vainqueur de Rhodes. D'autres pièces se laissent également dater avec plus ou moins de précision. Ce sont là de précieux jalons pour l'histoire littéraire. La vie de ces représentants attardés de la poésie de cour serait intéressante à connaître; malheureusement nous sommes mal renseignés à cet égard. Vivaient-ils, à la façon des anciens troubadours, des dons que leur faisaient les personnages qu'ils visitaient? ou bien étaient-ce, comme les lauréats de Toulouse, d'honnêtes artisans qui charmaient leurs loisirs par le culte des muses? Il est à croire qu'ils s'efforçaient de maintenir la tradition, aussi bien quant à la rémunération due au troubadour qu'en ce qui avait rapport à son art; mais il se peut bien que la rémunéra-

1. Voy. Diez, *Leben u. Werke d. Troubadours*, p. 476.

2. Il est fort probable que parmi les troubadours dont on ne peut déterminer l'origine, quelques uns appartiennent à la Provence, mais, naturellement, je ne cite que ceux dont l'origine provençale est certaine.

tion se soit parfois fait attendre un peu plus que de raison. On le croirait du moins, à lire l'envoi un peu impatient de la tenson adressée par Bertran Carbonel au comte d'Avellino. A vrai dire, il n'y avait plus alors de protecteurs de la poésie tels qu'avaient été Barral de Marseille, le marquis Boniface VIII de Montferrat, Guillaume IV d'Orange, Blacatz, et tant d'autres. On envoyait bien ses poésies à tel ou tel grand personnage, mais il n'en résultait pas, comme jadis, une protection permanente. La *tornada* ou, pour parler français, l'*envoi* de ces compositions remplissait simplement le rôle qui, dans la littérature en prose, était dès lors et fut bien longtemps encore dévolu aux dédicaces. Somme toute, ces troubadours de la dernière heure devaient mener une vie médiocrement brillante. C'étaient cependant, selon toute apparence, des poètes de profession, car si on compare leurs compositions avec les produits récompensés à Toulouse, on y trouvera encore trop de distinction, trop de littérature surtout pour en faire l'œuvre de simples artisans.

Plusieurs de ces troubadours appartiennent à la région des bords du Rhône, et, par exemple, un fait, assurément fort inattendu que nous révèle le ms. Giraud, c'est qu'il y avait à la fin du XIII[e] siècle ou au commencement du XIV[e] une sorte de petit centre poétique à Tarascon.

Cette petite ville, qui n'a jamais joué un grand rôle en quoi que ce soit, n'a pas laissé cependant de fournir son petit contingent à l'histoire des troubadours. On connaissait trois poètes tarasconais, des moins célèbres, il faut l'avouer : Ricaut ou Richart de Tarascon [1], Tomier et Palazin [2]. Rigoureusement,

1. *Richartz* est la forme donnée par le ms. du Vatican 5232, f. 166, et par 1592, f. 106, mais les autres mss. portent *Ricautz* ou *Richautz* (voy. 854, f. 122 et 154 ; 856, f. 387; 1749, p. 219; Este, pièce 220). Ce troubadour, dont il ne nous reste qu'une chanson (*Parn. occit.*, p. 385), et encore lui est-elle disputée par Gui de Cavaillon (ms. 856, f. 387), et une tenson (*Ged.* 531-2), était, d'après sa Vie, un chevalier, c'est-à-dire une personne noble. On peut donc, avec toute probabilité, l'identifier avec un *Ricauus de Tharascone* qui figure en 1226 parmi les chevaliers de Tarascon traitant avec le comte Raimon Bérenger de la vente du consulat et de certains droits. La liste des chevaliers, au nombre de 74, qui figurent dans cet acte est donnée pour complète : « nos omnes milites » Tharasconis, tam domini quam alii milites et filii militum, omnes et singuli » infrascripti habitantes in castro Tharasconis, scilicet... » (Orig. aux archives de Tarascon, AA, 1).

2. Tomier et Palazin étaient, selon leur Vie, deux chevaliers de Tarascon qui

le ms. Giraud ne nous autorise à ajouter aucun nom à cette courte liste ; toutefois il ne serait pas téméraire de considérer comme habitants de Tarascon, Johan de Pennes, qui déclare, et ce ne devait pas être un médiocre éloge, qu'il n'est pas dans Tarascon de dame plus belle que sa « guerrière, » — car tel est le surnom qu'il donne à sa bien aimée, — et Ponson qui préfère l'amour de sa dame à Beaucaire et à tout le territoire d'Argence (sur la rive droite du Rhône, en face Tarascon).

Entre les noms nouveaux que le ms. Giraud ajoute à l'histoire des troubadours, il en est deux qu'on connaissait par les *Vies des plus célèbres et anciens poetes provensaux* de Jehan de Nostre Dame (Lyon, 1575), ceux de Jacme Mote d'Arles et de Rostanh Berenguier de Marseille. Mais à vrai dire, le témoignage de Nostre Dame ne fournissait que leurs noms, car les récits qu'il en fait, et qui seront rapportés en leur lieu, sont si visiblement fabuleux que la critique ne pouvait que les rejeter absolument. La comparaison de ces récits avec les renseignements authentiques que fournissent les pièces de Jacme Mote et de Rostanh Berenguier, montre une fois de plus la mauvaise foi ou la sottise de Nostre Dame ; car les deux alternatives peuvent être soutenues, selon qu'on regarde ce procureur au parlement d'Aix comme l'inventeur des faits qu'il avance, ou qu'on admet la réalité du moine des îles d'Or et de Hugues de Saint-Cezari, ces prétendus biographes de l'autorité desquels il se couvre sans cesse. Réservons présentement la question de l'autorité qu'il convient d'attribuer à Nostre Dame. Elle est trop compliquée pour être traitée incidemment ici. Tout à l'heure, elle se représentera lorsque nous aurons à faire l'histoire du ms. de M. Giraud, et nous pourrons alors, sans prétendre l'épuiser, réunir quelques faits d'où résultera une conclusion plus précise et plus sûre que les opinions assez vagues qui ont jusqu'à présent régné sur ce sujet [1].

faisaient des sirventes sur le comte de Provence, sur celui de Toulouse et sur celui de Baux, et sur les affaires qui se passaient en Provence. Deux chansons, conservées chacune par un seul ms. (854, f. 191, et Este, pièce 720), portent les noms réunis de ces deux personnages (cf. *Ch.* V, 274 et 447). Dans la liste citée à la note précédente figurent « R. Thomerius et frater ejus. »

1. Diez est, je crois, le premier qui ait résolument rejeté les récits de Nostre Dame (*Leben u. Werke d. Troub.*, p. 607, cf. p. 604), quoique, en un endroit (p. 121, n. 1), il ait paru admettre l'authenticité d'une pièce ridiculement fausse

Le ms. Giraud se trouve à un autre égard en connexion avec Nostre Dame. Sur quelques espaces laissés blancs aux folios 21 et 22 une main qui paraît du XVI[e] siècle, mais qui cherchait certainement à se faire plus ancienne, a transcrit trois pièces provençales, trois sonnets qui, pour être mis sous les noms de Jacme Mote, de Blacasset et de Bertran de Lamanon, ne sont néanmoins guère plus anciens que la main qui les a tracés [1]. Ce sont des faux qui paraissent apparentés de très près à ceux que J. de Nostre Dame a semés avec une si déplorable abondance en ses *Vies des poetes provensaux*. Les uns et les autres semblent sortir d'une même fabrique. Faut-il croire que leur auteur commun est J. de Nostre Dame lui-même? On verra tout à l'heure que cette proposition ne manque pas de vraisemblance, quoique elle ne puisse être prouvée.

§ III.

Description du chansonnier Giraud; son histoire. — Jehan de Nostre Dame.

Les observations qui précèdent ont eu pour but d'indiquer d'une façon générale l'intérêt qu'offre l'étude du manuscrit qui a fourni la matière du présent mémoire. Il est temps maintenant de passer à la description de ce chansonnier et de rapporter ce que je sais de son histoire. Viendront ensuite quelques remarques sur le dialecte dans lequel il est écrit, et alors commencera le

que cite cet auteur. Les avertissements de Diez n'ont pas empêché plusieurs de ceux qui sont venus après lui d'accepter avec confiance quelques uns au moins des contes de Nostre Dame, et j'ai dû récemment, à l'occasion d'un livre déplorable publié sur les troubadours par un professeur de faculté, discuter quelques unes des assertions de l'historien provençal et en démontrer la fausseté (*Rev. crit.* 1867, art. 56). Diez pensait cependant que tout n'était pas à rejeter « mais, » dit-il, « entre tant d'invraisemblances et d'évidentes erreurs, comment démêler « le vrai? » Nous verrons tout à l'heure qu'il est maintenant possible d'arriver sur ce point à des résultats positifs et non plus seulement négatifs, mais qu'en dernière analyse ce qui peut être accepté de Nostre Dame se réduit à un petit nombre de noms propres qu'il faut, au préalable, dépouiller de tous les renseignements biographiques joints par l'auteur.

2. Ces pièces sont publiées à la fin du présent mémoire.

mémoire proprement dit dans lequel j'étudierai les pièces nouvelles de ce recueil, groupant ensemble toutes celles du même auteur, et classant autant que possible les auteurs par ordre chronologique. En appendice, je donnerai pièce par pièce la table du ms. Giraud et celle d'un autre recueil beaucoup plus important, le ms. d'Urfé qui n'a pas été jusqu'à ce jour décrit en détail [1].

1. Voici le motif particulier qui me détermine à donner ici la table du ms. d'Urfé. Il est d'un format énorme et contient ordinairement huit à neuf pièces par feuillet. Il serait donc trop peu précis de citer par feuillet, et il vaut mieux assurément citer les pièces par une série continue de numéros allant de la première à la dernière. J'ai dressé, depuis longtemps, de ce ms. une table ainsi numérotée, et c'est aux chiffres de cette table que se réfèrent les renvois au ms. d'Urfé, tant dans la description du ms. Giraud que dans celle du chansonnier 269 de la collection Douce à Oxford, que j'ai récemment publiée (*Arch. des Missions*, 2e série, V, 251-66). J'annonçais dès lors (p. 251) que cette table, sans laquelle mes renvois seraient inintelligibles, ne tarderait pas à être publiée. C'est cette promesse que je veux maintenant remplir.

Pour épargner la place je désignerai dorénavant, et notamment dans les tables dressées à l'appendice, les chansonniers par des lettres. Présentement, il ne me paraît pas possible d'arriver à grouper ces recueils par familles (voir ce que je dis à cet égard *Arch. des Missions*, 2e série, V, 165-6). C'est pourquoi, au lieu d'adopter le classement de M. Bartsch (*Peire Vidal's Lieder*, p. LXXXVI-XCI), qui ne me satisfait pas, ou d'en proposer un nouveau qui ne pourrait guère être plus satisfaisant, je range les chansonniers par bibliothèques, les disposant sous chaque bibliothèque selon l'ordre de leurs nos. Ainsi la question du classement se trouve réservée.

Bibl. Imp.	854	A	Bibl. Vat.	5232	N
—	856	B	Bibl. Chigi	2348	O
—	1592	C	Bibl. Laur.	XLI-42	P
—	1749	D	—	XLI-43	Q
—	12472	E	—	XC-26	R
—	12473	F	Bibl. Riccardi	2814	S
—	12474	G	—	2909	T
—	15211	H	Bibl. Este		U
—	22543	I	Bibl. Marc.	XI	V
Bibl. Vat.	3205	J	Bibl. Ambr.	71	W
—	3206	K	—	465	X
—	3207	L	Cheltenham	8335	Y
—	3208	M	Oxford	Douce 269	Z

Je néglige le ms. de Bologne, qui est identique à F J, et celui de la Bibl. Riccardi, n° 2981, qui est la copie d'O. — A B C D sont décrits dans le t. I du Cat. des mss. fr. de la Bibl. imp. (je suis responsable des notices d'A et de B). E est le ms. Giraud dont la table sera donnée à l'appendice du présent mémoire. F est, sauf de très-légères différences, identique à A. G (anc. suppl. fr. 2033, plus anciennement Vat. 3794) n'a pas été décrit, mais, sauf la pagi-

Le manuscrit donné à la Bibliothèque impériale par M. Giraud est un volume en fort papier de coton, contenant en son état actuel 73 feuillets, y compris deux feuillets de garde en partie écrits. Il a une double pagination : la première, qui peut remonter au XVe siècle, ne s'étend pas à la moitié du ms. et, de plus, est tout à fait irrégulière [1] : notons cependant qu'elle commence par le chiffre 4 ; la seconde est du XVIe siècle, et s'étend de 4 à 79, constatant l'absence des feuillets 1-3, 43-45 et 70-71. De plus, il manque à la fin du volume un nombre de feuillets que nous ne pouvons déterminer. En tête du feuillet chiffré 4, maintenant le premier après le feuillet de garde, on lit ces mots écrits au XVIIe siècle : « Livre patois ou sont cités plusieurs personnages de » Provence et distingués, » ce qui montre que la mutilation du ms., au moins en ce qui concerne le début, n'est pas récente. Les feuillets de garde et trois feuillets ajoutés à la fin contiennent des essais d'index et la copie de quelques vers du chansonnier. Ce chansonnier est écrit à longues lignes, et d'une seule main, sauf quelques pièces dont il sera parlé dans un instant. L'écriture est assez cursive et peut être rapportée à la première moitié du XIVe siècle. Il n'y a ni peintures, ni lettres ornées, ni rubriques. Il se divise en deux parties. La première comprend les feuillets numérotés 4 à 22. Les deux derniers de ces feuillets et le bas du

nation, la notice de Vat. 3205, donnée par le Dr Grüzmacher peut lui être appliquée. H (anc. suppl. fr. 683), peu important, sinon pour Peire Cardinal, n'a pas encore de notice publiée. I (La Vallière 14, ou ms. d'Urfé), sera, comme il a été dit plus haut, décrit à l'appendice. Les chansonniers des bibliothèques italiennes ont tous été (sauf le ms. d'Este, maintenant en Autriche) décrits par le Dr Grüzmacher, dans l'*Archiv fur das Studium der neueren Sprachen* d'Herrig, de 1862 à 1864, à savoir : J, XXXV, 84, ; K, XXXIV, 418 ; L, XXXIV, 385 ; M, XXXIV, 368 ; N, XXXIV, 141 (cf. des extraits publiés XXXIII, 312 et 434, et XXXIV, 161) ; O m'est connu par une notice de M. Guessard ; c'est l'original du ms. Riccardi 2981, décrit par Grüzmacher XXXIII, 425 ; P, XXXIII, 299 ; Q, XXXV, 363 (publication intégrale) ; R, XXXIII, 407 ; S, XXXIII, 427 ; T, XXXIII, 412 ; U a été décrit par M. Mussafia, Acad. de Vienne, *Sitzungsberichte* t. LV (1867) ; V, XXXVI, 379 (publ. intégr. ; cf. une notice paléographique XXXV, 99) ; W, XXXII, 389 (cf. des extraits publiés XXXV, 100) ; X, XXXII, 423 ; Y (ms. de sir Thomas Phillipps) n'a pas encore été décrit ; un certain nombre de pièces dans les *Ged. d. Troub.* de Mahn ; Z, *Arch. des Missions,* 2e série, V, 251.

1. Elle s'accorde avec la seconde jusqu'au fol. 10, puis elle poursuit ainsi : 20, 20, 30, 40, 50, 60, 70, 80, 90, 70, 80, 90, 70, 72 — 93. Le 93e feuillet correspond au fol. 42 de la seconde pagination.

fol. 20 v°, étant restés blancs, ont été remplis, 1°, vers le milieu du XIVe siècle, par deux tensons et trois couplets isolés écrits de deux mains différentes que je désigne par β et γ [1]; 2°, au XVIe siècle, par les pièces fausses dont il a été dit quelques mots ci-dessus. La seconde partie comprend le reste du ms. Les pièces y sont numérotées selon une série continue qui va de j à cliiij [2].

La bibliothèque de Carpentras renferme parmi les additions à la collection Peiresc un recueil de notes sur des sujets variés d'histoire et d'archéologie, entre lesquelles se trouvent cinquante-cinq feuillets relatifs à l'histoire de Provence. L'écriture, qui est remarquablement nette, paraît devoir être rapportée au milieu ou à la seconde moitié du XVIe siècle. Elle m'a paru être identique à celle des ébauches de table qui ont été tracées sur des feuillets de garde, tant à la fin qu'au commencement du ms. Giraud. Selon feu Lambert, le regrettable bibliothécaire de Carpentras, cette écriture serait celle de Jehan de Nostre Dame, l'auteur des *Vies des poètes provensaux* [3]. Si le fait était prouvé, il aurait une importance réelle pour la critique des sources auxquelles a puisé l'infidèle historien des troubadours. En effet, l'auteur des notes contenues dans le ms. de Carpentras a très-certainement possédé notre chansonnier. Il le cite à plusieurs reprises comme lui appartenant. C'est ce qu'il fait notamment lorsqu'il traduit les deux pièces de Daspols (voy. ci-

1. Ces deux écritures, quoique fort distinctes, paraissent contemporaines. Néanmoins, il n'est pas difficile de voir que γ est venu après β; en effet, c'est γ qui a écrit le couplet français qui se trouve au milieu du fol. 22, et ce couplet n'a évidemment été mis à cette place que parce que la moitié supérieure de la page était déjà occupée par β. — Cette dernière main a ajouté en quelques endroits (ff. 5 r°, 13 v°, 15 r°) des titres à diverses pièces.

2. On verra dans la table donnée à l'appendice que cette numérotation n'est pas exempte d'erreurs.

3. « Ces fragments, compris en 55 feuillets sans ordre, paraissent être de la » main de Jean Nostradamus et font partie des documents dont s'est servi » César Nostradamus pour composer son histoire de Provence. Il est constant » que plusieurs des passages qu'ils contiennent se trouvent isolés textuellement » dans cette histoire dont le ms. original existe à Carpentras. » (*Catal. des mss. de Carp.*, III, 152). J'ai vérifié l'exactitude du fait rapporté en dernier lieu par M. Lambert, toutefois il faut dire qu'il y a souvent des variantes considérables, non-seulement de rédaction, mais encore de faits entre le texte des feuillets en question et celui de l'*Histoire et Chronique de Provence* de César de Nostre Dame.

après, § IV). Ailleurs, à propos du troubadour Hugues de Pena, il mentionne comme se trouvant dans son chansonnier « un » dialogue de luy et de sa dame qu'il appelle ma doulce guerrière, » allusion manifeste à la pièce de Johan de Pennes que contient le ms. Giraud, fol. 26 v°, et qui ne se trouve, non plus que les pièces de Daspols, nulle part ailleurs. Mais si Jehan de Nostre Dame a possédé notre ms., il a donc été à même de puiser à une bonne source. Il en aurait pu tirer, sur bon nombre des troubadours qu'il a étudiés, des renseignements, sinon suffisants, du moins valables et, le plus souvent, en contradiction complète avec ce qu'il nous rapporte des mêmes personnages. Il les a négligés de propos délibéré, grave présomption contre sa bonne foi. On est, par là, amené à croire que ses récits, lorsqu'ils diffèrent des notions fournies par les sources authentiques, ce qui est le cas ordinaire, ont été imaginés à plaisir, en dépit de ces mêmes sources qu'il connaissait au moins en partie; qu'en un mot les chansonniers ne lui ont guère fourni que des noms et un petit nombre de traits auxquels il a ajouté toutes les inventions qui lui ont paru propres à glorifier son pays [1]. Je le répète, il faudrait prouver que les fragments de Carpentras sont bien de J. de Nostre Dame, et aucune preuve ne serait plus facile à fournir, s'il subsistait quelques échantillons certains de l'écriture de ce personnage, ce que j'ignore. Toutefois, je ne puis me dispenser d'indiquer certains faits qui tendent à confirmer la conjecture (si ce n'est qu'une conjecture) de M. Lambert. L'auteur des notes en question mentionne à plusieurs reprises un chansonnier appartenant « au seig^r comte de Sault [2]. » Or, Jehan de Nostre

1. Cela pouvait déjà être soupçonné rien qu'à voir l'artifice avec lequel Nostre Dame sait profiter d'une lointaine analogie de noms, faisant de Jaufre Rudel de *Blaye* un Jaufre Rudel de *Blieux* (Basses-Alpes) (*Vies*, etc. p. 23). C'est de même, comme nous le verrons tout à l'heure (p. 17, note), que le moine de Montaudon est devenu chez lui le moine de Montmajour, et d'auvergnat, provençal.

2. F. 65 : « ...Mais je trouve au chansoner (*sic*) du seig^r comte de Sault qu'il » (Hugues de Pena) a faict quatre fort belles chansons doctes et de bon sens, » en l'une desquelles il appert qu'il estoit amoureux de Beatrix, comtesse de » Prouvence, femme dud. Charles roy de Sicille, et la nomme Beatrix comtesse » de Prouvence, en la louant qu'elle est la première dame vertueuse de ce » monde; et toutes ces chansons il les adresse, partie à Monsr Barral seigneur » de Marseillac, et des Baulx, et partie à messire Ysnard d'Entravenes comte » de Sault. Et en mon chansonier... » (le reste de la phrase concerne Johan de

Dame assure dans sa préface (p. 12-3) « avoir veu et leu deux » grands tomes divers escripts en lettre de forme sur parchemin » illuminez d'or et d'azur, qui sont dans les Archifs du seigneur » Comte de Sault, auxquels sont descrites en lettre rouge les vies » des Poëtes Provensaux (qu'ils nommoyent Troubadours) et » leurs Poësies en lettre noire, en leur idiomat, en nombre de plus » de quatre-vingt....[1]. » Notons en outre ce petit fait que dans les

Pennas et est cité au § XI). — Ailleurs (fol. 89), l'auteur des mêmes notes, parlant de la comtesse de Burlas au sujet de laquelle il commet de bien graves erreurs (voir ci-après, p. 16 note), dit qu' « Arnaud de Meyrueilh, fameux » poëte provensal, en a fait de fort belles et bonnes chansons, ainsi qu'elles se » treuvent tant au chansoner du seigr comte de Sault que au myen au nombre » de quatorze. » Puis il traduit la Vie de ce troubadour. — Le comte de Sault dont il s'agit ici est François d'Agout, en faveur de qui la seigneurie de Sault fut érigée en comté par lettres patentes du 22 avril 1561, voy. d'Expilly au mot Sault, p. 661 *a b* et 676 *b*.

1. Il serait intéressant de savoir si les deux volumes du comte de Sault peuvent être identifiés avec quelqu'un des chansonniers actuellement connus, ou s'ils sont perdus; mais les indications fournies tant par le livre de Nostre Dame que par les notes du ms. de Carpentras ne donnent pas les éléments nécessaires à la solution de ce petit problème. Dans les notes de Carpentras, citées ci-dessus, il est question d'un seul chansonnier; dans la préface de Nostre Dame il est parlé de « deux grands tomes divers. » Il est, à mon avis, vraisemblable qu'il s'agit de deux chansonniers, et non d'un seul qui aurait formé deux volumes. Tous les chansonniers connus, aussi bien en français qu'en provençal, sont compris en un seul volume. Cette explication admise, notre recherche doit se limiter aux seuls recueils qui contiennent les Vies écrites en vermillon, c'est-à-dire aux mss. 854, 12473 (ces deux volumes étant, comme on sait, deux exemplaires du même chansonnier), 1592 et 12474 de la Bibl. imp., et 5232 du Vatican. Eliminons d'abord 1592 et 12474 qui ne peuvent prétendre à être qualifiés de « grands tomes » et sont très-loin de contenir les œuvres de plus de quatre-vingts poètes. Eliminons encore 12473 et Vat. 5232 qui, au temps de Nostre Dame se trouvaient l'un et l'autre en Italie où l'un d'eux est encore, et il ne restera plus que le ms. 854 qui contient en effet plus de quatre-vingts troubadours. Mais pour certains détails, il ne répond pas aux indications fournies par les notes du ms. de Carpentras. Ainsi, le chansonnier du comte de Sault aurait contenu quatre pièces d'Ugo de Pena, et le ms. 854 n'en renferme qu'une : *Cora quem desplagues amors*, fol. 140 (publiée d'après Vat. 5232, *A.* XXXIV, 179), et c'est même la seule pièce qu'on possède de ce troubadour. En outre, on verra au § 9 de la seconde partie du présent mémoire que Nostre Dame connaissait un *partimen* de Simon Doria et de Lanfranc Cigala qui présentement ne se trouve que dans le ms. 3208 du Vatican, chansonnier qui d'ailleurs ne répond pas aux indications de Nostre Dame puisqu'il ne contient pas les Vies. De cela il résulterait que l'un au moins des deux chansonniers du comte de Sault (admis qu'il y en avait deux) est perdu. Ce qui

deux textes le troubadour appelé ordinairement dans les mss. Arnaut de *Marail* ou de *Maruelh*, est devenu Arnaud de *Meyruelh*. Mais, dira-t-on, comment expliquer la contradiction qui existe entre le livret imprimé de Nostre Dame et les notes manuscrites de Carpentras? car ces dernières contiennent des renseignements généralement empruntés à de bonnes sources et le livret est tout fables. Il ne faudrait pas dire que notre ms. a pu ne venir entre les mains du procureur d'Aix qu'après la publication du livre (1575), car à défaut de ce recueil, il avait du moins les deux volumes du comte de Sault qui certes lui auraient fourni tout autre chose que les faussetés dont il a encombré l'histoire des troubadours. Il faut de toute nécessité admettre que Nostre Dame a eu sous les yeux de fort bons documents : les mss. du comte de Sault et tous ceux qu'il indique vaguement dans sa préface (p. 18), au nombre desquels il faut, selon toute apparence, comprendre notre chansonnier; qu'il a d'abord, avec assez de bonne foi [1], recueilli des notes pour son usage personnel (notes de Carpentras); qu'ensuite, pour rédiger son ouvrage imprimé, il a mis

complique la difficulté c'est que, nous en aurons la preuve tout à l'heure, les assertions contenues dans les notes de Carpentras ne méritent pas une confiance absolue. Il se pourrait, à la rigueur, que des quatre chansons d'Ugo de Pena alléguées plus haut trois n'aient jamais existé. Le plus sûr, quant au chansonnier ou aux chansonniers du comte de Sault, est jusqu'à présent de ne rien affirmer.

1. Il est certain que l'auteur, quel qu'il soit, de ces notes, n'a pas apporté à son travail une entière bonne foi, ce qui nous ramène encore à Jehan de Nostre Dame. Dans les quelques lignes consacrées à A. de Mareuil, il est dit (f. 89) que la protectrice de ce troubadour, la comtesse de Burlas, épousa en secondes noces « Jan de Burlas, » ainsi appelé du nom de sa femme, personnage qui « feust » en credit envers Charles roy de Sicille. » C'est là une assertion qui ne repose absolument sur rien, qui est même entièrement absurde, et n'a été inventée que pour rattacher A. de Mareuil à la maison d'Anjou. La comtesse de Burlas, fille de Raimon V, comte de Toulouse, ne paraît pas avoir survécu plus de six ou sept ans à son mari, Roger II, vicomte de Béziers († 1194); elle était certainement morte en avril 1201 (voy. D. Vaissète, III, 92). Non-seulement elle ne se remaria point, mais l'eût-elle fait, il serait bien invraisemblable que son second mari eût connu Charles d'Anjou, surtout comme roi de Sicile. Cette fantaisie n'a point pris place dans la vie, d'ailleurs entièrement fabuleuse, que J. de Nostre Dame a écrite d'A. de Mareuil (*Les Vies*, etc., p. 65), mais le poète y est entièrement rattaché à la Provence puisqu'au lieu de le faire naître à Mareuil, en Périgord, conformément au témoignage de la vie authentique, l'auteur suppose qu'il prit son nom du lieu de Meyrueilh, près d'Aix (maintenant Meyreuil). C'est une invention substituée à une autre.

de côté tout ce qu'il possédait d'indications exactes afin de donner libre cours à sa fantaisie. Dans cette hypothèse, les pièces apocryphes dont abonde son livre pourraient, avec une grande vraisemblance, lui être attribuées, de même que les trois sonnets de notre chansonnier, qui seraient alors de son écriture [1].

Depuis le XVI[e] siècle je ne trouve plus trace de notre ms. jusqu'au moment de la Révolution. A cette époque il appartenait à la famille de Simiane. Lorsqu'elle partit pour l'émigration, ce précieux volume fut, avec les archives de la famille, enfoui dans la cour du château au pied d'un olivier. La terre de Provence a été légère au vieux chansonnier. C'est à peine si les bords un peu usés des feuillets (et qui l'étaient peut-être auparavant) attestent un séjour de plusieurs années au-dessous du sol. En 1836, M[me] la marquise de Simiane l'offrit à M. Giraud, qui le communiqua à Raynouard. L'illustre philologue, qui depuis longtemps avait publié son premier Choix des poésies des troubadours,

1. Comme l'écriture en est à dessein vieillie, on ne peut utilement la comparer à celle des fragments de Carpentras. — Il y aurait une autre manière d'expliquer la contradiction entre les notes du ms. de Carpentras et le livre de Nostre Dame. Ce serait de supposer que, par une erreur de critique à la rigueur admissible, il aurait, pour la composition de son ouvrage, donné la préférence aux renseignements fournis par le moine de Montmajour, le moine des Iles d'Or et Hugues de Saint-Cezari, ses autorités favorites. Mais je pense que les deux derniers de ces personnages sont de pure invention, et ce qui me conduit à cette opinion, c'est que pour le premier, le moine de Montmajour, la fraude est palpable. M. Diez a déjà remarqué (*Leben u. Werke d. Tr.*, p. 607) que ce personnage doit être identifié avec le moine de Montaudon dont la satire (*Pus Peire d'Alvernh'a chantat*) aurait été postérieurement allongée, mais il est de toute évidence que c'est Nostre Dame lui-même qui a 1° attribué ce troubadour à la Provence en changeant *Montaudon* (Auvergne) avec *Montmajour* (tout près d'Arles), 2° fait produire au sirventes beaucoup plus qu'il ne contient, une fois à l'aide d'un emprunt au *sirventes* analogue de Peire d'Auvergne (cf. *Chantarai d'aquetz trobadors*, coupl. 3 dans *Ch.* IV, 298, avec *Les Vies*, etc., p. 146, dernières lignes), mais le plus souvent à l'aide d'inventions plus ou moins absurdes. En déclarant dans sa préface (p. 18-9) qu'une grande partie de ses mss., et notamment les œuvres du moine de Montmajour, du moine des Isles d'Or et d'Hugues de Saint-Cezari lui ont été dérobées lors des troubles de 1562, maître Jehan prenait ses précautions contre ceux qui auraient pu lui demander la production de ses pièces.

et venait probablement d'achever l'impression du second [1], se trouvait alors engagé dans d'autres poursuites, notamment dans la composition d'un grand travail qui devait servir d'introduction à son Nouveau Choix. Il ne put tirer du nouveau chansonnier qu'on lui présentait tout le parti qu'il n'eût pas manqué d'en tirer quelques années plus tôt, et se contenta d'en publier dans l'Annuaire de la Société de l'Histoire de France pour l'année 1837, deux couplets qu'il attribua à Richard-Cœur-de-Lion. C'était une erreur. La pièce anonyme d'où ces deux couplets sont extraits est à la vérité placée à la suite de la célèbre chanson de Richard : *Ja nus hom pris ne dira sa raison*, mais, depuis 1829, Diez avait prouvé que cette chanson est française et non provençale (*L. u. W.* p. 101); l'autre pièce du même prince (*Daufin ieus voil deresnier*) est également française, et Raynouard aurait pu hésiter à attribuer une chanson incontestablement provençale au roi anglais. Le fait est qu'elle est de Cercamon [2].

En 1859, M. Giraud fit don de son manuscrit à la bibliothèque où il fut inscrit sous le n° 5351 du supplément français, et lorsque le Supplément fut réuni à l'Ancien fonds, il reçut le n° 12472 qu'il porte actuellement.

§ IV.

Dialecte du chansonnier Giraud.

Le dialecte du scribe qui a exécuté ce ms. était celui de la Provence. Là dessus point de doute. Aller plus loin, chercher à déterminer où ce dialecte se parlait, serait beaucoup s'aventurer. Les éléments d'une pareille recherche sont peut-être plus rares pour la Provence que pour aucun des autres pays de langue d'oc.

1. L'*Avertissement* placé par M. J. Paquet en tête du *Nouveau choix* qui forme le tome I du *Lexique roman*, est daté du 15 février 1838, et ce volume était imprimé, sauf l'introduction qui demeura inachevée, lorsque Raynouard mourut à Passy le 27 oct. 1836.

2. L'erreur de Raynouard a été reproduite par M. Th. Wright, *Biographia britannica litteraria*, anglo-norman period, p. 327.

Là, en effet, les documents diplomatiques, qui ailleurs fournissent la principale base de l'étude des dialectes, font à peu près complétement défaut. Jusqu'à son dernier jour la chancellerie des comtes de Provence a expédié ses actes en latin. Les municipalités ont en général suivi son exemple. Les coutumes étaient rédigées en latin, et les textes provençaux que nous en avons ne sont que des traductions [1]. Telle était la force de l'habitude que même les délibérations des conseils de ville étaient rédigées en latin. A Tarascon, par exemple, c'est seulement à la date du 19 mars 1519 que le conseil, considérant que la plupart des conseillers étaient illettrés et n'entendaient pas le latin, délibéra que ses décisions seraient désormais rédigées en langue vulgaire, c'est-à-dire en provençal[2]; et l'emploi de la langue du pays ne devait pas durer longtemps, car dès 1540 le français venait remplacer définitivement le provençal dans la rédaction des mêmes actes. Les seuls documents diplomatiques ou administratifs dans lesquels on puisse étudier l'idiome de la Provence sont : 1° les actes d'hommage, qui, pour des motifs que j'ai ailleurs essayé de déterminer [3], ont été dans tous les pays de langue d'oc rédigés en tout ou en partie en langue vulgaire. Ils sont très-peu nombreux; 2° les règlements de métiers et ordonnances de police; 3° les livres de cadastre ou compoids, les registres d'impôt, les comptes et pièces à l'appui et autres documents du même genre qui remontent rarement au-delà du XIVe siècle.

A ces textes, qui sont encore pour la plupart inaccessibles aux linguistes, viennent se joindre quelques mss. de provenance assez certaine pour fournir une base à l'étude des variétés locales du provençal de Provence. Je citerai notamment la vie de sainte Douceline, écrite peu après la mort de la sainte, c'est-à-dire dans le dernier quart du XIIIe siècle [4], et le ms. Bibl. imp. 1049, qui renferme entre autres textes la vie de

1. Tel est le cas notamment de la coutume de Manosque qui a été publiée en latin et en provençal dans le *Bulletin du Comité*, IV (1857), 224-32.

2. Archives de Tarascon, registre coté BB 13.

3. *Revue des Sociétés savantes*, IVe série, t. IX, rapport sur une communication de M. Blancard.

4. Ms. unique à la Bibl. imp., fonds fr. 13503. Je publierai prochainement cet ouvrage qui est très important, non pas seulement pour l'histoire de la langue, mais encore pour celle du mouvement franciscain dans le midi de la France. — On en trouvera un extrait dans la *Chrest. prov.* de Bartsch, col. 299.

Barlaam et Josaphat, et qui a été écrit à Aix un peu avant le milieu du XIVe siècle[1].

Tout ce que je puis dire de la langue de notre chansonnier en général, c'est qu'elle ne présente pas certains caractères qui au XIVe siècle s'observent dans les documents provençaux des bords du Rhône, soit d'Arles ou de Tarascon. Tout au contraire, il a plusieurs points communs avec le ms. d'Aix ci-dessus indiqué, mais non point assez pour qu'on puisse conclure que le copiste était le concitoyen du scribe à qui est dû le ms. 1049. Ce qui complique encore la difficulté de cette recherche, c'est que le chansonnier Giraud n'offre pas partout les mêmes caractères, ayant plus ou moins conservé les formes usitées dans le recueil ou les recueils où il a puisé. Les faits ci-après exposés ont été à peu près tous relevés dans les pièces qui seront publiées dans ce mémoire. Étant presque toutes d'auteurs provençaux et d'une époque relativement récente, ces poésies peuvent avoir été recueillies de la tradition orale; aussi le caractère du dialecte provençal y est-il plus fortement marqué que dans le reste du ms.[2].

u prend la place d'*o* dans *lur*, I, 42, 48; VII. 42, etc., et dans *murir*, I, 8. Dans le premier cas il répond à *o* tonique latin, dans le second à *o* avant la tonique. Dans l'un et dans l'autre cas le prov. mod. admet invariablement *ou*[3].

Au commencement des mots *o* tonique, venant de *u* latin, et *uei* tonique, développent au devant d'eux un *v* dans *von* (*unde*), IV, I, 49, VIII, II, 30, 67; *vueilhs (oculus)*, IX, 6, 14, etc. Il ne faut pas songer à prononcer *uon :* il est sans exemple que *u* latin soit devenu *uo*, et d'ailleurs il faut bien que dans *vueilhs* la première lettre soit une consonne. La prosthèse de *v* devant *o* initial s'observe en prov. mod. dans *vounte* (*unde*), l'ancien *on* ou *von,* dans *vounch* (*unctum*, oint) et mots déri-

1. Pour les détails, voir *Barlaam u. Josaphat*, franzœsisches Gedicht von Gui de Cambrai, hgg. von H. Zotenberg u. Paul Meyer (Stuttgart, 1864), p. 352.

2. Dans les renvois qui accompagnent les formes ci-après rapportées, le premier chiffre (grandes capitales) désigne le §, le second (petites capitales), le n° de la pièce lorsqu'il y en a plus d'une dans un chapitre, le troisième (chiffre arabe), le n° du vers.

3. Voy. mon mémoire sur l'*o* en provençal, §§ 1 et 4 (*Mém. de la Société de linguistique de Paris,* t. I).

vés, dans *vounge* (*undecim*). Remarquons que dans tous ces exemples la voyelle est en position [1]. — La forme ordinaire *on* se rencontre aussi dans notre ms., par ex. I, 38; IV, II, 2, etc. — Jusqu'à présent *von* (ou *vont*) n'a été rencontré que dans la traduction en vers de l'Évangile de l'Enfance (voy. Bartsch, *Denkmæler d. prov. Literatur*, note sur 279, 33). La copie qu'on possède de cette version a été exécutée par un homme du nord, un certain Simon Bretel, de Tournai (*Denkm*, 305, 34), mais probablement d'après un texte écrit en Provence.

o étymologique et tonique, se dissout en *uo* devant *c* : *luoc*, I, 1; IV, I, 70; II, 26, 51; *luocx*, VII, 4; — en *ue* devant deux consonnes formant position ou devant *l* : *puecs*, *puesc*, IV, I, 12, 19; *nueh* (*nox*), VIII, I, 20; *erguell*, IV, II, 12; VI, 31; *vuell*, VI, 59.

eu prend la place de *v* latin dans *vieure*, VII, 52, et mots analogues, fait ordinaire ailleurs encore qu'en Provence, au XIVe siècle. Voy. Bartsch, *Denkmæler*, note sur 105, 3.

y se rencontre parfois, non pas seulement à la place d'*i* semi-voyelle (*eysemple, malvays*), ce qui n'a rien que d'ordinaire, mais aussi à la place de la consonne *j* dans *yoyos*, IV, I, 5, où le premier *y* représente *g* latin et ne peut être autre chose qu'une notation bizarre de *j*; dans *yos* (*jusum*), IV, I, 17, à côté duquel on rencontre aussi *jos*, IV, II, 30; dans *corayos*, IV, I, 38, qui devrait être *corajos* puisque le ms. porte toujours *corage, linhage, viage*, IV, II, 34, 36, 40; dans *yai* (*jacet*), X, 48. — Ce qui me semble prouver que *y* peut exprimer le son du *j* (prononcé *dj* ou *dz*), c'est qu'on trouve *envega*, VII, 13 (ou le *g* remplace un *j*) et *envoya* I, 8. D'ailleurs nous allons voir que pour noter le son de *g* dur le copiste emploie non pas *g* simple, mais *gu*, même devant *a* et *o*.

Il faut considérer comme tout à fait exceptionnel dans notre ms. l'emploi de *g* au lieu de *ch* dans *gantaire* : *Si vuelh ieu esser gantaire*, f. 7, v°; *g* est dans ce cas pour *j*, et on a d'autres exemples de *j* pour *ch* [2].

1. Cette prononciation n'est pas générale : dans la Haute-Provence on dit plutôt *ounte*, et le plus souvent *mounte*, mais elle existe à tout le moins dans le Var.

2. Dans une prière en vers à la Vierge, qui a été écrite vers le commencement du XIIIe siècle sur la garde d'un ms. de Carpentras, il y a *Can jantarai* (=

gu devant *a* et *o* est d'un emploi presque constant : *guastan*, X, II *d*, 10; *guardar*, V, 31 ; *guardas*, IV, I, 43; *guarda*, IV, II, 40; *guaire*, IV, I, 25; *preguara*, I, 33; *reneguar*, IV, I, 41; — *lenguas*, IV, I, 63; — *Araguon*, III, 18; — *seguon*, VI, 10; *guolias*, X, II *d*, 14; *guovern*, IV, I, 14 [1], etc.

Le *t* final est le plus souvent conservé dans les substantifs, les participes présents et les adverbes en *ment;* voir les rimes *cc* de V. Souvent il est ajouté à tort, pour la rime, ainsi *legent* attire la rime *sent* (*sensus*) V, 20-1. — Même fait dans le ms. 1049 et dans la Vie de Douceline, avec la différence que dans ce dernier ouvrage les adverbes reçoivent l'*s* adverbial (*mens* au lieu de *ment*).

v initial tombe dans *d'ostre* pour *de vostre*, VII, 16, 34; XII, II, 3; XIII, 22; dans *c'os* pour *que vos*, XII, II, 8. Comme la mesure du vers serait rompue si on rétablissait la forme complète, il faut attribuer cette aphérèse non au copiste, mais aux auteurs. Jacme Mote, dont la pièce a dû être composée vers 1291, Ponson et Moter sont les seuls chez qui elle se rencontre.

n final, ne formant pas position [2], persiste la plupart du temps ; ainsi le copiste de notre chansonnier écrit *en* (*in*) et non *e*, — *ben*, *bens*, *ren*, et non *be*, *bes*, *re*, — *camins*, IV, I, 42, et non *camis*, etc. Cette nasale, qu'on ne trouve guère écrite que dans la partie orientale des pays de langue d'oc, c'est-à-dire en Provence, où elle se conserve encore dans le même cas, était faiblement prononcée ou même pouvait ne pas se prononcer du tout, car elle ne compte pas à la rime : *companhons* rime avec *nos*, IV, I, 27-8; les rimes *cc* de la tenson de Peire et de Guilhem (§ VI) sont en *e*, quoique le copiste ait écrit *ren-fren* 23-4, *manten-se* 32-3, *cre-ten* 41-2, *aperten-coven* 50-1, ajoutant la nasale aussi souvent qu'il le pouvait. A la vérité, ces exemples sont empruntés à des auteurs dont l'origine provençale n'est que probable, mais nous savons d'ailleurs que le même

cantarai) *ta orazon*. Même en français, *j* a été accidentellement employé pour *ch*. Il y a *jholt* (=calidum) dans le fragment de Valenciennes, voy. Littré, *Hist. de la langue fr.*, II, 32.

1. Même forme, Bartsch, *Denkm*, 118, 28.

2. C'est l'*n* séparable de Diez. *Gram*. I, 392 ; cf. *Flamenca*, p. XXIX-XXX.

fait peut être observé dans des poésies certainement composées en Provence [1].

n est ordinairement redoublé dans *annar*, II, 12; III, 27: IV, II, 45. — De même dans le ms. 1049, voy. *Prov. Leseb.* 167, 5; 169, 22, 31; 171, 2, etc.

n et *l* mouillés sont ordinairement notés par *inh, ilh* : *Aynes* (Agnès) VIII, I, 18; *guazainhet*, X, I, 21; *guazainh*, même pièce, 70; *enseinhament*, même pièce, 17, 60; *reinhon*, IV, II, 6; *seinher*, même pièce, *passim*; *seinhor*, I, 27; X, 49, etc. — *trebailhat*, IV, II, 39; *ergueilhs*, X, II *d*, 5, *hueilhs*, même pièce, 6. — Cependant *ill* et *ll* étaient employés aux mêmes fins que *ilh* : *trebaill*, VI, 26. *erguell*, VI, 11, 15, 31.

r précédé de *s* tombe parfois à la fin des mots : *drechuries*, IV, I, 61; *senhos*, IV, II, 1. C'est la marque d'une prononciation assez ancienne, car déjà dans Bertran de Born on trouve *flors* rimant avec *jos (S'ieu fos aissi senher e poderos*, dern. coupl.). Voy, Bartsch, *Prov. Leseb.* note sur 41, 9-10, et *Denkm*, notes sur 55, 12; 293, 36; 298, 20.

s prend ordinairement la place de *tz* à la fin des mots, ce qui n'est pas particulier à la Provence, mais est assez général dans les pays de langue d'oc dès la fin du XIII[e] siècle : *annas*, II, 12; *blasmas*, III, 11; *solas*, III, 20; *aves*, II, 7; *vers (virides)*, X, II *d*, 8. Cependant *etz* se montre assez souvent : *prenetz*, III, 28; *creiretz*, IV, I, 58; *volretz*, IV, I, 62. Il est à remarquer que les participes conservent toujours le *tz* : *forratz*, IV, I, 21; *restauratz*, VII, 9; *mortz*, IV, I, 12; VII, 12; *aunitz*, VII, 18; *tengutz*, VII, 18.

z venant de *d* latin tombe facilement lorsqu'il est entre deux voyelles : *chaer*, VII, 48. Il persiste constamment lorsqu'il vient de *c*, comme dans *plazer*.

z s'introduit entre deux voyelles, sans motif étymologique, dans *glizeiza (= glieiza*, église), IV, I, 23; *prozeza*, IV, II, 69. On trouve beaucoup d'exemples analogues dans les textes en provençal de Provence du XIV[e] siècle, par ex., dans le ms. 1049, *azondos (Chrest. prov.*, 345, 21), où il serait absurde de dire que le *b* latin s'est changé en *z*; voy. Bartsch, *Denkm*, notes sur 51, 4, et 196, 19.

1. Ainsi *fe* (*fides*) rime avec *sosten* dans la complainte sur la mort du comte Robert : *Denkm*, 57, 7-8.

h se rencontre au devant de mots où il n'est nullement étymologique : *hel (= e lo)*, X, I, 36, 69; *hen (in)*, X, III, 35; *hi* (*ibi*) I, 7; *hill (illi)*, X, II *d*, 16; *hueilhs*, IX, 26, 29, 32, 36, 37, 38, 41, 47; *ho (aut)*, V, 6, IX, 6; *hufre*, X, II *d*, 10; *hufri*, X, II, 36; *hon (unde)*, IX, 24; *hotra (ultra)*, X, III, 23. — Dans d'autres mots, la présence de l'*h* pourrait sembler justifiée par l'étymologie, si on ne savait que dans toutes les langues romanes le *h* initial latin a disparu dès les premiers monuments, et ne se montre que dans les mots de formation savante. Aussi, dans les mots qui suivent, et qui, dans des textes plus anciens, commenceraient par la voyelle, représente-t-il, non l'aspiration traditionnelle venant des Latins, mais une aspiration récemment produite : *ha* (*habet*), X, I, 50; *han* (*habent*), X, II *d*, 17; *hac* (*habuit*) X, I, 14, 34, 37; *haya* (*habeat*), X, II *d*, 18; *ho* (*hoc*), VIII, I, 30; X, II *d*, 11, 12; *honor*, X, I, 6; *deshonors*, X, II *d*, 9; *hostal*, X, I, 5. — Le même fait s'observe dans d'autres mss. du même temps, par ex. dans celui de *Guillaume de la Barre;* voy. mon mémoire sur ce poème, p. 35.

Dans ce ms. *li* est parfois employé comme cas sujet de l'art. fém. sing. : *li mort*, IV, I, 3. Ce qui n'est ici qu'accidentel est constant dans certains mss. provençaux, par ex. dans celui de la Vie de Douceline. J'en ai aussi noté quelques exemples dans *Flamenca* (p. XXXII-III).

§ V.

De la méthode suivie dans le présent mémoire.

Il me reste à dire quelques mots de la méthode que j'ai suivie dans le présent mémoire. Les poésies du même auteur, quelle que soit leur place dans le ms., sont groupées ensemble, mais, n'ayant aucun moyen de déterminer la succession chronologique des pièces de chaque troubadour, je les ai rangées dans chaque groupe selon l'ordre que leur assigne le ms. La succession chronologique des auteurs est, je crois, sûrement établie pour les huit premiers chapitres. Au § IX je n'ai déjà plus que des présomptions assez vagues pour placer la tenson de Girart et de Peironet avant Rostanh Berenguier, troubadour dont l'époque est fixée avec certitude aux premières années

du XIV[e] siècle. Pour les pièces publiées dans les chapitres qui suivent, tout indice chronologique m'a manqué; j'ai donné en premier lieu celles dont l'auteur est nommé, réservant pour la fin les poésies écrites par β et γ, et les pièces fausses.

J'ai tenu à reproduire avec une entière exactitude la leçon du ms., sauf dans les cas où il y a eu de la part du copiste une méprise évidente, par ex. IV, I, 31, 70, 75. Les restitutions qui ne me paraissent pas absolument certaines, je me suis borné à les proposer en note. J'ai fait aussi, au moyen de crochets (pour marquer les additions de lettres) et de parenthèses (pour indiquer les suppressions), un petit nombre de corrections grammaticales. En somme, je n'ai voulu corriger que les fautes imputables à l'inattention ou à l'ignorance du copiste, mais non point les formes qui dépendent du lieu où le ms. a été exécuté. J'ai donc partout laissé subsister les caractères du dialecte, lors même qu'ils troublent la rime. Il serait illogique de les supprimer à cette place et de les conserver dans le corps du vers. En outre, sans parler de la réserve qu'il convient de garder dans une édition princeps, ces marques dialectales ont aussi leur intérêt.

La transcription des abréviations donne lieu ici, comme avec bien d'autres mss., à certains doutes. La seconde syllabe des mots *senher*, *linhage* est surmontée d'un trait dont je n'ai pu tenir compte, Le même trait, dans *nō, cō,* etc., peut en certains cas se traduire aussi bien par *n* que par *m*. En effet, dans certains mss., devant un mot commençant par *p* ou *b*, l'*n* final passe à l'*m*, et d'autre part *m* devient facilement *n* en provençal de Provence ; c'est même la règle actuelle : *avem* est devenu *aven* en prov. mod.; il y a quelques exemples de ces faits dans notre chansonnier [1], toutefois, comme ils sont loin d'être constants, je m'en suis, en cas d'abréviation, tenu à l'étymologie, écrivant par exemple *non* pour le latin *non*, et *nom* pour *no-me*.

Je donne les noms des troubadours sous leur forme originale (cas régime), et les noms des lieux sous leur forme actuelle.

1. Ainsi, *m* pour *n* : *em paradis*, IV, I, 71; — *n* pour *m* : *con*, IV, I, 3; *an* (pour *am*, avec) IV, I, 17 ; *viven* (pour *vivem*) IV, I, 14; *vieuran* (pour *vieurem*, nous vivrons) IV, I, 52. Tous ces mots sont écrits en toutes lettres.

TEXTES ET NOTICES.

§ I.

Guilhem de Saint-Didier.

Les chansonniers connus jusqu'à ce jour nous ont conservé, sous le nom de ce troubadour, seize pièces [1] qui ne peuvent être toutes laissées sans discussion à son compte. Déjà il a été démontré par Diez (*L. u. W.* 329-332) que l'exhortation à la croisade qui commence par *El temps quan vey cazer fuelhas e flors* (*Ch.* IV, 133, *W.* II, 44) a dû être composée entre 1260 environ et 1268, et ne peut par conséquent être d'un troubadour qui florissait dans les vingt dernières années du XII[e] siècle. Ajoutons que son attribution à G. de Saint-Didier repose sur un témoignage unique, puisqu'elle ne se trouve que dans un ms. (B, f. 133) [2]. — Une autre de ces seize pièces, *Pus fin'amors me torn'en alegrier*, est, selon la grande majorité des mss., de Gauceran de Saint-Didier [3]. La pièce *Ailas! com muer, — Que as, amis?* est de G. de Borneil d'après B (*G.* 192) et I (*G.* 817); de G. de Saint-Didier selon le seul ms. G (*G.* 818). L'originalité de cette pièce est en faveur de la première de ces deux attributions [4]. — Je serais aussi disposé à retirer à notre troubadour la

1. Rayn., *Choix*, V, 207; Diez, *L. u.* W. p. 329. Quinze sont réunies dans Mahn, *Werke d. Troub.*, II, 39-57. La seizième ne peut être que la pièce *Pus fin'amors me torn'en alegrier* dont il va être question.

2. Diez conjecture qu'il y a eu une erreur de nom et qu'elle doit être attribuée à Gauceran de Saint-Didier, petit-fils de Guilhem. Don Manuel Milá a émis de son côté la même opinion, *De los Trovadores en España*, p. 197 et 240, note 20.

3. Oxford, p. 212; voir pour le détail ma notice de ce ms.

4. Le premier vers de cette pièce rappelle le dialogue presque monosyllabique de Flamenca et de Guillaume : *Ailas! — Que plans? — Mor mi*, etc. Les deux derniers couplets d'une pièce de Peire Rogier (*Ges non puesc en bon vers falhir*) offrent également un dialogue très-coupé, et dont l'auteur de *Flamenca* a pu s'inspirer.

pièce *Aissi cum a sas faissos*, que le seul ms. B (*G*. 196, *W*. II, 52) nous a conservée; c'est une chanson purement religieuse et qui n'est guère dans la manière de G. de Saint-Didier. — D'un caractère tout différent est la pièce *D'una dona ai auzit dir que s'es clamada* (*W*. II, 55), qui rappelle le fabliau de la dame qui se lamentait sur la tombe de son mari. Elle se trouve dans deux mss. : B l'attribue à G. de Saint-Didier, et I (*G*. 367), avec plus de vraisemblance selon moi, à P. Duran. — *Los grieus desirs que solom far doler* (*W*. II, 56), est de G. de Calanson selon B f. 251, et I (*G*. 368); seul, A la place sous le nom de G. de Saint-Didier. — De ces seize pièces, dix seulement peuvent donc être conservées, avec une certitude à peu près complète, à G. de Saint-Didier. Quatre d'entre elles se retrouvent sous le nom de ce troubadour dans le ms. Giraud, qui vient ainsi confirmer l'attribution des autres chansonniers, ce sont les nos 130 à 132 et 146. Il en contient une cinquième (no 133) qui, à ma connaissance, ne se rencontre nulle part ailleurs, et dont l'authenticité est incontestable.

C'est une chanson où le poëte remercie Amour de lui avoir fait aimer une dame qui est la plus belle du monde. Toutefois, il craint d'avoir porté trop haut ses désirs et d'être dédaigné. Aussi n'ose-t-il demander beaucoup, et si peu qu'il obtienne il sera satisfait. Tel est l'avantage qu'il y a à mettre son cœur et sa pensée en haut amour : l'attente est longue, mais riche la récompense. Il voudrait bien lui demander un rendez-vous, car publiquement il n'oserait lui parler, de peur des médisants. Il termine en blâmant les dames de prolonger l'attente de ceux en qui elles ont mis leur amour, au risque d'éveiller l'attention des envieux. L'envoi est ainsi conçu : « Chanson, va me dire à mon Bertran » que je le prie de te faire ouïr à son Bertran. » Cette dernière phrase, quoique la signification précise en soit un peu obscure, confirme de la façon la plus décisive, l'attribution de la pièce à Guilhem de Saint-Didier. Nous savons en effet, par la vie de ce troubadour, qu'il aimait la marquise de Polignac, sœur du dauphin d'Auvergne, et la désignait dans ses chants sous le nom de Bertran, nom qu'il se donnait aussi à lui-même et qu'il appliquait encore à son ami, Ugo Marescalc [1]. Et en effet, plusieurs de ses

1. « Et entendet se en la marqueza de Polonhac, qu'era sor del Dalfin » d'Alverne, e de N'Azalais de Claustra, e moiller del vescomte de Polonhac. En

pièces [1] sont adressées à ce Bertran par lequel il faut entendre la marquise de Polignac. C'est donc à cette dame que notre troubadour envoie la chanson dont le texte suit, avec deux vers dont le sens est, si je les entends bien : « Chanson, va dire à » mon Bertran (la marquise) que je la prie de te chanter à son » Bertran (G. de Saint-Didier). »

La disposition des rimes qu'offre cette pièce, *abba cddc*, est des plus fréquentes dans la poésie provençale, toutefois il n'y en pas d'autre exemple dans les pièces authentiques de G. de Saint-Didier [2]

G. de Sant Desdier (f. 73).

cxxxiij. Per Dieu, Amor, en gentil luoc cortes
Saupest assir tot mon cor e mon sen,
Per qu'ieus o dei ben grazir lonjamen
Que nom cugera esdevenir pogues,
Que la gensor m'aves fait abellir
Que sia el mon en fait et en semblant.
Tant es bella qu'ieu hi conocs mon dan,
C'ab enveya cre quem n'er a murir.

Ben sai del mon que s'a chauzir agues
Qu'en [3] leis chauzira, sis feran d'autres cen ;
Per qu'ieu am mais de leis lo lonc aten
Que d'autra ren que donar mi pogues.
Mais trop ai mes autamen mon dezir,
Per c'ai paor qu'elam torn en soan,
Car ges non puesc capdelar mon talan
C'ades non vuelha lo miels qu'el mont se mir.

Ric joy e gran ai volgut, e defes
Ab cortezia montan son pres valen,

» Guillems si fazia sas cansos d'ella e l'amava per amor, et apellava se ab ella » Bertran, et ab N'Ugo Marescalc dizia altressi Bertran... e tut tres si clamavan » Bertran l'us l'autre. »

1. Celles qui dans les *W. d. Troub.* portent les nos I, II, IV, VI, VII, VIII, XIII.

2. Elle se rencontre dans la pièce *El temps quan vey cazer fuelhas e flors*, qui justement se trouve avoir été à tort attribuée à G. de Saint-Didier, comme on l'a vu ci-dessus.

3. Ms. *quē*, corr. *qu'eu?*

Trobat, com deu avenir qui l'anes queren [1];
Ho qui que l'aia per mi non o dic ges,
Qu'ieu non l'aurai ni nom deu avenir;
Mais non per so que si Dieus m'ames tan
Que de s'amor agues 'o tant o can,
Sol que ren n'aia pron n'ai ab lo dezir.

Qui 'n ric'amor met son cor e son pes, (v°)
Sitot li tarza, ric guizardon aten;
Qui ric seinhor pot servir lonjamen,
Sitot bistensa, pueissas leu pren merces,
Que mais li pot en sol un jorn servir
Que nul paupre non faria d'un an,
Per que n'aten l'onor el joi tan gran
Qu'en ric parage ai pauzat mon albir.

Ben la preguara, si a leis ar plagues,
Quem consentis un celat parlamen,
Car s'ieu la vauc vezer tot a prezen
Diran mesonjas maint envios plaides,
C'aital semblans fai amics departir,
Et ans [2] del fag on cascuns a pueis dan;
E si fossan acordat des aban
Abdui se pogran ab mens de bruit partir.

D'una ren fan domnas gran nesies :
C'ab lonc enquerre fan lur joi conoissen.
Cant hom las pregua, et ill n'auran talen
Et l'es vejaire que ben a s'amor mes,
Per qu'en fan plus de paraulas auzir?
C'asatz son lo [3] d'envios devinan
Que dizon mais mil aitans que non es [4],
C'ab lur enuey an fait mant joi partir.

Chansoneta vai m'a mon Bertran dir
Quel prec quet fassa al sieu Bertran auzir.

1. Suppr. *trobat,* qui paraît une addition inintelligente, et corr. *Com. a. d. qui...*
2. Corr. *Enans?*
3. Corr. *lai?*
4. Corr. *q. n. es m. aitan?*

§ II.

Couplets d'Hugo de Maensac et de Peire Cardinal.

Le nom de Peire Cardinal, qui donne à ces deux couplets un certain intérêt, ne nous aide guère à les dater. Ce troubadour, quoique l'un des plus célèbres, est l'un de ceux dont la vie est le moins connue. Nous savons par son biographe qu'il fut accueilli à la cour du roi d'Aragon, Jacques I[er], ce qui n'est pas un renseignement bien précis, ce roi ayant occupé le trône pendant plus de 60 ans (1213-1276); nous savons par la même source qu'il mourut âgé d'environ cent ans. Enfin, quelques unes de ses pièces nous le montrent contemporain de la croisade albigeoise, ce qui pouvait déjà se déduire des indications fournies par la biographie. Je n'oserais, comme l'a fait Diez (*L. u. W*, p. 446), restreindre sa carrière poétique aux années 1210-1230 environ, mais je ne crois pas qu'on puisse l'étendre au-delà du milieu du XIII[e] siècle. Quant à Hugo de *Maensac,* ou *Moensac* selon la leçon, assurément fautive, du ms., il est demeuré jusqu'à ce jour totalement inconnu [1]. Son couplet et la réponse de Peire Cardinal, en tout 12 vers, offrent plusieurs passages obscurs, ce qui tient, pour une part, à la corruption du texte, et pour une autre, à l'emploi de mots ou de métaphores dont on n'a point, jusqu'ici, noté d'exemples. Néanmoins, le sens général est assez clair. Hugo se vante des cadeaux qu'il a reçus des dames, mais Cardinal lui fait voir combien ces dons sont peu de chose en comparaison des faveurs que d'autres obtiennent.

HUGO DE MOENSAC; P. CARDENAL (f. 38).

XXXV. En Peire, per mon chantar bel
Ai de midons ganȣ et anel,
E mant autre non [2] atressi

1. Il y eut un *Peire* de Maensac qui a sa biographie dans les mss. 854-12473 (*Parn. occ.*, p. 304). Ces mêmes mss. lui attribuent deux pièces qui lui sont disputées par d'autres troubadours.

2. Corr. *don*.

Agut de donnas per lur[1] chant;
E cel que contra chantar dis[2]
Sembla ben c'ane rebuzan.

— N'Ugo, si vos n'aves joel
Autre n'a la carn e la pel
E chantant cant el es el ni;
E cant vos en formas[3] son gan
Autre en forma l'auri;
Dones vos annas brezanejan[4].

§ III.

Tenson d'En Engles et de ......

(1253?).

Le texte de cette pièce est incomplet et interverti. J'essaierai de retrouver l'ordre dans lequel se suivaient les différentes parties de la tenson, puis je chercherai à la dater. Voici d'abord la leçon du ms. :

A la cort fuy l'autrier del rey Navar (f. 14 v°)
Qu'es cort corta de tota cortesia[5],
Corta de pres e corta de donar
E mais corta qu'ieu dire non sabria;
Et es tan cort c'om ren no y pot corchar.
De sa cort corta prec Dieus que m'enpar,
Qu'en sa cort a de totz bens carestia,
Per qu'ieu l'apel cort corta totavia.

— N'Engles, a tort vos aug del rey blasmar (f. 15)
De Navarra, de que faig gran follia;
E blasmas lo car el non vos vol dar

1. Ne faudrait-il pas *mon?*
2. Il faudrait *di* pour la rime; mais le vers entier m'est obscur.
3. Corr. *enfornas*, et au v. suiv. *enforna?*
4. Ou *brezavejan*.
5. Corr. *De sa corta cort?* — Ce vers se trouve être à peu près identique à celui d'un couplet cité dans les *Leys d'amors* (I, 250) : *Corta yest cortz de tota cortezia.*

Plus honrat don c'a vos non tanheria,
Mas, s'es blasme, non fai so que deuria?
Qu'el es fransces e vos engles, som par.
El rey franses non deu als Engles dar,
Car Fransa tol als Engles cascun dia;
Doncs com dara sel que toure deuria?

— Rey d'Araguon, corona de pres quar,
Ves vos m'en vauc per mon dan restaurar.
Car en vos es solas e cortezia
Ves vos m'en vauc, senher, ma dreita via.

— Sieus acordas que la vulhas tornar,
N'Engles, al rey queus donet l'autre dya,
Tot vostre don[1] cre queus faray doblar,
E nom menes en vostra compainhia
C'al rey[2] a far e non lay vos segria.

E s'ops vos es, pensas leu de l'annar,
E prenetz so que pel rey dat vos sia;
Non m'en des part, qu'ieu non lan vos querria

Nous avons donc, selon la division du ms., cinq couplets, de 8, 9, 4, 5, 3 vers. Il est manifeste qu'un seul est complet, c'est le second, qui a neuf vers. La série des rimes est *abab baabb*. Nous appliquons ce type à la première stance et nous voyons qu'elle a perdu une rime *b*, soit son quatrième ou son cinquième vers. Puis, sans nous occuper de la division marquée par le ms., nous réunissons en un couplet les huit derniers vers et nous y trouvons *abab babb*, c'est-à-dire notre couplet entier moins une rime *a*, soit celle du sixième ou du septième vers. Revenons maintenant sur nos pas et envisageons le troisième couplet : il a quatre vers, et par l'idée comme par la forme, c'est un envoi[3]. Nous reportons donc cet envoi à sa place, c'est-à-dire à la fin de la pièce. Mais alors, nous aurons, à la suite l'un de l'autre, deux couplets dits par le même personnage (l'interlocuteur inconnu d'En Engles), ce qui nous oblige à

1. On ne sait trop s'il y a *don* ou *dan*, mais ce sens exige *don*.
2. Pour *c'al re ay?*
3. On sait que l'envoi reproduit toujours les dernières rimes du dernier couplet (Diez, *Die Poesie d. troub.*, p. 94; *L. u. W.*, p. 101, n. 2). Ici, tous les trois couplets sont pareils, et leurs deux dernières rimes sont *ar* et *ia* qu'offre aussi l'envoi.

supposer à cet endroit une lacune d'un couplet ou de trois, selon que la pièce avait, indépendamment de l'envoi, 4 ou 6 couplets, ce que nous ne pouvons savoir, la seconde hypothèse étant toutefois beaucoup plus probable que la première. Étant admis que la pièce avait six couplets, on pourrait encore supposer qu'il en manque un à l'endroit où notre ms. place l'envoi, et deux à la fin. Mais cette hypothèse ne me paraît pas très-vraisemblable, parce que le dernier couplet a bien l'air de clore le débat.

Voici donc quelle devait être la disposition de cette tenson :

1ᵉʳ *couplet* (v. 1-8). Je fus l'autre jour à la cour du roi Navarrais, qui est cour courte de toute courtoisie; courte de prix et courte de doner, et plus courte que je ne saurais dire; et elle est si courte qu'on n'y peut rien accourcir. De sa cour courte je prie Dieu de me préserver, car en sa cour il y a de tous biens disette; c'est pourquoi je l'appelle toujours cour courte.

2ᵉ *couplet* (v. 9-17). *En Engles*, à tort je vous entends blâmer le roi de Navarre, en quoi vous faites grande folie. Vous le blâmez de ce qu'il ne vous veut gratifier d'un don plus honorable que ne le comporte votre personne. Mais, s'il y a blâme, ne fait-il pas son devoir[1]? il est français et vous anglais, ce me semble, et le roi français ne doit pas donner aux Anglais, car la France prend chaque jour aux Anglais; et comment donnerait-il, celui qui doit[2] prendre?

(3ᵉ *couplet, et probablement* 4ᵉ *et* 5ᵉ, *manquent*).

4ᵉ *ou* 6ᵉ *couplet* (v. 22-9). Si vous vous décidez à vous en retourner là, *En Engles*, auprès du roi qui vous donna l'autre jour, je crois que je vous ferai doubler votre don : ne me menez pas en votre compagnie, car j'ai autre chose à faire, et je ne vous y suivrais pas. Et s'il vous faut [y aller] hâtez-vous de partir et prenez ce qui vous sera donné par le roi. Ne m'en donnez point une part, car je ne vous la réclamerai pas.

Envoi (v. 18-21). Roi d'Aragon, couronne de prix cher, je viens à vous pour réparer ma perte, parce qu'en vous est soulas et courtoisie, je viens à vous, sire, ma droite voie.

Maintenant, de quels personnages s'agit-il dans cette tenson, et quand fut-elle composée? Des deux interlocuteurs, l'un n'est pas nommé, l'autre est appelé *En Engles*, et le v. 14 semble indiquer qu'il était en effet de nation anglaise; mais cela peut passer pour un jeu d'esprit. Il n'y a pas d'apparence qu'aucun

1. Ici, je ne suis pas très-sûr de ma traduction.

2. M. à m. « qui devrait », mais peut-être le condit. est-il ici et au v. 13 pour la rime; au v. 29 *querria* doit être entendu au sens du futur.

anglais ait jamais composé en provençal, et *Engles*, comme nom de convention, n'est pas sans exemple. Rambaut de Vaqueiras appelait ainsi, nous ignorons pourquoi, son premier protecteur, le prince d'Orange, Guillaume IV, dit *del cornas* [1]; et un troubadour obscur, Peire de Durban, envoie une pièce à un personnage qu'il appelle « Amics Engles[2]. » Si nous devons nous résigner, quant à présent, à ne rien savoir des auteurs de cette tenson, au moins pouvons-nous, avec toute probabilité, identifier les personnages qui y figurent, et par suite déterminer la date de sa composition. Il nous faut trouver au même temps : 1° un roi d'Aragon cher aux troubadours, 2° un roi de Navarre qui les fait fuir, 3° un roi de France qui dépouille les Anglais de leurs possessions.

Le premier point ne peut être déterminé sans le secours des autres, car pendant plus d'un siècle, les rois d'Aragon, à partir d'Alphonse II, ont protégé les troubadours. Pour le second point, nous pouvons hésiter entre Thibaut IV, le chansonnier (1234-1253), et Thibaut V (1253-1270). Il ne peut s'agir d'aucun autre, car le roi de France, mentionné dans la pièce, est, à n'en pas douter, saint Louis. Dès lors, le roi d'Aragon à qui s'adresse l'envoi est nécessairement Jacques-le-Conquérant (1213-1276); mais le roi de Navarre, dont la cour est si peu brillante, est-il Thibaut IV ou son fils? Les probabilités sont en faveur du premier. En effet, à partir de sa majorité (1256), Thibaut V ne résida guère en Navarre, et ne paraît avoir passé les Pyrénées que lorsque des affaires urgentes lui en imposaient la nécessité [3]. D'autre part, un petit poème provençal, duquel il est à propos de dire ici quelques mots, contient des reproches tout à fait analogues pour le fonds, qui ne peuvent s'adresser qu'à Thibaut IV. Je veux parler de la nouvelle allégorique de Peire Wilhem, longtemps crue de Peire Vidal[4]. Dans cette pièce, il est question d'un roi Alphonse de Castille [5], qui est assurément Alphonse X (1252-1284) et d'un roi de Navarre qui autrefois était joyeux

1. Diez, *L. u. W.*, p. 264.
2. Herrig, *Archiv.*, XXXIV, 193 *b*.
3. Il y fit quatre séjours : en 1258, 1264, de nov. 1265 à déc. 1266, 1269. D'Arbois de Jubainville, *Histoire des comtes de Champagne*, IV, 365, cf. p. 372.
4. Voy. Bartsch, *Prov. Leseb.*, p. XI; cf. *Bibl. de l'Éc. des Ch.*, 6, I, 178-9.
5. *Lex. rom.*, I, 415.

chanteur, mais qui maintenant « chante de péchés [1]. » Ce roi est assurément Thibaut IV, dont les dernières poésies, celles qu'il composa après son retour de la croisade, ont presque toutes un caractère religieux [2]. Nous savons aussi qu'il passa en Navarre les derniers mois de sa vie [3], et c'est alors sans doute que Peire Wilhem et probablement aussi l'auteur de la tenson rapportée plus haut, se rendirent à sa cour et eurent lieu d'être peu satisfaits de sa générosité [4].

L'une et l'autre pièce auraient donc été composées à l'époque du dernier séjour de Thibaut IV en Navarre, c'est-à-dire environ dans les six premiers mois de l'année 1253 [5].

1. *Mas eras canta de pechatz. Ibid.* I, 414.

2. D'Arbois de Jubainville, *Hist. des comtes de Champagne,* IV, 335-7.

3. *Ibid.,* IV, 337. Il mourut le 14 juillet 1253 et était revenu en Navarre au commencement de cette année ou à la fin de la précédente.

4. M. Milá, tout en admettant que l'Alphonse de Castille, désigné dans cette pièce, est Alphonse X semble trouver un motif de doute 1° dans la mention des cinq royaumes d'Espagne (*Lex. rom.*, I, 408), 2° dans ce fait que les règnes de Thibaut-le-Chansonnier et d'Alphonse X ne coïncident que pour une année (*Trov. en Esp.*, p. 200, note). Pour le second point, la réponse est que la pièce est justement de l'année où ces deux règnes coïncident, ainsi qu'on vient de le voir; et pour le premier, on peut dire que malgré la réunion sur une seule tête des couronnes de Léon et de Castille (1230) les contemporains continuaient à compter, comme par le passé, cinq royaumes en Espagne (Navarre, Léon, Castille, Aragon, Portugal).

5. Notre confrère, M. d'Arbois de Jubainville, à qui j'ai soumis cette partie de mon mémoire, me propose un autre système qui peut également se défendre. « Je remarque, » m'écrit-il, « le passage où il est dit que « la France » prend chaque jour aux Anglais. » Cette mention doit être antérieure au » traité d'Abbeville (1259) par lequel S. Louis rendit à Henri III une partie » des conquêtes antérieures (*Art de vér. les dates*, I, 585 *a*). Les événements » auxquels elle semble se rapporter sont ceux de la guerre de S. Louis contre les » Anglais, 1241-3 (*ibid.* 584 *a*). Le traité qui mit fin à cette guerre est du 7 avril » 1243. Thibaut IV était en Navarre le 25 juin de cette année et y resta jus- » qu'en 1246. Peut-être pourrait-on dater votre pièce de l'époque, où Thibaut, » en guerre avec les Anglais (*Hist. des Comtes de Champ.*, IV, 329), devait être » mal disposé à l'égard des poëtes provençaux qui tenaient leur parti et « d'En » Engles » par conséquent. Cette considération pourrait nous faire incliner à » dater la tenson de 1243, ou environ, au lieu de 1253. » Sans nier la vraisemblance de ce système, je ferai remarquer qu'après le traité du 7 avril 1243 et jusqu'en 1259, il y eut entre la France et l'Angleterre une simple trêve, non point une paix proprement dite, ce qui peut suffire à justifier le jeu de mots du troubadour; et que d'autre part la date de 1253 a pour elle la coïncidence avec la nouvelle de Peire Wilhem qui ne peut être reculée au-delà de 1252 à cause

§ IV.

Daspol.

(Vers 1270).

Daspol ou *Daspols* est un nom entièrement nouveau dans l'histoire de la littérature provençale. Non-seulement il ne figure dans aucun des chansonniers connus jusqu'à ce jour, mais il n'est même pas mentionné par Jehan de Nostre Dame. Les deux longues pièces que notre ms. place sous ce nom assurément singulier sont intéressantes et nous renseignent assez bien sur leur auteur. La première est une complainte sur la mort de saint Louis, et par conséquent a été composée en 1270 ou peu après. On possède en provençal plusieurs pièces sur le même événement: celles de Raimon Gaucelm de Béziers [1], d'Austorc d'Orlac [2], d'Austorc de Segret [3], d'Olivier le Templier [4], mais aucune n'a, aussi complétement que la pièce de Daspol, le caractère d'une complainte; toutes ont un objet particulier : Raimon Gaucelm et Olivier le Templier cherchent à provoquer une nouvelle croisade; Austorc d'Orlac se répand en invectives contre le clergé et, de désespoir, voudrait qu'on se fît mahométan « puisque Dieu et » sainte Marie veulent que nous soyons vaincus contre droit. » Austorc de Segret, qui d'ailleurs n'a consacré à saint Louis qu'une partie de son sirventes, est surtout préoccupé des progrès des Sarrazins auxquels le roi de France seul était capable de tenir tête. Daspol ne veut qu'exprimer les sentiments d'affliction qu'il ressent. Il apprécie en bons termes la perte que vient de faire

de la mention d'Alphonse de Castille, et où la cour du roi de Navarre est de même représentée comme peu brillante. En tout cas, la différence qui sépare les deux systèmes n'est pas considérable.

1. *Ab grans trebalhs et ab grans marrimens*, *Ch.* IV, 137; cf. Diez, *L. u. W.*, p. 591, et G. Azais, *Mém. de la Soc. arch. de Béziers*, 2e *série*, I, 189-92.

2. *Ay! Dieus, per qu'as facha tan gran maleza* *Ch.* V, 54.

3. *No sai quim so, tan suy desconoyssens*, *Ch.* V, 55. Raynouard écrit *Austorc Segret*, mais le seul ms. (B, f. 369) qui contienne l'unique pièce de ce troubadour porte *Austorc de Segret*.

4. *Estat aurai lonc temps en pessamen*, *Ch.* V, 272; Milá y Fontanals, *De los Trovadores en España*, p. 366.

l'Eglise « qui n'avait point de plus loyal serviteur, » et la chrétienté qu'il eût délivrée des Sarrazins. Il se souvient de la sécurité que saint Louis faisait régner dans ses possessions, et rappelle que les marchands étaient protégés contre les larrons. Il exhorte enfin le roi Philippe III à marcher sur les traces de son père. Il n'est pas difficile de découvrir dans sa pièce certaines traces d'imitation. Il a eu des réminiscences de la complainte bien connue de Gaucelm Faidit sur la mort de Richard Cœur de Lion (*Ch.* IV, 54). Ainsi, la fin du premier couplet :

> Car ieu aug dir quel rey de Fransá es mort,
> Ai Dieu! cal dans es!

rappelle ces vers de G. Faidit :

> Lo rics valens Richartz, reis dels Engles,
> Es mortz. Ai Dieus! quals perd'e quals dans es!

La pièce est adressée à une dame de Posquières (près Vauvert) sur laquelle je n'ai rien trouvé.

La seconde pièce de Daspol est une tenson avec Dieu. L'auteur feint d'avoir assisté pendant son sommeil à un parlement tenu au ciel par Dieu lui-même, et il nous rapporte un débat dans lequel il se montre aussi pressant dans l'accusation que son adversaire paraît faible et embarrassé dans la défense : Dieu a tort de donner le pouvoir et la richesse à ceux qui en font mauvais usage. — Dieu promet de les leur retirer. — Dieu protége visiblement les Sarrazins puisqu'ils sont partout victorieux. Dieu devrait inspirer aux Sarrazins la volonté de se convertir, alors il ne serait plus besoin de s'aller faire tuer pour leur péché. Dieu devrait rendre tous les hommes égaux. Sur ce dernier vœu, qui ne reçoit pas de réponse, le troubadour s'éveille et termine par une prière en faveur des rois, cardinaux et prélats.

Ces plaintes, excepté peut-être la demande en faveur de l'égalité, n'étaient pas nouvelles, et plus d'un troubadour les avait exprimées avant Daspol. L'idée, notamment, que Dieu s'est tourné du côté des Sarrazins, est développée avec plus de force encore dans un sirventes bien connu du Chevalier du temple, qui fut composé après la prise de Césarée et d'Arsur (1265)[1].

1. *Ir'e dolor s'es dins mon cor asseza*, *Ch.* IV, 131 ; cf. Diez, *L. u. W.*, p. 588.

L'idée de choisir Dieu pour interlocuteur n'est pas non plus venue à Daspol tout le premier, car trois tensons du moine de Montaudon nous présentent le même fait [1], et l'une d'elles offre même quelque analogie de sujet avec celle de notre troubadour.

Cette pièce est adressée à un roi d'Aragon qui reçoit, entre autres qualifications, celle de « père et fils de prouesse. » Il ne peut s'agir que de Jacques Ier, *el conquistador* (1213-1274), ou de son fils Pierre III, deuxième du nom comme comte de Barcelone (1276-1285), plus probablement du premier. Les mots « pair' e fil de prozeza » rappellent l'expression par laquelle l'auteur (ou plus exactement l'un des deux auteurs) du roman de Jaufre désigne le roi d'Aragon, à la cour duquel il entendit conter le récit qu'il entreprit de mettre en rimes :

.....lo rei d'Aragon
Paire de pretz et fillz de don

(*Lex. rom.*, I, 48 *b*).

Raynouard [2] a pensé que ce roi d'Aragon devait être Alphonse II († 1196) ou son successeur Pierre II († 1213). Diez rapporte simplement cette opinion sans la contester [3]. Don M. Milá choisit Pierre II [4], et il s'est ainsi formé une tradition qui place la composition de ce roman au commencement du XIIIe siècle [5]. Cependant, il n'y a aucun motif pour adopter Pierre II plutôt que son successeur; bien plus, certains éloges du prologue paraissent désigner le prince conquérant qui passa une partie de sa vie à combattre et à vaincre les Sarrazins [6],

1. *L'autrier fuy en paradis, Ch.* IV, 40 (*W.* II, 64); *Autra vetz fuy a parlamen, Ch.* IV, 42 (*W.* II, 62); *L'autre jorn m'en pugiey al cel, Ch.* IV, 373 (*W.* II, 65), à compléter par *Ged.* 393; cf. Diez, *L. u. W.*, p. 340-2.

2. *Choix*, II, 286.

3. *Die poesie d. Troub.*, p. 202; trad. fr., p. 205-6.

4. *Trovad. en Esp.*, p. 151.

5. Je l'ai moi-même adoptée sans vérification, dans mon mémoire sur *Guillaume de la Barre*, p. 12, et M. Bartsch a eu raison de me le reprocher (*Liter. Centralblatt*, 5 déc. 1868); mais lui-même avait reproduit la même erreur dans la préface de son *Provenzalisches Lesebuch*, p. x.

6. « ...a la primera batailla
Per el facha, el a vencutz
Cels per que Deus es mescrezutz. »
(*Lex. rom.*, I, 48-9),

ce même Jacques I[er] à qui, selon toute apparence, Daspol a dédié sa tenson.

Nous ne savons rien de l'origine de Daspol, toutefois l'admission de ses deux pièces dans le seul ms. Giraud est une présomption qu'il était provençal.

L'ordre des rimes de la première pièce est (sans compter le refrain) *abba ccddee;* la complainte précitée de Gaucelm Faidit offrait le même système, moins un vers : *aba ccddee.* Dans la seconde pièce les rimes changent de deux en deux couplets; leur ordre est *abab baab*, disposition qui se rencontre ailleurs, par ex. dans une pièce de la comtesse de Die (*Parn. occit*, p. 54; *Werke,* I, 87), et dans une de Peirol (*Choix,* V, 287; *Werke,* II, 10). Il est à noter que dans ces deux pièces les rimes changent également (la même disposition se maintenant) de deux en deux couplets.

Voici ce que je trouve sur Daspol dans le ms. de Carpentras. Je me borne à faire remarquer que la traduction des deux pièces de ce troubadour est assez libre, quoique peu élégante :

Daspoul, poete provensal. De la mort de S. Loys roy de France.

Daspoul, poete provensal de ce temps, se repentant de la mort de Sainct Loys roy de France, entre autres chantz qu'il a faict en langue provensalle en a faict un funebre de la mort dud. S. Loys roy qui se treuve dans mon chansonere vieulx que j'ay transduict ainsi, qu'il adresse à Philip roy de France filz de Sainct Loys pour la fere ouyr à Posquieres et à Vaulvert.

« Ce m'est une grande fascherie et tristesse de chanter avec joye, actendu la douleur tant grande qui nous est survenue par la mort du roy de France; et par ainsi je chanteray sans joye puis que Dieu le veult ainsi, car chascun s'estoit adonné à le servir et le donmage est beaucop plus grand que la douleur pour rayson de sa mort. O Dieu! quel donmage c'est! — Le roy est mort, mais je ne puis reciter la perte qu'en receoit la chrestienté, car nous vivons ores sans gouverneur puisque Dieu le veult, et me desplaist moult de ce que je ne le puis suyvre. O Dieu quel dommage c'est! — O saincte mere eglise, la mort ne vous pouvoit oster en ce monde ung plus loyal serviteur, et Dieu vous avoit faict tant de bien de le vous donner. O Dieu qu'avez vous envoyé en ce monde vostre cher filz pour estre crucifié, vous plaise d'oyr mes prieres et de pardonner au roy ses pechez puys que nous avons perdu tout bien. O Dieu! quel dommage c'est! — Ma langue ne peut retrere ne le mal ne le dommage qui nous est advenu de ce que la mort a pris celui

qu'estoit le meilleur de ce monde, qu'est le bon roy Loys, car s'il fut en vie, tous les Sarrazins superbes seroient mys à mort et leur eust faict habandonner leur terres et renyer leur Mahomet[1]. — Franc roy Phillippes nul se doibt retirer de bien fere, et si vous ressemblez à Loys vostre pere, vos ne presterez jamais l'oreilhe aux traistres ne aux langagers et flateurs. Il estoit bon roy et droicturier, gardez vous donc de recepvoir aulcung faulx conseiller, soubstenez la cause des paouvres et vous serez comme luy. O Dieu, quelle perte avons noz faict!— O Dieu, que vinstes en ce monde pour prendre char humayne au ventre virginal, vous plaise mectre l'ame de ce bon roy auprès de vous. O Dieu, quelle est nostre perte! — Je feray ouyr ceste myenne plaincte à Posquières, car il fera louer Jesus Christ à Vaulvert. O Dieu vuelhez pardonner les offances à ce bon roy de France qu'est mort, mais quelle perte avons nous faict à sa mort! »

Ce Daspoul a faict ung autre chant adressant au roy d'Arragon pere et filz cousins de Sainct Loys, faignant par ycellui avoir esté en paradis et parlant à Dieu le pere de l'estat de l'eglise, entreparlerent Dieu et luy, qu'est en mon chansonere, ainsi transduicte :

Fiction poetique en forme de dyalogue d'entre Daspoul et Dieu.

« Seigneurs qu'avez sçavoir et sens, escoutez ce qu'il m'advint l'autre nuict en dormant. Il m'estoit advis que j'estoys au ciel où Dieu tenant son parlemant j'oyois maintz propos et les clameurs de la chrestienté de ce qu'on ne poursuict le recouvrement de la terre saincte, qu'il n'y ha roy, duc ne comte ni le pape qu'en tiegne aulcung compte, — Je remonstray à Dieu l'orgueilh des meschans qui ne croyent en luy, qui possedent tout l'or et l'argent de ce monde, dont les paouvres chrestiens en sont en grand faulte. — Il me sembloit advis que Dieu respondant me disoit : Daspoul, tu es fort contrere aux gens d'eglise. Il se peuvent asseurer que je le leur manderay mon fleau qu'i le sentiront, et feray que leurs plus grands princes perdront leur auctorité et jurisdiction, et en demeureront honteux et confus tellement qu'en enfer sera leur continuelle residence. — O Dieu (dy je) il apert bien que vous estes hault et puyssant; vous voyez bien que nous combatons pour soubtenir vostre foy et que ceste gent sarrazine ne laysse chasteau, forteresse ne bastiment à ruyner et metre sen dessus dessoubs. Ceste chanson a duré si longtemps que nous sommes las.— Asseure toy, Daspoul (disoit Dieu), que se les princes et grands seigneurs m'aymoyent avec vraye charité, ilz auroient assez bonne voulanté fere le passage d'oultre mer, mais ilz ne s'en soucyent. — O seigneur Dieu (dy je) il seroit bien meilleur que vous donnyssiez courage et ferme voulanté à ceste gent payenne de se

1. La traduction omet ici un couplet.

convertir à vostre foy sans metre tant de peuple à mort. — Daspoul (disoit Dieu) les temples et hospitaulx [1] ont esté fondés pour la sainctteté des ordres et pour la nourriture des paouvres, et au lieu de fere bien ilz font beaucoup de maulx, s'endormants en leur meschancetez car je les voy tous plains d'orgueilh et d'avarice, mays je les domteray tellemant que les plus hardiz d'eulx seront bien estonnez. — Beau seigneur, (dy je) vous sçavez bien que tous sont desloyaulx et pervers, pourquoy donc les layssez vous reigner en leur ordures et villenyes? à l'exemple desquelz le monde se perd par trop grande convoytise. Donnez nous, je vous prie, tant de biens que nous puyssyons estre tous esgaulx. — Puys je m'esveillay. Or vueilhe Dieu par sa grace que le pape, les cardinaulx, les roys et les prelats et grands seigneurs soyent tous de bon acord, et vous, roy d'Arragon, je dy au pere et au filz qu'estes preux et vailhans, je vous prie que vous conduysiez à bonne et heureuse fin vostre saincte entreprinse. »

I.

Daspols (f. 12).

Fortz tristors es e salvaj' a retraire
Qu'ieu chant am joy de tan coral dolor
Con n'es li mort del rei nostre seinhor
Francs de Fransa, de fin pres emperaire;
E per so chant ieu marrit e joyos
Car Dieus lo volc mais a si que a nos,
Car el s'era tost [2] datz a luy servir,
Qu'estiers sa mort Dieus nos volgra sufrir;
Per qu'es majers le dans el desconort[z]
Car ieu aug dir quel rey de Fransa es mort[z]
Ai Dieus! cals dans es!

Mortz est li reys, mas ieu non [3] puecs retraire
Lo dans c'a pres crestiantat nil plor,
Car ses guovern viven e ses pastor.
Capdel nos Dieus qu'es poderos e payre!
Que, s'el reis es al regne glorios,
Nos a laissat an gran trebaill say yos,
Per que nom pot l'ira del cor yssir;
E car non puesc lo rey morent seguir
Es ma dolors plus corals e plus fortz,

1. Corr. *totz*.
2. Contre-sens énorme : il s'agit (v. 49) des ordres du Temple et de l'Hopital.
3. *Non* et *nom* sont constamment abrégés (*nō*) dans cette pièce.

Car vieu forsatz e nom deinh ausir mort
Ai Dieus! cals dans es!

Sancta glizeiza, anc mort nos[1] poc sostraire
En aquest mont plus lial servidor
Que eral rei, e Dieus fel tan d'onor
Qu'en ben a far non tardet pauc ni guaire,
Quel cor el cors el sen els compainhons
Mes a servir de la cros e de nos.
E Dieus, que venc per nostra mort ausir[2]
Sus en la cros, vuella mos precs auzir
C'al rey perdon sos naletz[3] e sos tortz,
Que grans bens es perdutz car el es mortz
Ay Dieus! cals dans es!

Le mal nil dan non pot lengua retraire, (v°)
Per que cascuns devem viure am paor,
C'ades pren mort del mont so qu'es milhor
Quens a sostrah le franc rey[4] de bon ayre;
Car si visques l'onrat[z] reys corayos
Tost foron mort(z) Sarazin(s) ergulhos,
C'a totz fera terras e fleus giguir
E Baffomet reneguar e grepir;
Ens obrira totz los camins els portz.
Guardas de quan nos a mermat[z] sa mortz!
Ay Dieus! cals dans es!

Francs reys, per vos, si deu de joy estraire
Crestiantat tant cant hom cros aor,
Li clerc el laic e l'orde el doctor
E non n'escurs[5] sor ni cozin ni fraire,
Quel mercadier e l'avers, von que fos,
Era segurs de glotz e de layros,
Per que nos deu l'ira del cor partir
Tant can vieuran; et ieu quan me consir
Cals er ni qui sel quens avie estort[z],
Ma vida pres trop mens que s'era mort[z].
Ai Dieu! cals dans es!

1. *nos* est pour *nous* (*no vos*).
2. *Sic*, corr. *per nostr'amor sufrir?*
3. Ms. *noletz*. C'est *naleg* ou *neleg*, négligence, *Lex. rom.* IV, 309.
4. Ms. *li francs reys*.
5. Corr. *n'estors* (=et je n'en excepte)?

Francs reys Felips, nuls hom non [1] deu estraire
De ben a far tant cant n'aura vigor,
E non creiretz lauzengier ni trachor
Se resemblas Loloïc(z) vostre paire,
Qu'el era francs e fis et amoros
E lial[s] reis e drechuries e pros;
Vos non volretz escoutar ni auzir
Fals conceilhiers ni lor lenguas grazir,
Ans tenres dreg als freols contrals fortz,
Pueis non er pres en vos delitz ni mortz.
Ai Dieus! cal dans es!

Sel Dieus qu'el mont venc per cors uman traire
De la Verges, domna, per vostr'amor,
Meta l'arma del rey, per sa dousor
En onrat luoc pres leis que l'es [2] per maire,
Em paradis, entrels sieus amics bos,
Qu'el visquet say misericordios
Al servize de Dieu e i volc fenir;
Per que podem lauzar sens contradir
Totz sos [3] bos fatz, calque sial conort[z],
C'a totz fizels vius deu pezar sa mort[z].
Ai Dieu! cals dans es!

Mon play faray a Posquieiras auzir,
Car a Valvert fa Jhesu Crist grazir
Nostra domna; e Dieu perdon sos tortz
A Loloïc, le rei(s) frances qu'es mortz.
Ai Dieu! cals dans es!

II

Daspol (f. 13).

Seinhos, aujas, c'aves saber e sen(s)
Que m'esdevenc l'autre ser can dormia :
Sus el sel fuy on Dieu tenc parlamen,
Es [a l'] entorn si sarial compainhia;

1. Corr. *nos* (= *non se*)?
2. Ms. *leis.*
3. Ms. *sotz.*

E dir vos ai la clamor que tenia
De crestians com reinhon falsament,
Car non deman lo sieu sant monument
Comte ni duc ni prinse ni cle[r]sia.

Et ieu leviei, que respos sapchament :
Tort n'aves, Dieus, e prendes autra via,
Car vos donas poder a falsa jent,
Qu'en fan quex jorn erguell e vilania,
Qu'il non crezon ni fan ren que bon sia;
E vos das lor sobras d'aur e d'argent
Tant que n'estan crestian(s) recrezen(s),
Car combatre nos pot hom cascun dia.

— Daspol, car iest contrarios
Al clers darai tota malaventura,
Et als ordes tolrai possesions,
Que s'ar son ricxs, de tems n'auran frachura,
Pueis dar lur ai malautia mot dura;
E li prinse perdran indicsions,
Doncs remanran aunit(z) e vergoinhos
Tant qu'en efern [1] sera lur sebeutura [2].

— Bel seinher Dieus, ben par qu'est poderos,
Qu'en luoc segur estas ez en autura;
Per queus pensas quens combatam per vos,
Que Sarazins onretz e jent tafura
Que nos [3] laison fort castel ni clauzura,
El bastiment volvon de sus en jos?
Et a durat lonc tems esta tensos,
Per qu'ieu non say de queus fassam rancura.

— Daspol, sil prinse nil prelat
M'agueson jes d'amor en lur corage,
Quel[s] sovengues ab vera caritat
Com fuy en cros mes per l'uman linhage,
Cascus fora volontos del passaje.
Si lur membres mon sanc c'ai escampat

1. Ms. *q̄ nefern.*
2. Il faudrait au moins *seboutura*. Le *Lex. rom.*, V, 172 *a* donne *sobontura* avec des exemples tirés du *Libre de Vicis e de Vertuz*, qui est traduit du français. Mais il faut lire *soboutura.*
3. *nos* = *no nos.*

E s'il moron can si son trebailhat[1]
E nus non pren guarda d'aquel viage.

— Bel seinher Dieus, ben mot aures parlat,
E pogras ben revenir sest damnage
S'al[s] Sarazins donases volontat
Cascus per si conogues son follage;
Pueis non calgra negus annar a rage
Pueis que cascus conogra sa foudat,
Car nos prendem mort per lur yiell peccat
E vos es leu quens gites a carnage.

— Daspol, de Temple e d'Espital (v°)
E dels ordes comensat[z] ab santeza
S'es devengut qu'en luoc de ben fan mal
E volon trop dormir en lur maleza.
Car tut(z) son plen(s) d'orguelh e d'avareza
E non volon pensar d'autre jornal;
Mas iels farai camjar cambras hostal,
Quel plus ardit de totz n'aura fereza.

— Bel seinher Dieus, la gloria rial
Pogras emplir s'esquiva ses lageza;
Pos conoises que tut(z) son deslial
Per que[l]s laisas[2] reinhar en lur vileza?
E, pueis le mont si pert per cobezeza,
Donas nos tant que tut(z) siam egual;
E pueis serem tut(z) fin e natural,
Cascun volra pensar de sa nobleza.

E pueis m'esprit, mas Dieus per sa santeza
Vuella, sil plas, quel rei el cardenal
E li prelat el prinser sian tal
C'usquecs vuella fenir en gran boneza.
Rei d'Aragon, pair' e fil de prozeza,
Castel de pres, fons de so per c'om val,
Mon som ieus dic, seinher, si Dieus vos sal,
Quel menares en dreg vostra franqueza.

1. Il y a probablement ici quelque chose de corrompu.
2. Ms. *Per ques laisal.*

§ V.

.... et Guilhem de Murs

(Florissait vers 1268 - 1274).

On possède jusqu'à présent de Guilhem de Murs une exhortation à la croisade adressée en 1268 et 1269 à Jacques le Conquérant [1], et quatre tensons entre lui et G. Riquier [2]. Le juge de deux de ces débats est Henri II, comte de Rhodez (1274-1304) [3]; mais dans l'un des deux cas, il est qualifié de *coms joves* (*Werke*, IV, 251); il n'avait donc pas encore succédé à son père, et la pièce est conséquemment antérieure à 1274. Selon D. Manuel Milá (*Trov. en Esp.*, p. 357), ce troubadour appartiendrait à la famille catalane de Mur, branche des comtes de Pallar [4]. Cette opinion, bien qu'admise par M. Bartsch [5], me paraît sans fondement. D. M. Milá avoue : 1° que parmi les membres de cette famille on ne trouve aucun Guilhem de Mur, 2° que G. Riquier le traite de simple jongleur; mais, ajoute-t-il, tant dans la réponse de Guilhem que dans son sirventes, on reconnaît le chevalier. Le savant professeur de Barcelone oublie que les sentiments chevaleresques n'ont jamais été l'apanage exclusif des classes nobles, et il a trop vite cédé au désir d'inscrire un nom de plus sur la liste des troubadours espagnols. Ce qui ruine tout à fait une hypothèse à laquelle M. Milá a porté, comme on vient de le voir, les premiers coups, c'est : 1° que dans les tensons

1. *D'un sirventes far me sia Dieus guitz*, B, f. 368; Rayn. *Choix*, V, 203; Milá, *Trov. en Esp.* p. 359., cf. Diez, *L. u. W.*, p. 599.

2. *Guilhem de Mur, que cuja far* (Mahn, *Werke*, IV, 237; Milá, p. 360); — *Guilhem de Mur, chauzetz d'esta partida* (*Werke*, IV, 241; Milá, p. 363); — *Guiraut Riquier, pus qu'es sabens* (*Werke*, IV, 243); *Guiraut Riquier, segon vostre essien* (*Werke*, IV, 250, Milá, p. 361). — Il est encore question de G. de Murs dans une tenson de G. Riquier et d'Austorc, qui est la dernière pièce de l'édition de Pfaff.

3. L'un de ces jugements nous a été conservé; c'est le seul exemple de ce genre qui nous soit parvenu; voy. Diez, *Poesie d. Troub.*, p. 190-1 (trad. p. 196).

4. *Trov. en Esp.* p. 357.

5. *Jahrb. f. roman. u. engl. Literatur*, IV, 339.

le nom de Guilhem n'est jamais, comme c'est l'usage pour les noms de personnes nobles, précédé de *senher* ou *senh'en*, 2° que le ms. d'Urfé seul donne *Guilhem de Mur;* les mss. 856 et Giraud portent *Murs*. Un village de ce nom existe en Provence, à peu près à mi-chemin entre Apt et Carpentras.

Le ms. Giraud nous fournit une nouvelle pièce de G. de Murs. C'est une tenson entre lui et un personnage qui n'est pas nommé, mais dont la condition supérieure est indiquée par le *senher* dont le troubadour se sert en lui parlant. La question débattue est celle-ci : lequel vaut le mieux, d'être jaloux ou d'avoir, sans être jaloux soi-même, une femme jalouse. Guilhem choisit la première alternative.

La disposition des rimes *abba ccdd,* est l'une des plus communes qu'offre la poésie des troubadours, Elle se retrouve notamment dans deux des quatre tensons de G. de Murs avec G. Riquier [1].

[La pièce n'a pas de titre, le texte est assez corrompu, et l'envoi manque.]

Guillem de Murs, .I. enujos (f. 16 v°).
Novel partiment vos vuell far :
Cal amas mais, tostems [e]star
Que sias tan formentz gilos
Qu'en perdas joy e bel captenement,
Ho que sia giloza tan forment
Vostra moilher de vos qu'en planc en plor
E non ges vos? non prendas la piior.

— Seinher, sel que fai d'un dan dos
Non fai ben ni gent son afar,
Per qu'ieu vuell un dan esquivar
E vuell esser so [2] sospichos,
Quel gilos vei hom es a tort sovent;
E [3] s'ill era giloza et entent [4]
Qu'en fezes tant quez acsem dezonor,
Amduy ensems quen mescles mal follor.

1. La première et la troisième des pièces indiquées à la note 2 de la page précédente.

2. Corr. *lo?*

3. Corr. *Que?*

4. Ms. *E s'ill e. g. tan forment et entent.* Les quatre dernières lettres de *forment* sont effacées.

— Dieus e dretz[1] e razos
S'acordan c'om deu mais amar
Si mezeis c'autre, perquem par
Que pegua es vostra tensos,
Car vos sabes, e trobas ho legent,
Que fort gilos es fora de son sent.
Trop en portas a la moiller d'amor
Que l'ames mais que vos ex ni honor.

— Siben m'est trop contrarios
Ni sabes pron de predicar,
Non comandet Dieus c'am sa par
Deu esser tot un a l'espos?
Aissi con sell que son castell defent
Deves la part hon plus a d'espavent,
Deu [el] guardar la freoleza lor;
Cant pros domna faill non tornem color.

§ VI.

Tenson de Peire et de Guilhem.

(Peu après 1276).

Le sujet de cette pièce est fort obscur, bien que l'expression en soit généralement simple et claire. J'en donnerai d'abord la traduction :

Sur cet air qui me plaît, je désire fort, ami Guilhem, apprendre de vous où vos bourgeois veulent en venir quand ils se partagent en deux factions opposées[2]. Chacun[3] se voit tant de bonheur qu'il en méconnaît son voisin et ne se reconnaît plus soi-même. D'autre part vont au roi les messagers, d'où résultera sans doute un grand dommage pour Montpellier, et ce sera grand deuil s'il (Montpellier) se perd par malice.

— Ami P., selon mon entendement, Orgueil, qui fit descendre du ciel les anges éclatants et les rendit laids, en excitant chez eux l'envie et l'ou-

1. Il doit manquer ici deux syllabes.

2. M. à m., selon la correction que je propose : « quand il surgit entre eux » une faction divisée et un débat. »

3. Chacun des consuls ou chaque parti? le second sens me paraît plus probable.

trecuidance, règne entre ces bourgeois avec Violence sans Merci; et jamais on ne vit Orgueil amener un bon résultat. Si les consuls agissent avec fermeté et délibération, leurs factions ne feront point obstacle, car ils (les consuls) ont pour eux Dieu et Droit.

— Ils ne reculeront pas pour les consuls, seigneur G., à en juger par la conduite que je leur vois tenir. Ils feront venir Français et Catalans; chaque [parti] est si fort que les consuls, par crainte, ne voudront s'en mêler en rien. Ils (les bourgeois) se perdront, tant on leur a lâché les reines. Les factions ont détruit l'autre jour Pampelune, et Limoges, maintes communes sont tombées par les factions.

— Droit et Pouvoir l'emportent toujours avec le temps sur Tort... seigneur Peire, ce me semble, car chaque jour je vois Humilité prendre le dessus, et Orgueil tombe avec ce qu'il a semé; et à moins qu'il dirige les consuls, en prenant la place de Merci, ils n'ont à redouter Catalans ni Français; car, lorsqu'ils auront délivré leur gravier (déblayé la place?) je crois que chacun plaindra sa dépense.

— Ami Guilhem, cœur mou et nonchalance, et parenté ou amitié, ou impuissance empêchent de bons consuls d'agir avec énergie, car ils n'osent prendre parti en aucun sens, et ainsi ils se perdront tous. Il faut que le consulat, ayant la seigneurie, soit le roc (l'éléphant) en l'échiquier; il doit garder son pion du cavalier et prendre le fou quand il lui trouble son jeu.

— C'est au seigneur qu'il appartient, Peire, de punir la faute du vassal; le devoir des consuls est d'engager les partis à faire la paix, et je crois que chacun y pense, et à faire valoir ses droits; et ils ont fait et dit ce qui convient. Au roi de faire ce qui ensuite sera nécessaire. Mais que Dieu garde la commune de dommage! Pour le reste, peu m'importe qui restera vainqueur.

La principale difficulté d'interprétation réside dans le mot *pacha* (vv. 4, 17, 25). *Pacha* est proprement un accord, un traité d'association (*Lex. rom.* IV, 457); mais le trouvant au v. 4 accompagné de l'épithète *partida*, et au v. 17 employé au pluriel, j'ai cru pouvoir l'interpréter par faction : une association divisée équivaut à deux partis opposés, à deux factions. Du reste, le sens général de la pièce convient bien à cette interprétation. Ainsi, au moment où la tenson a lieu, la ville de Montpellier est partagée entre deux factions; le débat a pris de telles proportions qu'une intervention étrangère est réclamée : des messagers sont envoyés au roi (v. 7), probablement au roi de France, et il est question d'invoquer aussi l'aide des Catalans (v. 21). Tel est, en somme, l'état de choses exposé par l'un des

4

interlocuteurs, Peire. Son correspondant, Guilhem, qui paraît être de Montpellier, croit que l'autorité des consuls suffira à rétablir la paix, espérance que Peire ne partage pas.

J'ai cherché vainement une mention de la lutte intestine à laquelle fait allusion notre tenson. Il me semble que, si le souvenir en avait été conservé, il n'eût pas été difficile d'en retrouver la trace, car, ou je me trompe fort, ou une indication précise circonscrit la recherche aux environs de l'année 1276. Les vv. 25 et 26 rappellent des malheurs récents (*l'autrier*) attirés sur les villes de Pampelune et de Limoges par une *pacha*. Or, précisément au même temps, en 1276 et un peu avant, ces deux villes furent le théâtre de troubles qui eurent pour elles de désastreuses conséquences.

A Pampelune, des rivalités entre le bourg et la cité (la *Navarreria*) éclatèrent à la mort du roi de Navarre, Henri (1274), et motivèrent l'intervention du roi de France, manifestée d'abord par la nomination d'un gouverneur français, Eustache de Beaumarchais, puis par l'envoi d'une armée royale qui mit à feu et à sang la cité[1].

A Limoges, les habitants furent à diverses reprises, en lutte avec leurs vicomtes. Ils refusaient de reconnaître aucun autre seigneur que l'abbé de Saint-Martial. En 1272, inquiétés par les garnisons que la vicomtesse Marie (ou plutôt sa mère Marguerite qui gouvernait pendant sa minorité) avait fait placer dans des localités voisines, ils appellent à leur secours Edouard Ier d'Angleterre, qui leur envoie des troupes sous le commandement du sénéchal de Guyenne. Marguerite est battue; et se plaint au roi de France. Edouard, qui avait fait une entrée solennelle à Limoges le 8 mai 1274, est condamné par le Parlement à une amende. En 1276, ces débats, qui n'étaient pas encore calmés, donnent lieu à un arbitrage favorable à la vicomtesse. Les bourgeois appellent au Parlement qui confirme la sentence ou du moins juge dans le même sens. La querelle se termine là pour les bourgeois; elle se poursuit quelque temps encore entre la vicomtesse et l'abbé de Saint-Martial qui, en qualité de suzerain de Limoges, prétend que la vicomtesse lui doit l'hommage. Il obtient gain de cause, et la vicomtesse, à son

1. On sait que cette guerre civile est l'objet du poème de Guillaume Anelier, publié à Pampelune par D. Pablo Ilaregui et à Paris par M. Fr. Michel.

tour, exige de la part des bourgeois de Limoges le même acte de soumission [1].

Considérons 1° que les affaires de Pampelune et de Limoges sont contemporaines; 2° que dans l'un et dans l'autre cas il y a accord ou ligue (*pacha*), à Limoges entre les bourgeois contre la vicomtesse, à Pampelune entre les habitants du bourg, d'une part, et entre les habitants de la cité, d'autre part; 3° enfin, que dans ces deux affaires l'autorité royale intervient, ce qui complète l'analogie avec le différend dont Montpellier est le théâtre au moment où a lieu la tenson dont nous recherchons la date. Il est donc infiniment probable que cette date est de très-peu postérieure à 1276 [2].

Tenson (f. 18).

En [a]quel son quem play ni que m'ajensa
Vuell fort de vos, amixs G., auzir
Que volon far vostre borzes ni dir,

1. Voir, pour tous ces faits, l'*Art de vérifier les dates*, 3° édit., II, 396-7. Les sources sont le *Majus chronicon Lemovicense,* Bouquet, XXI, 779 à 788, et les arrêts du Parlement, voir notamment les arrêts rendus en 1273 (Boutaric, *Actes du Parl.*, n° 1925), 1274, *ibid.* I, 332 (*Restitution d'un vol. perdu des Olim*, par M. Delisle, n° 214), 1275-6, Boutaric, n° 238; 1276, *ibid.* n° 2049.

2. M. Germain, qui a bien voulu revoir une épreuve de ce chapitre, me fait remarquer que Johan Ymbert et Olivier, les deux juges de la tenson (vv. 55 et 58), doivent être, selon toute apparence, identifiés avec les deux personnages du même nom qui figurent dans la liste des consuls de Montpellier pour l'année 1283 (Germain, *Hist. de la commune de Montpellier*, I, 394). Notons que les termes de l'envoi excluent l'idée que ces deux personnages fussent consuls au moment où ils sont choisis pour juges. La limite supérieure étant fixée à 1276 au plus tôt par l'allusion aux troubles de Limoges et de Pampelune, on pourrait prendre 1283 pour limite inférieure, se tenant plus près de la première de ces deux dates que de la seconde. M. Germain m'écrit à ce propos : « Nous n'avons pas de détails précis sur l'épisode qui fait le sujet de votre » tenson, mais nul doute qu'il ne s'agisse d'une des mille scènes qui se produi- » saient alors journellement au sein de la commune de Montpellier par » suite de la division des bourgeois entre le parti français et le parti catalan. » Le morcellement de la monarchie aragonaise, accompli en 1276 à la mort de » Jayme I[er], avait livré Montpellier à la branche cadette de la maison de Bar- » celone, c'est-à-dire à des princes ou seigneurs trop faibles pour ne pas se » sentir constamment tiraillés entre la domination française gagnant sans cesse » du terrain, et la branche aînée d'Aragon qui aspirait à reconquérir les terres » qu'avait possédées Jayme 1[er]. De là l'intervention dans la pièce des Français

Can sors entrels pacha partida tensa [1].
Cascuns tan gran ben[an]ansa si ve
Que son vezin en desconois e se.
Per contras van al rei li mesagier
Qu'afollaran ses dupte Monspellier,
Don er gran dans si[s] pert per malvolensa.

— Amixs P., seguon ma entendensa,
Erguell que fes de sus lo sel partir
Los angels clars e latz esdevenir
Per envega e per desconoisensa,
Reinha entr'els, e Forsa ses Merse;
Ez anc non vim erguell fenir en be.
E sil(s) consol(s) an concell ferm entier
Ga lur pachas non faran encombrier,
Car Dieu(s) e dreg an pres e mantenensa.

— Ja non auran per consols recrezensa,
En G., tal capteng lur vei cuillir :
Franses faran e Catalans venir;
Quex es tan fortz quel(s) consol(s) per temensa
Non s'en volon entremetre de ren.
Confondran s'en, tan lur son larc li fren.
Pacha destruis Panpalona l'autrier
E Llimoges que n'ac trebaill sobrier;
Mans cominals met pach'en dechazensa.

— Dretz e Poders vens ades ab sufrensa (v°)
Tort fenial [2], en Peire, so m'albir:
C'Umilitat vei quex jor enantir
Ez Erguell chai am tota sa semensa;
E sils consols, part Merse, nols manten
Ja Catalans ni Frances nulls per se
Nols cal duptar, ni par ni parsonier,
Que cant auran desliurat lur gravier
Cre que casquns plainhera sa despensa.

— Amixs Gll., flac cor e non chalensa
E parenstecs [3] o amor fay sufrir
O non poder bos consols d'enardir,

» et des Catalans. » Voir au reste, pour la situation de Montpellier à cette époque, l'*Histoire de la commune de Montpellier* de M. Germain, t. II, chap. IX, X, XI.

1. Corr. *parti d'e tensa ?*
2. Faut-il lire *fe ni al ?*
3. Pour *parentesc.*

Que non auzon ves part gitar s'entensa,
Ez an[1] aisi perdran s'en tug, so cre;
El consolat que seinhoria ten
Tainh que sia lo roc en l'esquaquier :
Son pezon deu guardar del cavalier
El fol penre can son joc li bestensa.

— A seinhor tainh, so m'albir, la faillensa
Que vasall fay, en P., de punir;
E li consol devon prejar e dir
Que fasson pas, e cre que quex en pensa,
E mantenon so que lur aperten,
Ez an e fag e dig so que coven,
El rey fassa so que y a pueis mestier;
Mas lo comun guart Dieus de destorbier!
Del sobreplus nom qual qui quel joc vensa.

Nostra temson bailem ad Olevier
Qu'el la penra, en Gll., ses dangier,
E chantar l'a als consols a prezensa.

Al[2] pros Johan Ymbert c'a pres plenier,
Vuell, en P., car vieu amb alegrier,
Cauga permier, s'a luy plas nostra tensa.

§ VII.

Jacme Mote d'Arles.

(Vers 1290-1).

Le nom de ce troubadour n'est pas nouveau dans l'histoire de la littérature provençale. Jehan de Nostre Dame nous l'a conservé. Mais ce qu'il rapporte du personnage est si plein d'invraisemblance que sa notice serait rejetée sans discussion alors même qu'elle ne ferait pas partie d'un ensemble où tout est faux ou suspect. La voici :

Jaume Motte gentilhomme d'Arles, qu'estoit de ce temps[3] un souverain poëte provençal escrivant contre les princes tyrans sans aucune crainte, se moqua d'eux[4] en une chanson qu'il feist de la folle promesse qu'ils avoient faicte au légat[5] : toutes foys le Monge des

1. Corr. *en*. — 2. Corr. *El*.
3. Du temps de Raimon Bérenger IV, † 1245.
4. « D'eux » c'est-à-dire de Guy d'Uzès, d'Ebles, de Peyre et d'Helias, personnages très-apocryphes auxquels est consacré le chapitre d'où j'extrais les lignes qui concernent « Jaume Motte. »
5. Selon Nostre-Dame, ces quatre troubadours auraient promis au légat du

Isles d'Or et sainct Cezari dyent que nonobstant ceste promesse ils ne faisoient qu'escrire contre la tyrannie des princes.... Ce Jaume Motte d'Arles, ainsi que l'a escript le Monge en la vie de ces quatre poëtes, a faict une description des mauzollées, pyramides, obelisques et autres anciens monumens qui se trouvent en Provence (p. 102).

Que Jaume Motte, ou plutôt, selon notre manuscrit, Jacme Mote, ait composé du temps du comte Raimon Bérenger IV, c'est ce qui n'est pas absolument impossible, mais c'est aussi ce qu'en bonne critique on ne saurait admettre sur la seule autorité de Nostre Dame. Les seuls renseignements authentiques que nous ayons sur ce troubadour sont ceux qu'il fournit lui-même dans l'unique pièce que nous ait conservée de lui le ms. Giraud. C'est un sirventes adressé à Charles II. L'auteur y exprime les espérances que la Provence fonde sur son nouveau souverain. Le premier jour qu'il est venu voir les siens, Charles leur a rendu joie, prix et courtoisie. Joie, soulas, alégresse, étaient morts en Provence; maintenant ils revivent, et tel rit qui ne savait que pleurer. Les Provençaux étaient honnis, maltraités, dépouillés, par ceux qui avaient la charge de leur rendre la justice : il était grand temps que leur seigneur vint auprès d'eux. Le poète mesure habilement l'éloge aux devanciers du nouveau comte. — Le fils de celui qui s'est signalé par ses exploits en Pouille (Charles I) ne peut manquer d'être vaillant, mais il faut aussi qu'il ressemble au preux comte Bérenger [1], et ainsi il sera supérieur à tous ceux qui, maintenant, tiennent le pouvoir.

Cette pièce se laisse dater assez exactement. Le fils de Charles d'Anjou, le petit-fils de Raimon Bérenger IV, bien qu'ayant succédé légitimement à son père en 1285, ne sortit qu'en 1288 de la prison où le tenait renfermé Pierre III d'Aragon. Nous savons qu'il quitta Naples pour la Provence dans la seconde quinzaine de septembre 1289 [2], et qu'en

pape « que jamais ils ne feroyent chansons contre luy ne contre les autres » princes » (p. 101).

1. A vrai dire, il y a là une intention de flatterie très-manifeste. Raimon Bérenger IV fut un prince assez insignifiant, et si un troubadour, Aimeric de Peguillan, lui a consacré un *planh* (Diez, *L. u. W.* 443), ce fut bien plutôt pour déplorer le passage de la Provence aux mains d'un français (Charles d'Anjou) que pour chanter les louanges du prince défunt.

2. Voy. *Syllabus membranarum ad regiae siclae archivum pertinentium*, 1832, 4°, t. II, première partie, p. 62, note.

1291 il était à Aix pour y signer un traité avec Alphonse III [1]. C'est donc vers cette époque que Jacme Mote composa son sirventes.

La disposition des rimes, *abab ccdd*, est des plus communes.

Notons que J. Mote emploie deux fois *d'ostre* pour *de vostre* (vv. 16 et 34). Il est intéressant de rencontrer cette forme dans un document daté. Nous la retrouverons plus loin.

En Jacmes Mote d'Arle (f. 16 v°).

Non es razons qu'ieu deg' aver pereza,
Senien [2] prinse, de far .j. sirventes,
C'als volontatz s'es dedins mon cors meza;
Per quel faray, c'aras veg que luoxs es
De chantar qui talent n'auria,
Car joy e pres e cortezia
Nos restauret[z], seinher prinse, per ver
Lo premier jorn que nos vengest vezer.

Mortz era joys, solas e alegreza
En Proensa enans que say fosses;
Aras nos a la vostra gentileza
Restauratz tos e cregutz de totz bes,
Car tals ris que plo[r]ar solia
E tal[s] n'er rixs que pauc avia;
Per que trastut(z), seinher, devem aver
D'ostre venir sertas gaug e plazer.

Per vils cusons, malvatz, plens de falseza
Siam aunit(z), vil(s) tengut(z) e mespres;
Sufert avem pron d'anct'e de vileza,
Ben era d'ops, seinher, que say vencses,
C'om nos raubav' e nos batia.
E Dieus com sofrir o podia?
Que sill qu'eran pauzat per dreg tener
Eran permier a tolre nostr' aver.

Tostems dizon [3] que bona jent corteza (f. 17).
A le seinhers cant es bons e cortes [4];
De mal seinhor vei sa jent qu'es apreza

1. *Art de vérifier les dates*, 3ᵉ édit. III, 825.
2. Pour *seinher En*, ms. *senīē*.
3. Ou *diz om*, ms. *dizō*.
4. C'est au fond le proverbe : « Selon le seigneur est la mesnie, » ou : « A tel seigneur tele mesnie. » Le Roux de Lincy, II, 100 et 230.

E mal a far [1] e mal dir totas ves;
E de sell(s) quel[s] sieus non castia
Cant sap qu'el fan ren que mal sia,
Creire pot hom qu'el no'n a desplazer
Pos jentz sufre que son de fol voler.

Si beus pensatz, seinher, la gran nobleza
D'ostre paire nils fatz qu'en Poilla fes,
Per dreg deves aver valor conqueza;
E vostr' avi coven que resembles,
Quel pros coms Berenguier fazia
Tot so que a fin pres tainhia;
Per que es dretz que vos dejas valer
Sobre totz cels c'aras tenon poder.

Ab tener dreg ez ap far lialeza
Creison lo lur aquist seinhor(s) franses,
Esquivant tort e peccat e maleza;
E vos, seinher(s), creiseres n'a pales,
Car sertas lial seinhoria
Creis a totz jorns e multiplia;
E sill que fan als sieus contra dever
Per lur erguell devon d'aut bas chaer.

Lo fill la verge Maria
Prec queus lais complir tota via
A sa honor tot vostre bon voler,
Eus lais vieure lonc temps a son plazer.

§ VIII.

Bertran Carbonel de Marseille.

(1280-1300 environ).

Ce troubadour est connu jusqu'à présent pour être l'auteur de 16 pièces lyriques et de 70 *coblas esparsas*, qui nous ont été conservées les unes et les autres par le ms. d'Urfé, le refuge ordinaire de la littérature des derniers temps [2]. Il florissait dans la seconde moitié, probablement même dans le dernier tiers du XIIIe siècle. En effet, on voit par l'un de ses *sirventes* (cité plus

1. Il faudrait, je crois : *E mals seinher... De m. a f.*

2. Les pièces lyriques y occupent les numéros 843 à 858 (voir à l'appendice la table de ce ms.), et les *coblas* les ff. 111 *c* à 112 *b*. — Raynouard, et d'après lui Diez, attribue à B. Carbonel 17 pièces : je ne sais s'il a compté les *coblas* pour une pièce, où s'il a connu une pièce autre que les 16 du ms. d'Urfé.

loin) qu'il était contemporain de Guilhem Fabre, troubadour que l'on sait avoir vécu à la fin du XIIIe siècle[1]. En outre, l'une de ses pièces lyriques[2] est adressée à un roi de Castille qui ne peut être qu'Alphonse X (1252-84). Une autre (*Aisi com sel ques met en perilh gran*) est envoyée « au bon, au large, au sage et au » preux comte de Rhodez, » dans lequel il faudrait, selon Diez (*L. u. W.*, p. 587 n.) reconnaître Hugues IV (1227-1274). Mais je serais plutôt disposé à l'identifier avec Henri II (1274-1302), si souvent célébré par Guiraut Riquier, Serveri de Girone, Folquet de Lunel, au lieu que son père et prédécesseur, Hugues IV, n'est point connu comme protecteur des troubadours[3].

Deux autres pièces de B. Carbonel sont adressées à deux personnages désignés ainsi qu'il suit :

Al pus valen que anc portes sentura
Chanso t'en vai prezentar e formir,
A mon senhor de Berra, cui potz dir
Qu'ieu sostenc chant com el fai valor pura.
(Motas de vetz... *Ged.* 1077)

1. C'est Diez qui en a fait la remarque (*L. u. W.* 587), détruisant par là l'opinion de Papon (*Hist. de Prov.* II, 403), qui fait vivre ce troubadour vers 1200. Pour le dire en passant, Papon a eu tort de faire usage de la notice de J. de Nostre Dame sur Bertrand de Marseille (*Les vies*, etc., p. 189-91). Cette vie, qui paraît très-fabuleuse et qui renferme des vers certainement apocryphes, ne peut se rapporter, même de loin, à notre troubadour.

2. Plusieurs, selon Diez (*L. u. W.* 587) et Milá (*Trov. en Esp.* p. 197), mais je n'en ai trouvé qu'une (*Aisi con sel qu'entr'els pus assajans*) dont l'envoi soit bien explicite.

3. Il en serait autrement si on admettait avec Diez (*L. u. W.*, 413), que Hugues IV est le comte de Rhodez, qui soutint plusieurs tensons (trois, à ce que je crois) contre Ugo de Saint-Cyr. Mais cette opinion est tout-à-fait inadmissible. Laissons de côté la tenson *En vostr'ais me farai vezer* (Mahn, *G.* 116), qui est pour nous obscure, et *Seignen coms nous cal esmaiar*, qui serait décisive (il y est question du routier Martin d'Algai † 1211) si elle ne paraissait composée de deux fragments de tenson mal à propos réunis par les copistes (voy. Mahn, *G.* 1144, et Grüzmacher, *Arch.* XXXIV, 185); il nous reste une troisième pièce ignorée par Diez, *N'Ugo vostre semblan digatz* (*Arch.* XXXIV, 185), où l'opinion de Marie de Ventadour est invoquée, ce qui écarte absolument Hugues IV. Il faut donc reconnaître dans l'adversaire d'Ugo de Saint-Cyr, non Hugues IV, mais son père Henri Ier (1208-1222?). C'est du reste le sentiment de Gaujal (*Essais historiques sur le Rouergue*, I, 51), et de D. M. Milá (*Trov. en Esp.*, p. 368, n° 1), bien que, selon toute apparence, ils n'aient pas plus connu que Diez la pièce *N'Ugo*, etc. qui seule me paraît absolument décisive.

Chanso vay t'en lay on renh'alegransa
E lay on a de lialtat balansa
E lay on hom gent acuelh ses engan,
Al pros comte de Nelien dir aitan :
Quel sieu Bertrans l'a trobat drechurier
Per qu'el s'es dat al sieu fin pretz entier.

(Aisi com am...).

Je n'ai pas réussi à trouver quel était le comte de Berre du premier envoi. Quant au comte de Nelien du second, je crois pouvoir présenter une conjecture à peu près certaine. La forme *de Nelien* est assurément bizarre, et le ms. d'Urfé étant généralement peu correct, il est bien permis de la tenir pour suspecte. Je propose de corriger *de Vellin* ou *d'Evellin*, c'est-à-dire *d'Avellino* (ou *da Vellino*, selon la leçon la plus fréquente des anciens textes), et le personnage cherché serait en ce cas Bertrand III, de Baux, prince d'Orange et comte d'Avellino dans le royaume de Naples (1282-1335). Ce n'est pas là une restitution hasardée. Le petit-fils de Bertrand III, Raimon IV de Baux, comte d'Avellino, est mentionné deux fois dans la complainte sur la mort du roi et comte Robert († 1343), et est chaque fois appelé *coms d'Evelli* [1]. Si cette conjecture est fondée, les personnages désignés dans les deux envois qu'on vient de lire, sont l'un et l'autre provençal. C'est proba-

1. *Denkmæler d. prov. lit.*, 54, 2 et 56, 14. La première fois M. Bartsch écrit *d'Evilli*, mais à tort, la leçon du ms. étant la même dans les deux cas. Le même éditeur n'a pu identifier ce comte « d'Evelli, » et certes une erreur sur ce point est bien excusable chez un philologue écrivant en Allemagne et n'ayant sans doute pas sous la main les histoires de Provence. Dans sa préface (p. IX, note), il demande s'il ne faudrait pas lire *de Velli* et propose le comte Charles de Valois (le frère de Philippe VI). Mais, outre que *Valois* n'a jamais pu devenir *Velli* en provençal, il est à supposer que l'auteur de la complainte ne se préoccupait à aucun degré de ce français. Le texte indique clairement qu'il s'agit d'un prince de Baux : « Avant de mourir, le roi [de Jérusalem, » Robert] pria son héritier [André de Hongrie, époux de la reine Jeanne] d'aimer » de cœur les Baussens, le nouveau comte et tous les autres : celui d'*Evelli* et » tous ses adhérents. »

Ans que fenis, le rey, si con podia,
A son heres preguet mot caramens
Que los Bansenx ames totz coralmens,
Lo com novel e los autres trastos :
Cel d'Evelli e totz vos valedors.

blement encore à l'un d'eux qu'est adressée une autre pièce, violent sirventes contre le clergé, dont l'envoi commence ainsi :

> Al plus privat Proensal ses dubtansa
> Que huei viva e de mais d'alegransa
> Vai sirventes, a cel, on quar lai van
> Miei sirventes, dir.......
>
> (Per espassar...).

Quelle qu'ait été la personne désignée dans cet envoi, le troisième vers nous apprend que notre troubadour lui adressait ordinairement ses sirventes. C'est donc probablement le même personnage qu'a en vue la pièce *Tan rics clergues vei trasgitar* (Roch. *Parn. occit.* p. 242) adressée « *al mieu car senhor*, mais nous ne pouvons deviner si ce seigneur est le seigneur de Berre ou le comte d'Avellino.

Le ms. Giraud contient deux pièces de Bertrand Carbonel, nouvelles toutes deux. La première se termine par l'éloge d'une dame *Saurina*, sur laquelle les renseignements me font totalement défaut; l'envoi de la seconde est ainsi conçu : « Tenson, » cours à Aubagne, et là tu apprendras sûrement où est le comte, » et sans retard va lui dire que je le prie humblement de me » payer; et ce faisant il agirait bien et gent. » Comme Aubagne dépendait de la principauté de Baux, je crois qu'on peut sans hésiter identifier le comte à qui s'adresse la requête avec le comte d'Avellino, Bertrand III.

Le même ms. renferme 20 *coblas esparsas* de B. Carbonel. 17 se trouvent parmi les 70 *coblas* du ms. d'Urfé qu'a publiées M. Bartsch dans ses *Denkmæler der provenz. Literatur*[1] Je publie ci-après les trois demeurées inédites.

Quelques mots maintenant sur le caractère de l'œuvre de B. Carbonel. Celles de ses poésies que nous a conservées le ms. d'Urfé, les seules que l'on connût jusqu'à ce jour, ne présentent rien de bien remarquable. Ses *coblas esparsas* sont des lieux communs de morale. Ses chansons amoureuses ne s'élèvent pas

L'auteur ne pouvait pas désigner plus clairement le prince de Baux, qui pouvait en effet être appelé « comte nouveau » ayant succédé à son père depuis trois ans seulement, lors de la mort de Robert.

1. M. Bartsch, donnant dans sa *Chrestomathie provençale*, col. 265-6, quelques *coblas* du ms. d'Urfé, y a joint les variantes du ms. Giraud.

au-dessus de la médiocrité; ses sirventes plus intéressants par le sujet, ne sortent point de la voie que parcourait avec bien autrement de force et de poésie, Peire Cardinal. Il paraît même avoir pris pour modèle son illustre devancier; du moins il en était nourri : non-seulement il le cite [1], mais même il l'imite parfois. Ainsi, il est évident qu'il avait présents à l'esprit ces vers de Pierre Cardinal :

Atressi cum per fargar
Es hom fabres per razo,
Es hom laires per emblar
E tracher per tracio.

(Mahn, *Ged.* 748).

lorsqu'il a écrit le second des deux couplets qui suivent :

Joan Fabre, yeu ai fach un deman
A ton fraire, et a m'en bel espos.
G., dis ieu, per que es fabre vos?
E respondec : Car ieu vau fabregan;
D'aquel mestier que hom a, calque sia,
O d'aquel art lo vay lo mons seguen;
C'aysi n'a faitz dretz adordenamen.

Doncx qui foudat fay per aital semblan
Dic ieu qu'es fols, c'aisil jutja razos;
Et es tracher sel que fay trassios;
Et es layres aysel que vay emblan :
Qui malvestat fay nulhs hom non poiria
Tolre lo nom del malvat sertamen;
Perque fay bon renhar adrechamen.

(*Choix* IV, 286-7).

Les deux pièces que nous fait connaître le ms. Giraud offrent un caractère plus nouveau. Ce sont deux tensons entre l'auteur et son roncin. Si bizarre que puisse sembler un tel sujet, et si peu relevé, par comparaison aux tensons de l'âge précédent, il avait du moins le mérite de n'être pas rebattu. Il pouvait donner lieu à quelques effets inattendus. Et par le fait les récriminations mutuelles de Bertran et de son malheureux roncin, présentent dans leur familiarité quelques traits assez amusants. Malheureu-

1. Dans l'une de ses *coblas esparsas*, Bartsch, *Denkmæler* p. 7; voir la note de M. Bartsch sur ce passage, et cf. l'introduction aux *Denkmæler*, p. VI.



sement le texte de ces deux pièces est fort corrompu et je n'ai pas toujours réussi à le corriger.

L'idée de controverses entre un homme et un animal, pour être surtout fréquente dans les contes et la poésie populaires, n'est pas non plus sans avoir été exploitée au moyen-âge au profit d'une littérature plus personnelle. Il sera question plus loin (p. 76, n. 2) de couplets échangés entre le comte de Provence Raimon Bérenger IV et son cheval. En français on peut citer le « Plait de Renart de Danmartin contre Vairon son roncin [1] » et en catalan la *Disputa del ase contra frare Enselme Turmeda sobre la natura et nobleza dels animals.* Barcelone, 1509, 4° [2].

I.

Ronci, c. ves m'aves faih penedir (f. 15).
Quar anc compriei vostre cors flac malvais,
Qu'ieus vei fortment dels pes entreferir
E(t) cascun jorn maigriar ades mais;
E pos herba qu'ieus don nous dona grais
Nieus n'engruissatz, nieus n'aplana s'esquina [3],
Ieu vos vendrai, vo[s] seres gras e guais,
Ment de captal, ans qu'ieu n'aya tayna.

— Amixs Bertran Carbonel, ieus aug dir [4]
Que ses manjar fort petit fan li cays,
E mens las dens; mais vos puesc garentir
Que sim davas d'erba la nueh .x. fays,
Ses sivada non seria doays [5],
Denfra dos ans non auria forsa fina;
Plus qu'om ses pan fortz ni sans non er mais;
Vieu ses ordi, e mostr' o ben m' orina [6].

1. Fonds fr. 837 f. 342; publ. par Jubinal, *Nouv. Rec.* II, 23; cf. *Hist. litt.* XXIII, 459.

2. Publié en français, Lyon 1554. Voy. Torres Amat, *Memorias*, sous *Turmeda.*

3. Corr. *l'esquina* ; sur l'emploi de *so, sa*, etc., pour *lo, la*, cf. *Revue critique,* 1869, II, 187-8.

4. Je pense que le sens est : « Puisque vous ne profitez pas, j'aime mieux » vous vendre à perte, [alors] vous serez gras et gai, que d'être préoccupé à » votre sujet. » Il faudrait donc corriger *ment* en *mens.* — Pour le sens de *tayna* insuffisamment expliqué par Raynouard, V, 294, cf. le v. 51. On pourrait lire *ay' atahina.*

5. Je ne sais que faire de ce mot.

6. « Et c'est ce que montre bien mon urine. »

— N'aul roncinas flac, ieu vos aug mentir,
Que Maria, Aynes et Alazais,
Mas sirventas, non t'en podes esdir,
Venon la nueh per tu servir, pucnais.
Que queres plus? l'un' escoba ton nays[1]
L'autra fay lum, l'autra ti fay jasina,
Pueis ti donan, coza tort, flac savais,
De sivada ben lo cart d'un' esmina.

— Als nesis par, que sabon jent cubrir (v°)
Las mesongas, que no i aga biais.
Bertran, per cert puesc jurar e plevir
Que vers non es ni homs non iest verais;
Ben as fama que plus lials non pais,
Mas qui ho dis ben non sent ta traïna,
Que sayms n'a una viella carcais
Que li fas dir : « Ay! Ay! don, mesquina[2]! »

— Per Dieu! mort iest, res non ti pot guarir,
Fals rocinas, c'ueymais ti don mastais[3]
Ni rialguar, e vos oes brugir[4].
Non fasses ga, que si mos cors s'irais
Jal sotveguier nil juge del palais
Non ti valran, ni vezin ni vezina,
C'am mon bordon ades mort non ti lays,
Pos de mentir ta golasa non fina.

— Tan gran fam ay que mais vuell trop morir,
Bertran, qu'estar en dolor ni'n pantays;
E pos ti plas, per Dieu, vuellas m'auzir,

1. Je pense qu'il faut lire *ton ays* et entendre *ays* au sens donné par Raynouard (*Lex. rom.* II, 41) à *aize*, « demeure, séjour. »

2. Vers trop court, *ay* est d'une syllabe, cf. v. 46 : on pourrait le répéter une fois de plus. — La fin du couplet n'est pas claire. Qu'est-ce que *carcais* au vers précédent? Raynouard (*Lex rom.* II, 333) n'a d'exemple de ce mot qu'au masculin et au sens de carquois. Ici, le plus vraisemblable est, je crois, de l'interpréter par carcasse, « une vieille carcasse » qui n'est autre que l'âne lui-même. Au reste, *carcasse* et *carquois* paraissent avoir une même origine, voy. dans Littré l'étym. de *carquois*.

3. Quel est ce poison?

4. Vers qui me semble corrompu. Le sens doit être « et que je fasse bruire » vos os, » mais ce serait bien s'éloigner du texte que de corriger *eus fassals oes brugir*.

Qu'ieu non soy jes dels moines de Cambrais[1].
Mos dejunes mi done gran abays.
Ai sen Romieu! S'iu fos bona gallina,
De vos l'agra[2]! Anc null jorn non mi plais,
Seinher, de vos, tant aves valor fina.

— Si per l'amor non fos dona Saurina
Que mi prega que li ti prest, pugnais,
Non mi dera de tu mais atayna.

— D'aiso ay gaug, car d'aqui a Mesina
Plus pros dona ni plus valent non pais;
E non en giet duquesa ni regina.

II.

Si anc null tems fuy ben encavalcatz
Ni per midons mi diei alegrament,
Ronci, per vos mi er tot joy tornatz
En gran dolor et en gran mariment,
Que tan trotatz tatot[3] enoyament
Aves adug lo meu cors ses duptansa.
Per cert vos dic que s'en la commensansa
Vos conogues, per vos pezant d'argent
Nos[4] menara, tan mi das grieu turment.

— Amixs Bertran Carbonel, cert sapchas
Qu'ieu soy fort(z) viels, e qui en son jovent
Ben non aprent non er ga enseinhatz
Can sera viels, ni am bon noiriment.
Com amblarai? qu'ieu ay ben verament

1. Y avait-il à Cambrai des moines renommés pour leur frugalité; ou ce nom de ville est-il là simplement à cause de la rime? et pourquoi *moines* en français?

2. Le sens me paraît être « Ah! saint Remi, si j'étais un bon oiseau, de vous » je l'aurais » (c'est-à-dire la nourriture qui me manque, l'accord se fait avec l'idée). Il faudrait donc corriger au vers précédent *sen* en *san* (*sancte*). Cette invocation au patron d'une ville provençale (S. Remy, B. du Rh.) que B. Carbonel devait bien connaître, n'est pas aussi étrange qu'elle semble au premier abord. Selon la légende, le jeune saint Remy était si bon que les petits oiseaux venaient à sa table et qu'il leur donnait de ses mains à manger (*Boll.*, oct. I, 130). Toutefois la fin du couplet se rattache mal à ce qui précède.

3. Corr. *c'a tot?* — 4. *Nos* = *non vos.*

Tirat .x. ans la carreta en Fransa;
Per Dieu vos prec que vos des alegransa [1],
Que so per que vos annas sertament
Cobrares tost, si dreg nous va fujent.

— Si dreg mi fug lo [2] sera gran peccatz, (f. 16).
Mas ieu aug dir que per home vivent
Le juges d'Aixs, tan es lials clamatz,
Non yra ja mas drechura segent;
S'aiso non fos mort [t'] agra mantenent.
Mais, pos ti plas qu'ieu sufra malanansa,
Per Dieu ti prec e per drech' amistansa,
Pos non amblas quem portes plan e jent;
Sol non trotes ieu auray guariment.

— Amixs Bertran, ben jent fatoejatz [3],
Quom pogues dir qu'ieu vagua planament,
Que von plus vauc e vos plus mi brocatz!
Voles vos doncs que ieu vagua corrent?
Per cert vos dic, pois no i trop chauziment,
Ieu farai so qu'uns pauc verset romansa :
« Am los grieus greus, » aital dic per semblansa :
Si vos m'est greus ieus portaray greument,
E si m'est bon et [4] ieu bon eisament.

— Rocin, el mon non es major foudatz
Que quant lo freuls pren am lo fort content;
Don es ben ies tu fols ez outracujatz
Que tu a mi respondas follament.
Non sabes ben qu'eu puesc leugieirament,
Si a mi plas, de tu penre venjansa?
Estai en pas e non dire pezansa,
Mas si vezes bon conseilh ni valent
Dona lo mi, ieu t'o prec carament.

— Amixs Bertran, motas ves can [5] parlatz,
Valria mais estases suau(s)ment.
Tot l'an dizet que totz homs faill asatz
Mais quan reprent, cant el faill reprendent,

1. Corr. *q. mi d. aleujansa?*

2. *Lo* « cela; » il y a des exemples de cet emploi de *lo*; ainsi dans *Jaufre* (Bartsch, *Chrest. prov.* 250, 4).

3. P.-e. *fato*[*n*]*ejatz?* il y a *fatonier* (*Lex. rom.* III, 284), homme fantasque, bizarre.

4. Corr. *er?* — 5. Corr. *tan?*

Que le repres[1]; doncs per pauc aves sent
Car d'aquest plag vos non fag accordansa,
Que vos est freuls, l'autra[2] ha aondansa,
D'aur et d'arjent e aras majorment
Que ven lo coms de Vellin[3] ab gran jent.

— S'ieu pogues far acordi bonament
Ieu lo fera, mas negun' acordansa
Per sagrament non vol far, ses duptansa,
Tro al venir del pro comte valent
Conseillas mi que ieu l'an atendent?

— Bertran, bon es l'atendre sertament;
Si non l'atens tu faras gran enfansa,
E si l'atens le coms n'aura 'legransa,
E majorment d'aquest nostre content,
Per qu'ieu conseill que l'en fassam prezent.

Tenson, vai t'en ad Albainia corrent,
Ez aqui tu apenras ses duptansa
Von es le coms, e pueis ses demostransa[4]
Tu li vai dir qu'ieu li prec humilment
Que mi pagues, e faria ben e jent.

III.

[*Coblas esparsas*].

Savis homs cant vol enpendre (f. 5).
Grans fatz, ans del comensar
Deu gardar luocs ez atendre
Ans que vega ben tot clar
Si fai sens ho failhi[z]on;
C'om non deu moure tenson
Am tal ni deu guerejar
Quel coveinha pueis annar
Forsat a sa merce rendre.

1. Le sens de cette phrase assez embarrassée est que lorsqu'on faillit en reprenant autrui, on faillit plus gravement que celui qu'on reprend.

2. Quelle est cette *autra*, qui a abondance d'or et d'argent, et avec laquelle Bertran serait en débat?

3. Je laisse subsister ce nom coupé comme dans le ms.

4. *Demostransa* n'offre guère de sens ici; faut-il corriger *demoransa?*

Totz maistres deu estar, (f. 6).
Qu'enseinh, sa porta uberta,
E ab sabens desputar,
C'aiso es razons aperta.
E si d'aiso dys de non
El dona prononsion[1]
D'engan ho de non saber;
Per qu'es fols qui son aver
Despent en alcuna ren
Si non n'a profleg ho ben.

* *
*

Qui pogues vezer en espeilh
Tan ben(s) sos ayps con sa fayson,
Aquel mirailh fora mot bon,
Quels malvais viron cal son ilh;
Que tal si peinh e s'aplainha
Von malvestat neis se lya[2]
C'aquell mirailh lo faria
Francs e de bona compainha.

§ IX.

Girart et Peironet.

Cette pièce n'est pas propre au ms. Giraud : elle se trouve encore dans H, fol. 79 v°. Toutefois comme elle se rattache à une question importante, et comme elle n'a jamais été publiée en son entier, je n'hésite pas à la donner ici d'après le ms. Giraud avec les variantes de H.

C'est un jeu-parti, un *partimen* (voy. v. 49) et non une tenson, quoique la rubrique porte cette dernière dénomination. La tenson est un simple débat dans lequel deux adversaires soutiennent librement leur propre avis. Dans le *partimen* le troubadour qui propose la question à débattre, laisse à son

1. Corr. *presomcion ?*
2. Ou *vers se l.*, corr. *nais es l.?*

adversaire le choix entre deux solutions et prend pour lui celle des deux qui reste libre [1].

Girart et Peironet ne sont connus que par ce jeu-parti. Il y eut bien un Peironet qui paraît avoir été le jongleur d'un troubadour également fort peu connu, Peire de Gavarret, ou qui du moins remplit l'office de messager entre ce dernier et un autre troubadour appelé Peire de Durban [2], mais il n'y a pas de raison pour l'identifier avec notre Peironet.

La question posée par Girart (ou Giraut, selon l'autre ms.) est celle-ci : Lequel maintient le mieux amour, des yeux ou du cœur, chez celui qui aime sa dame loyalement? Et sans attendre que Peironet ait fait son choix, il ajoute: Je vous vaincrai, pourvu seulement que la cour soit loyale. Peironet opine pour les yeux, Girart pour le cœur. Le premier invoque l'exemple si souvent cité d'Andrieu de France [3], le second se réfère à Jaufre Rudel [4]. Nous ne prendrons point parti dans ce débat, et nous passons aux envois. Girart envoie son partimen « à Pierrefeu [5] » où la belle fait (= tient) court d'enseignement... » Peironet choisit pour lieu du jugement le château de Signes [6], car « là est » celle qui maintient *Joven* [7] et saura dire laquelle des deux » opinions l'emporte. » Ce texte est le principal fondement de la

1. *Leys d'Amors* I, 344. Il est bien vrai que dans l'usage ces deux termes tendaient à se confondre, les *Leys* en font la remarque, mais c'était par abus.

2. N 198 et 203 (*Arch.* XXXIV, 191, 193), U 751.

3. Voir sur *André de France*, poëme perdu, les témoignages réunis par Raynouard, *Choix* II, 299-301. On y peut ajouter celui-ci que fournit une *cobla* mise sous le nom de P. Cardinal dans le ms. Giraud (pièce cotée xxviij, fol. 35 v°).

E tan tenc per nesi Andrieu
Diar mori de son don mueu *,
Qu'el mon non a donna sos (= sotz) Dieu
Qu'ieu traisses mal s'ella non trai;
Mas s'ella m'ama ses huchaizon
Amarai la una sazon,
Mas ja tostemps non li o tenrai.

4. Jaufre Rudel, au raport de sa vie, était amoureux de la comtesse de Tripoli, qu'il n'avait jamais vue. Une de ses pièces (*No sap chantar quil so non di*) fait allusion à cette situation (Voy. Diez, *L. u.* w., p. 59-60).

5. Arr. Toulon, canton Cuers.

6. Arr. Toulon, canton Le Beausset.

7. Il vaut mieux laisser subsister en provençal ces expressions consacrées

* *Sic*; corr. *Quar m. de so don om vieu?*

théorie de Raynouard sur les cours d'amours, théorie empruntée, comme on sait, à Jehan de Nostre Dame. Celui-ci connaissait en effet le *partimen* de Peironet et de Giraut qui, pour lui, comme plus tard, pour Raynouard, a été la base de tout un système. Après avoir donné une analyse telle quelle du débat [1], il continue ainsi :

Finalement, voyant que ceste question estoit haulte et difficile, ilz l'envoyerent aux dames illustres tenans cour d'Amour à Pierrefeu et à Signe, qu'estoit cour planière et ouverte, pleine d'immortelles louanges, aornée de nobles dames et de chevaliers du pays, pour avoir determination d'icelle question (*Les Vies*, etc., p. 26).

Suit la liste des dames qui présidaient la cour d'amour : Stephanette des Baux, etc., etc., liste qui a été reproduite dans maint ouvrage comme un document indiscutable, bien qu'elle réunisse des noms, ou très-suspects, ou d'époques différentes. Entre ces dames figure une « Rostangue », dame de Pierrefeu, et une « Bertrane », dame de Signe. Ailleurs (p. 157) Nostre Dame parle encore des « dames illustres présidentes qui tenoyent cour » d'Amour ouverte et planiere à Signe et à Pierrefeu, ou à Ro- » manin, ou à autres, et là dessus en faisoyent arrests qu'on » nommoit *Lous arrests d'Amours*. »

Ce n'est point ici le lieu de chercher, après Raynouard et Diez, ce qu'il faut entendre par *Cour d'amour*. Je ne veux pas traiter incidemment une question délicate et compliquée. Rappelons seulement que la croyance de Raynouard à l'existence de ces cours repose principalement sur certains textes des troubadours, sur les dires de Jehan de Nostre Dame, enfin sur le *Tractatus amoris* d'André le Chapelain. On ne peut plus maintenant écarter aussi aisément que le faisait Diez le témoignage de ce dernier ouvrage en le rejetant au XIVe siècle [2], puisqu'on en trouve des imitations ou même des traductions partielles dès le XIIIe siècle [3],

qui n'ont aucun équivalent dans nos langues modernes. *Joven*, c'est l'ensemble des qualités, surtout des qualités morales, qui sont considérées comme l'apanage de la jeunesse.

1. On y trouve une curieuse faute : « ainsi que feist Jaufred Rudel de Savoye » (p. 26); lisez : « de sa mie » (v. 40).

2. *Ueber die Minnehœfe*, p. 76. La couverture de cet opuscule a, comme on sait, pour titre *Beitræge zur Kenntniss der romantischen Poesie;* erstes Heft (Berlin, 1825).

3. Des imitations dans l'*Art d'amors* de Jakes d'Amiens (voy. *Jahrbuch*

mais on doit constater qu'il ne parle pas de cours d'amours au sens où l'entendait Raynouard, mais seulement de jugements tels qu'en devait prononcer l'arbitre d'un jeu parti. Quant aux troubadours et à leur prétendu biographe, Nostre Dame, il est clair qu'on doit refuser toute créance au témoignage du second, lorsqu'il n'est pas confirmé par celui des premiers; et ceux-ci, comme Diez l'a pleinement démontré, ne font aucune mention de cours tranchant par arrêt des questions amoureuses, car dans les passages invoqués on les voit simplement soumettre leurs *partimens* à l'arbitrage de tel ou tel personnage qui peut être aussi bien un seigneur qu'une dame[1]. Deux points doivent être mis ici en lumière : 1° que Nostre Dame a entièrement dénaturé le sens des envois de Girart et de Peironet, puisqu'il feint que ces troubadours se soient adressés « aux dames illustres tenans Cour d'Amour à Pierrefeu » et à Signe... », tandis qu'ils se bornent à désigner, selon l'usage, deux juges: la dame de Pierrefeu (choisie par Girart) et celle de Signe (choisie par Peironnet); 2° que la théorie de Nostre Dame sur les cours d'amour a pour base principale les envois, dénaturés ainsi que je viens de le montrer, du *partimen* qui nous occupe. De ce texte unique est tiré tout ce qu'il nous dit dans les passages ci-dessus rapportés, et en d'autres encore, de la cour de Pierrefeu et de Signe. Mais un seul témoignage lui paraissait probablement trop peu pour établir son système, aussi n'a-t-il pas hésité à tripler celui que lui fournissaient Girart et Peironet. Il le fait servir en trois circonstances, rattachant chaque fois les dits envois à une pièce nouvelle. La première fois il y fait allusion dans le passage ci-dessus rapporté de la vie de Jaufre Rudel, et là rien n'est plus

f. rom. u. engl. Lit., IX, 429), et des traductions partielles dans la *Doctrine d'amour* dont la copie conservée à Vienne, sinon la composition, est de 1287 (voy. Mussafia, *Sitzungsberichte d. phil.-hist. Classe d. Akad. der Wissensch.* XXXIX, Wien, 1862, 547, et F. Wolf *Denkschriften d. phil.-hist. Cl. d. Akad.*, Wien, 1864, XIII, 186).

1. Il n'y a pas de doute que dans beaucoup de cas ces disputes ingénieuses donnaient lieu à une sentence. L'une même de ces sentences nous est parvenue : elle fait suite à une tenson de Guilhem de Murs et de G. Riquier (*Ch.* II, 187; G. Riquier, éd. Pfaff, p. 251 ; cf. Diez *Poesie d. Troub.* 190-1, p. 196 de la trad.); mais il est bien probable que fort souvent l'envoi d'un *partimen* n'était rien de plus qu'un hommage sans plus de conséquence que l'envoi d'une chanson. En effet, lorsque deux juges étaient choisis, un par chacun des deux auteurs, et c'était le cas le plus fréquent, comment aurait-on pu compter sur une sentence?

légitime, puisqu'il s'agit en effet de la tenson à laquelle ces envois appartiennent réellement. La seconde fois il fait mention d'une tenson entre Raimon de Miraval et Bertran de Lamanon sur la question de savoir : « quelle des nations est la plus noble et la plus » excellente, ou la Provensalle ou la Lombarde? » (p. 60), et il assure que « cette question fut envoyée aux dames de la Cour « d'Amour résidents à Pierrefeu et à Signe, pour en avoir la dif- » finition, par arrest de laquelle la gloire fut attribuée aux poëtes » provençaux... » assertion mensongère, car ce *partimen* nous a été conservé par plusieurs mss., et dans tous il est dépourvu d'envoi [1]. Enfin la troisième fois les mêmes envois sont rattachés à une tenson entre Simon Doria et Lanfranc Cigala, dont le sujet est « qui est plus digne d'estre aymé, ou celluy qui donne libera- » lement, ou celluy qui donne maugré soy pour estre dict liberal » (p. 131); et il ajoute : « Pour en avoir la diffinition ils envoyerent » ceste question aux dames de la cour de Pierrefeu et de Signe, » et ne se contentants de leur arrest, recoururent tous deux à la » souveraine cour d'amour des dames de Romanin, en laquelle » presidoyent certain nombre de dames illustres du pays, entre » lesquelles : *Phanette des Gantelmes, dame de Romanin...* » Suit la liste des dames composant la cour de Romanin, pour faire pendant à la liste de la cour de Pierrefeu, donnée précédemment dans la vie de J. Rudel. Eh bien! cette fois encore J. de Nostre Dame a menti, car cette tenson, nous l'avons [2], et elle est pourvue de ses deux envois, et les juges y désignés n'ont rien de commun avec les dames de Signe ou de Romanin.

Maintenant que nous savons d'où est sortie la cour de Pierrefeu et de Signe, il resterait à trouver d'où Nostre Dame a tiré celle de Romanin, chère aux habitants de Saint-Remy [3]. C'est un

1. Trois mss. nous l'ont conservé : N (*Ged.* 1087 et Herrig XXXIV, 184), A (*Ged.* 1086) et U pièce 515. Nostre Dame a dû avoir sous les yeux un ms. de la même famille que A (ou que U, qui est pour cette partie puisé à la même source), car dans N l'attribution est différente.

2. Dans un seul ms., Vat. 3208 p. 85 (Herrig, XXXIV, 380).

3. Dins li bouscas de Roumanin
Estefaneto de Gantèume
Coume un calèu de Sant-Antèume
Lusis de vèspre dins li pin.
(Marius Girard, *Armana provençau*, 1863, p. 66).

Romanin (dans Cassini, Romanil dans d'Expilly et le Dict. des Postes) est un château situé sur la route de St-Remy à Orgon.

point que je ne suis pas en état d'élucider ; mais il est à croire que l'une n'est pas plus authentique que l'autre.

Il est difficile de rien dire de certain touchant la date de cette tenson. Elle ne se trouve que dans le ms. Giraud et dans H, ce qui est loin d'être une présomption d'antiquité. Autant qu'il est permis de se former une opinion sur l'âge d'une pièce d'après les caractères généraux du style et de la langue, j'inclinerais à placer le *partimen* de Girard et de Peironet plus près de la fin que du commencement du XIII[e] siècle. Des rimes comme *partia*, *guiza* (l. *guia*), *mia* (vv. 34, 36, 40), indiquent une époque peu ancienne.

Tenson de PEIRONET *e de* GIRAT. (f. 29).

xiiij. D'una razon, Peironet, ay corage
Que vos deman, et es de drudaria;
E se d'amor conoisses son uzage,
Diguas me ver, e gardaus de follia :
Cal manten mielhs amor, a vostre cen,
Los vueilhs hol cor, de cel que lialmen
Ama sidons? De cal queus n'atalen
Vos venseray, sol la cort lial sia.

— Seinher Girart, el mon non a gramage
Qu'ieu non venses en plag per drudaria
Car los ueilhs son del cor tos tems mesage
E fan amar cel que non amaria,
C'amor non a nulha res tan plazent
Con son los vueilhs vas leys on an enten,
El cor non met alhous son pensamen
Mais lay hons vuelhs li mostron que dreg sia.

— En Peironet, vos mantenes follage,
Car el non es ges bon ad obs d'amia
Can la donna es d'amoros estage
E pueis de leis nol soven nueg ni dia;

1. *P. d'u. r. ai en c.* — 4. *m'en v.* — 6. *Li;* l'emploi de *los* au cas sujet du plur. appartient au copiste du ms. Giraud, non à l'auteur. — 7. *o cal cen a t.* Ici *cen* est pour *quen ;* dans la partie de H qui a été écrite par un italien, *que* est toujours rendu par *ce.* — 8. *Vencerai vos.* — 9. *Giralt,* plus loin *Giraut.* — 10. *de dr.* — 11. *tot temp d. c.* — 14. *cui an.* — 16. *Ma lai o mostron li uol.* Dans le ms. Giraud, *hons vuelhs* doit être pour *hon* [*lo*]*s vuelhs ;* plus correctement il faudrait *hon lh'uelh.* — 18. *C. cel;* c'est la bonne leçon. — 19. *Ce qant.* C'est encore la bonne leçon. Le sens est : « car celui-là n'est pas » propre à servir une amie qui, lorsque la dame est disposée à l'amour, ensuite » ne se souvient plus d'elle. »

Perque lo cor manten mot mielh joven,
Qu'el ve(n) de luinh els huelhs pres solamen.
Per mi ous dic que silh que[m] ten jauzen
Am am fin cor, luenh e pres, hon que sia.

— Seinher Girart, tut(z) li ben el da[m]pnage
Movon per hueilhs, d'amor que c'om vos dia,
C'az Andrivet meron al cor tal rage
Qu'en pres la mort per leys quy Dieus maldia!
Que s'ab los hueilhs non l'esguares tan gen
Ges per son cor non l'amera nien,
Quel cor non ha nulh autr' afortimen
Que am en luoc tro hueilhs mostron la via.

— En Peironet, totz homs d'onrat linhage
Conois quel pietz chauzet en la partia,
Que tut(z) sabon quel cor a seinhorage
Sobre los huelhs, et aujas en cal guiza :
C'amor dels hueilhs non val sel cor non sen,
E ses los hueilhs pot lo cor francamen
Amar sella c'anc non vi a prezen,
Si com Jaufre Rudel fetz de s'amia.

— Seinher Girart, sel(s) hueil(s) mi son salvage,
Jamais ab leys nulha res pro non sia;
E sim mostra .j. semblan d'agradage
Pren mi lo cor el met en sa bailia.
Veus lo poder del cor e l'ardimen,
Car per los vueilhs amor el cor deissen,
El(s) hueilh dizon am semblan avinen
So que lo cor non pot ni auzaria.

A Peirafuoc tramet mon partimen
Hon la bella fai cort d'enseinhamen,
Car beutat a triat son gay cors jent ;
Lo milhor tenc per bon, que qu'ela'n dya.

Et ieu volrai per mi al jugamen
L'onrat castell de Sinha el valen,
Car lay estay silh que manten joven
E sabra dir cal razon mays valria.

22. *Cel ve.* — 23. *P. me o d.* — 28. *cu D.* — 30. *no i amaria il.* — 32. *liogll;* le ms. Giraud a supprimé l'article, ne pouvant à cause de la mesure placer *los.* — 37. *no i s.* — 39. *A. celi,* bonne leçon. — 40. *f. a* (= *ab*). — 42. *De ma domna gial cor p.* — 49. *Pergafuit.* — 52. *Per la m. t.* — 54. *De Sicha.* — 55. *Car i estai cil.* — 56. *sabran.*

§ X.

Rostanh Berenguier de Marseille.

(Commencement du XIVe siècle).

De même que Jacme Mote, le troubadour Rostanh Berenguier n'a été connu jusqu'à ce jour que par J. de Nostre Dame. La notice assez longue qui lui est consacrée dans les *Vies des plus célèbres et anciens poëtes provensaux*, sans être exempte d'erreurs grossières et de falsifications manifestes, contient cependant quelques faits dont l'authenticité est attestée par les pièces mêmes du troubadour que nous a conservées le ms. Giraud. Il ne sera pas inutile de reproduire ici la notice de Nostre Dame, afin de montrer de quelles fables cet auteur sait envelopper la vérité, alors même qu'il paraît avoir eu sous les yeux de bons documents.

Rostang Berenguier de Marseille estoit gentilhomme de la cité de Marseille ; fut de ce temps estimé un fort bon poete provensal, escrivant en nostre langue provensalle, digne de l'amour d'une princesse, parce qu'il fut d'un bon esprit, donnant indice de sa poesie à tous les poetes de son temps. Fut grand amy et familier de Foulquet de Vilaret, grand commandeur de sainct Gilles, à la louange duquel il fist plusieurs chansons en rithme provensalle ; fut amoureux d'une dame de Provence, de laquelle on n'a sceu trouver ne le nom ne la maison (selon que dit le Monge des Isles d'Or), qu'estoit fort aagée (*sic!*) et la plus experte en sorcelleries qu'on aye jamais veu, soit à mixtionner les drogues, à observer les jours et à donner breuvages amatoires. Il n'y avoit simple en la Colle d'Any et en toutes les montagnes de Provence qu'elle n'en eust la cognoissance : elle luy donna un breuvage, je ne diray pas amoureux, mais mortifère, dont il en devint transporté de son sens ; et de la pitié qu'en eust une damoyselle de la maison de Cybo de Gennes, qui se tenoit lors à Marseille, fille d'un gentilhomme genevois, ayant familiarité avec le poete, pour une chanson qu'il avoit faicte à sa louange, retourna en son bon sens et entendement par un souverain breuvage et antidote qu'elle luy donna, dont le poete recognoissant de ce bien, l'immortaliza par un bon nombre de chansons, et en devint amoureux, delaissant là ceste

magicienne, et retint la Genevoyse, qu'estoit une fort sage damoyselle, belle et vertueuse et bien aprinse à la poesie. Mais elle ne se voulant attendre aux prieres et poursuites du poete, il en fut depiteux et fist un chant qui se commence :

S'ella era un pauc plus liberalla e larga,

et vers la fin dict :

V'autres vezez, o Dieus justes venjayres,
Qu'ell' a son cor plus dur que lou dyaspre,
E qu'yeu non podi eschivar sa rudessa;
Fazes au mens qu'en aquestous afayres
Ella non l'aya ingrat ny dur ny aspre,
Mais my sia doussa autant qu'a de bellessa.

Ne sachant que faire, pour un honneste desdain se voulut rendre religieux de l'ordre des Templiers[1] cuidant avoir quelque faveur de Foulquet de Villaret, mais cela lui servit de bien peu, et ne le voulurent point recevoir, en hayne de quoy publia un traicté intitulé *De la falsa vida dels Templiers.* Et néantmoins (ainsi que l'a escript sainct Cezari) fut ouy en tesmoin contre eux, et pour avoir faussement déposé retourna en son premier erreur par une punition divine, et trespassa en l'an 1315, du temps que Philippes roi de France et Clément VI[2] du nom pape, qui residoit en Avignon, poursuyvoient les dits Templiers. Le monge de Montmajour appelle ce poète *Falsa garentia*, que signifie faux tesmoin en nostre langue provensalle (p. 192-4).

Sans entrer dans une recherche sans issue au sujet du moine des îles d'Or et de Saint Cezari, les autorités favorites de notre biographe, il est permis de dire que cette notice, quelles qu'en soient les sources, est un amas d'inepties. Ce philtre amoureux dont Nostre Dame nous raconte gravement les effets, est une invention d'homme à demi lettré, qui sent plutôt la Renaissance que le Moyen-Age. Quant aux vers cités, il est à peine besoin de dire qu'ils ne sauraient prétendre à une plus haute antiquité que le règne de François Ier. Cependant, entre toutes ces faussetés, il y a un fait vrai, c'est que Rostanh Berenguier fut le protégé de Foulque de Villaret, grand-maître de l'Hopital, et comme on sait l'un des plus illustres, de 1307 à 1319[3]. L'une des pièces

1. Il eût fallu dire au moins « de l'ordre des Hospitaliers, » puisque Foulque de Villaret, par la faveur de qui le troubadour pensait être admis, était grand maître de cet ordre.
2. *Sic!* lisez : Clement V.
3. *Art de vér. les dates,* 3ᵉ éd. I, 522.

de notre troubadour, la première selon l'ordre du ms., est tout entière en son honneur. Dans cette pièce, qui est une fort longue chanson, l'auteur passe en revue plusieurs personnages de la Bible : Lot, Job, Salomon, Abraham, Siméon; il leur adjoint Alexandre, et retrouve toutes leurs vertus chez son protecteur.

Et j'ai tel seigneur en qui Dieu a clairement réuni tous ce bien, et d'autre encore, ainsi que chacun peut le voir. Aussi obtient-il par le monde une louange universelle, le noble maître de l'Hopital, monseigneur Foulque de Villaret. ....Il représente Lot par l'honnêteté de sa vie, Job par sa grande humilité, Salomon par la sagesse que Dieu lui a donnée; par la foi Abraham, par l'espérance Siméon..... Alexandre par la valeur, par la franchise et la libéralité.....

Le ms. Giraud contient six autres pièces de R. Berenguier. Les quatre premières, que je réunis sous un même numéro (II *a*, *b*, *c*, *d*), sont un échange de couplets entre lui et un personnage appelé *lo borc* (l. *bort*) *del rei d'Aragon*, c'est-à-dire le bâtard du roi d'Aragon. Ce roi d'Aragon est assurément Jacques I, qui eut beaucoup de bâtards, mais duquel s'agit-il? je ne saurais le dire. Chacune de ces quatre pièces est composée de deux couplets. Dans les deux premières c'est le Bâtard d'Aragon qui interroge; Rostanh répond. Dans la troisième pièce les rôles sont intervertis. Dans la quatrième enfin le premier couplet contient bien réellement, comme l'indique la rubrique, une question posée par le troubadour au Bâtard, mais le second couplet, que ne précède aucune rubrique, paraît être le développement de la question posée dans le premier, et non point une réponse venant du Bâtard.

Les échanges de couplets ont été fréquents dans la poésie provençale. C'est au XIIIe siècle surtout qu'on les observe. Lorsque les graves événements dont le Midi fut le théâtre au commencement de ce siècle furent venus fournir une nouvelle matière à la verve des troubadours, mainte attaque, maint défi furent lancés sous forme de couplet. L'adversaire répondait sur les mêmes rimes, s'efforçant de n'être pas en reste de méchanceté. Le ms. du Vatican 3207 nous a conservé plusieurs échantillons de ces débats qui ne sont pas des tensons, ayant pour le fond des allures bien plus libres, et pour la forme se bornant à l'échange d'un ou de deux couplets de chaque côté[1]. D'autres

1. Voy. par ex. les *coblas* de Gui de Cavaillon et de Bertran Folcon (Herrig,

sont plus pacifiques, et ne sont rien de plus qu'une forme aimable de correspondance[1] ou de simples jeux d'esprit[2]. A cette dernière catégorie appartiennent trois des pièces de R. Berenguier et du Bâtard d'Aragon. La première (II *a*) est un « jeu nouveau » imaginé par le Bâtard, jeu que paraît comprendre R. Berenguier qui répond sur les mêmes rimes. La seconde (II *b*) est à peu près claire pour tout le monde : « Ma dame m'est impérative, » dit le Bâtard, « car elle m'accorde l'optatif (c'est-à-dire le droit de la » désirer?) ; si elle m'était indicative, etc., l'amour serait infi- » ni(tif).... » R. Bérenguier répond sur les mêmes rimes, seulement il emploie la terminologie du nom au lieu de celle du verbe (*genitiva*, *vocatiu*, *nominativa, nominatiu*, etc.). Cette série de rimes a quelque rapport avec ce que les *Leys d'Amors* (I, 184-8, cf. 274) appellent *rims derivatius*. — Dans la troisième pièce (II *c*) les difficultés augmentent. Rostanh a tout mis en œuvre pour embarrasser son correspondant. Sa *peticio* est une série d'énigmes exprimées en vers à *rimas caras*. Ce nonobstant le Bâtard trouve encore moyen de répondre. Ses explications, un peu moins obscures que les énigmes, jettent sur celles-ci une faible lumière. — La quatrième pièce a un caractère historique :

Puisque de çà mer[3] maints chevaliers du Temple se déportent, chevauchant maints chevaux gris, et se reposent à l'ombre, contemplant leurs cheveux blonds; puisque souvent ils donnent au monde mauvais exemple ; puisque leur orgueil est si grand et si fier qu'on ne peut les regarder en face, dites-moi, Bâtard, pourquoi le pape les souffre, quand il les voit en maints prés et sous la feuillée gaspiller, non sans deshonneur et sans crime, les richesses qu'on leur offre pour Dieu.

Car puisqu'ils les ont pour recouvrer le Sépulcre et les gaspillent en

Archiv. f. d. Studium d. neueren Sprachen XXXIV, 406), celles de Folcon et de Cavaire (*Ibid.*), celles d'Ugo de Saint-Cyr et de Guillaume IV, prince des Baux (*Ibid.* p. 410, *delhaus*, leçon du ms., doit être corrigé en *del Baus*), celles de Ricas Novas et de Gui de Cavaillon (*Ibid.* p. 410-411), de Guilhem Raimon et de Mola (*Ibid.* p. 412, cf. Milá, *Trov. en Esp.* p. 434), etc.

1. Par ex. les couplets échangés entre dame Iseus de Capnion et dame Almucs de Castelnou, *Parn. Occit.* p. 357, *Ch.* V, 18 (d'après Vat. 3207 f. 45).

2. Comme les couplets du comte de Provence, Raimon Berenger IV et de son cheval *Carn et ongla* (*Arch.* XXXIV, 407, cf. Milá *Trov. en Esp.* p. 450), et ceux de Gui de Cavallon et de son manteau (*Arch.* XXXIV, 416-7); cf. Diez, *Poesie d. Troub.* p. 190, traduct. p. 195.

3. Le contraire d'*outre-mer* où devraient être ces chevaliers.

menant une vie bruyante dans le monde; puisqu'ils trompent le peuple par des momeries qui déplaisent à Dieu, puisque si longtemps eux et ceux de l'Hopital ensemble, ont souffert que la fausse gent turque restât en possession de Jérusalem et d'Acre, puisqu'ils sont plus fuyants que le faucon sacre, c'est grand tort, ce me semble, qu'on n'en purge pas le siècle.

Il est évident que ces deux couplets ont été rédigés après qu'Acre fut tombé aux mains des Sarrazins (1291) et avant la condamnation des Templiers (1310); selon toute apparence, à une époque plus rapprochée de la seconde de ces deux dates que de la première. Ils s'inspirent de sentiments qui étaient devenus très-vifs au moment du procès des Templiers; le dernier vers semble même indiquer que les poursuites étaient déjà commencées.

Les trois autres pièces appartiennent à la poésie amoureuse. L'auteur y traite avec assez d'aisance, mais sans beaucoup de nouveauté, les lieux communs par lesquels s'étaient illustrés ses devanciers, et il manifeste par de nombreuses réminiscences une louable étude de leurs œuvres. La chanson rangée sous le n° III est une plainte amoureuse adressée par Rostanh à sa dame qu'il désigne sous le nom de *Bel conort*. La comparaison avec le basilic, par laquelle débute la pièce, et celle avec le cygne mourant, par laquelle elle se termine, sont du goût le plus classique, et plus d'un troubadour en avait déjà essayé l'effet [1]. La comparaison tirée du *spic* (vv. 20, 24) est d'un caractère moins traditionnel, et nous fait connaître le cas que l'on faisait de cette plante outre-mer, mais en des termes qui ne sont pas d'une parfaite clarté. Cette chanson n'a point été inconnue à Jehan de Nostre Dame; il en cite un couplet, le cinquième [2]; seulement, par une de ces bizarreries qui sont si fréquentes chez

1. Peirol :

> Atressi col signes fai,
> Quan dey murir chan.
> (*Ch.* III, 271, *Werke* II, 1).

Aimeric de Belenoi :

> Chantar m'ave tot per aital natura
> Cum lo signes que chanta ab dolor
> Quan mor...
> (*Ch.* IV, 59, Milá p. 195, *Ged.* 905).

2. On en trouvera le texte ci-après parmi les notes de la pièce III de R. Berenguier.

cet auteur, le couplet cité n'est pas placé sous le nom de notre Rostanh, à qui pourtant Nostre Dame a consacré le chapitre rapporté précédemment : il est attribué à un « Peire de Ruer » complètement inconnu d'ailleurs, et aurait été chanté par ce personnage dans les circonstances les plus invraisemblables. Je ne puis que renvoyer aux *Vies*, etc., p. 182-4 [1].

La pièce IV est pour le fond une déclaration d'amour en même temps qu'une description vague de l'objet aimé. Pour la forme, je crois pouvoir dire que c'est une *estampida*. A ma connaissance, l'*estampida*, en français *estampie*, n'a été jusqu'à present l'objet d'aucune recherche. Diez n'en dit rien dans sa *Poesie der Troubadours*, non plus que F. Wolf dans son livre *Ueber die Lais*. Dans son dictionnaire étymologique (II, 284-5), Diez recherche l'étymologie de ce mot, qui a son correspondant dans l'italien *stampita*, et le rattache au subst. ancien-haut-allemand *stamph*, pilon. Quoi qu'il en soit, il est bien certain qu'*estampida* est originairement le participe du verbe *estampir* « résonner » [2], participe devenu la désignation spéciale d'un genre de poésie dont il s'agit de déterminer le caractère. Pour y parvenir nous avons : 1° un texte des *Leys d'Amors*, 2° une pièce de Rambaut de Vaqueiras qualifiée *estampida* par son auteur même, 3° des *estampies* françaises. Le texte des *Leys* a peu de précision. Nous y voyons cependant qu'on entendait par *estampida* une certaine composition harmonique et aussi un genre de poésie (*dictat*), qui a pour objet l'amour ou les louanges [d'une dame], à la façon des *vers* ou des chansons [3]. Cette définition nous sert peu. Notons cependant qu'en ce cas comme en plusieurs autres, l'appellation

1. Cf. César de Nostre Dame, *Hist. et Chronique de Prov.* p. 312.

2. Raynouard distingue *estampir* « résonner, retentir » (*Lex. rom.* III, 201) d'*estampir* « fermer, boucher » (V, 298). Il range ce dernier sous *tampir* « fermer, barricader, » verbe qui me paraît très-problématique. Dans l'ex. unique dont Raynouard l'appuie, *Dedins a las portas tampidas* (*Castiagilos*, *Provenz. Leseb.* 32, 72), on pourrait corriger *stampidas*. Les deux verbes *estampir* pourraient donc être réduits à un seul, car le sens étymologique, qui paraît avoir été « frapper, » conduit d'une façon également naturelle à « retentir » et à « fermer. »

3. « Encaras avem *estampida*, et aquesta a respieg alcunas vetz quant al so d'esturmens, et adonx d'aquesta no curam. Et alcunas vetz a respieg no tant solamen al so, ans o ha al dictat, qu'om fa d'amors o de lauzors a la maniera de vers e de chanso » (I, 350).

de la pièce lyrique a passé de la composition harmonique aux paroles.

La pièce de Rambaut de Vaqueiras nous fournit une base plus solide. Elle se compose de cinq couplets monorimes de quatorze vers chacun. Les rimes changent à chaque couplet (*rims singulars* des *Leys d'Amors*, I, 166). Voici, à titre d'exemple, le premier et le dernier couplet [1] :

Kalenda maia
Ni flor de faya,
3 Ni chan d'auzelh ni flor de glaya,
No crey quem playa,
Pros domn' e guaya,
6 Tro qu'un ysnelh messatgier aya
Del vostre belh cors quem retraya
8 Plazer novelh qu'el cor me traya,
Qu'ieu n'aya
Em traya
11 Vas vos, donna veraya,
E chaya
De playa-[2]
14 -l[3] gelos ans quem n'estraya.

Dona grazida,
Quecx lauz'e crida
3 Vostra valor qu'es abelhida;
E quieus oblida
Pauc li val vida,
6 Per qu'ieus azor, don' eyssernida;
Quar per gensor vos ai chauzida
8 E per melhor, de pretz garnida;
Blandida,
Servida-
11 -vs ai plus qu'Erecs Enida [4],

1. Cette pièce se trouve dans B f. 125 (*G.* 971), G f. 106 et 249 (*G.* 970), I n° 519. — Je donne ces deux couplets d'après B.

2. *Desplaya* G.

3. Je rétablis d'après G l'article qui est ici nécessaire.

4. B *Servidaus ai plus que res que uida*, ce qui n'a pas de sens; G (d'après Mahn) : *genser qe recs e uida*. Cette allusion, qui est tout à fait dans le goût de R. de Vaqueiras, montre que l'*Erec et Enide* de Chrestien s'était promptement fait connaître au Midi, puisque la carrière poétique de Rambaut se renferme entre les années 1180 et 1207.

Bastida,
Fenida,
14 N'Engles[1] ai l'*estampida*.

C'est là, comme on le voit à première vue, une composition essentiellement musicale : les vers courts et fortement rhythmés semblent appeler une mélodie vive et sautillante, les plus longs riment entre eux à l'hémistiche, les plus courts sont redoublés, et, joints à un vers plus long, forment un petit couplet qui lui-même se redouble afin de procurer la répétition de la phrase musicale. De là une strophe de six vers composée de deux moitiés égales, qui est le couplet *coué*, le *rhythmus triphthongus caudatus* dont ou a tant d'exemples au XIIe et au XIIIe siècle dans la poésie latine rhythmique, en provençal, en français, en anglais, etc[2]. Chaque couplet de l'*estampida* précitée se compose de deux de ses couplets *coués* séparés par deux grands vers.

On remarquera entre cette pièce, qui nous sert de type, et celle de R. Berenguier, d'incontestables rapports. De part et d'autre les rimes changent à chaque strophe, et le couplet *coué* entre pour une part considérable dans la formation de la strophe. Chez Rostanh la strophe est formée exactement de deux couplets coués mis bout à bout : le premier se composant de huit vers (*aaab aaab*), le second de six, selon la mesure la plus ordinaire (*aab aab*). La ressemblance s'étend même jusqu'au nombre des vers qui, de part et d'autre, est de 14; mais je n'insiste pas sur cette similitude qui me paraît accidentelle. Tout ce qu'on peut dire sur ce dernier point c'est que la strophe de l'*estampida* est généralement plus longue que celle de la chanson.

Ainsi l'*estampida*, envisagée non comme composition harmonique, mais comme genre de poésie, a pour caractères : 1° La légèreté d'allures de la strophe, constituée, au moins en partie, de couplets coués, et par conséquent n'observant point la division en trois parties (la *Dreitheiligkeit* des Allemands). Par là l'*estampida* se distingue du *vers* ou de la chanson. — 2° La symétrie des strophes, qui est aussi parfaite que dans une chanson. Par là l'*estampida* se distingue du *descort* provençal et du *lai* français, avec lesquels elle a d'ailleurs certaines ana-

1. Guillaume IV, prince d'Orange, voy. ci-dessus, p. 34.
2. Voy. Wolf, *Ueber die lais* p. 47, et la note 38 p. 198.

logies de rhythme. — 3° Le changement de rimes à chaque couplet, caractère qui n'est pas propre à l'*estampida*, mais qui paraît ici être de règle, du moins à en juger par les deux exemples que nous avons sous les yeux et par ceux qui vont être cités.

Il me reste en effet, pour confirmer ce que je viens de dire au sujet de l'*estampida* provençale, à donner quelques rapides indications sur l'*estampie* française et à rechercher l'origine de l'une et de l'autre. Remarquons d'abord qu'il est plus naturel de tirer *estampie* d'*estampida* qu'*estampida* d'*estampie*. Si, d'autre part, on considère que la pièce de Rambaut de Vaqueiras est sans aucun doute plus ancienne qu'aucune des *estampies* françaises[1], on se trouvera en présence de cette alternative : ou ce genre de poésie est d'origine provençale ou bien il a été, au Nord et au Midi, emprunté à la poésie latine rhythmique. Mais comme il n'y a pas trace d'une forme de poésie latine appelée *stampita*, la seconde hypothèse doit être abandonnée. Tel est le raisonnement qui m'a conduit, dans un autre travail[2], à présenter l'*estampie* comme probablement empruntée à la poésie provençale. Maintenant passons aux exemples. Le chansonnier de la collection Douce (Oxford) a une section pour les *estampies*. Dire que les dix-huit ou dix-neuf pièces[3] qui sont rangées sous cette rubrique ont tout droit d'y être, affirmer qu'il ne s'est glissé parmi elles aucun *lai*, par exemple, ce serait s'avancer beaucoup. J'ai montré[4] que le compilateur de ce chansonnier s'était plus d'une fois mépris, insérant par exemple entre les pastourelles des pièces d'un tout autre caractère. Mais l'erreur est l'exception, et parmi les *estampies* en question, un bon nombre offrent les caractères que j'ai indiqués dans l'*estampida* provençale. On pourra les vérifier dans la première *estampie* du ms. Douce[5] qui est publiée, et dans la sixième dont voici le texte :

1. Ajoutons que le terme même *estampie* ne paraît pas plus ancien en français que la seconde moitié du XIII[e] siècle. Les exemples réunis par Gachet sont du XIV[e] et du XV[e] siècles.

2. *Archives des Missions*, 2[e] série, t. V, p. 157 (p. 153 du tirage à part).

3. Je dis dix-huit ou dix-neuf, parce que la dernière ne figure pas à la table du chansonnier, mais pourtant elle est de la même main que le reste.

4. *L. l.* p. 157, cf. les notes des pp. 217 et 221-3 (tir. à part, 213, 217-9).

5. *L. l.* p. 231 (tirage à part, p. 227). Pour faciliter la comparaison des

1

Dame bone et saige,
Vaillans de coraige,
Belle et bone et bien amée,
Au cuer ai la raige.
S'an vos je ne truix aïe
Perdre me covient la vie,
Belle (très) douce amie.
Duez! c'an ferai!
Je suis an grant esmai.
Dame, dame, merci prie
Cilz qui moinne dure vie,
Grei vos an saurai.
Ai! (i)ai!
Duez j'ai (j'ai) au cueur bones amoretes qui me tiennent gai.

2

Mout me desagrée
De lai belle née
Qui ait marit si savage :
Uns cinge marages
N'est (pais) si contrefais d'asseis,
Ne ne puet estre troveis
Si fais com il est.
Il est si felz
Et s(i)'ait si cort muzel,
Lait et felon et plein d'ire,
De dolor et de martire!
Si put com uns bous lais.
Celle ait bien geteit ambezas qui l'ait an ces bras.

3

Moult par est nature
Fellenouze et dure

trois strophes fort longues (28 vers) dont elle se compose, je les ai numérotées chacune à part. — J'ai publié aussi la seconde *estampie* du ms. Douce, mais on n'y peut vérifier tous les caractères que j'attribue à ce genre, attendu qu'elle n'a pas plus d'une strophe. Je profite de la présente occasion pour rectifier une faute dans la division des vers : les vers 1, 4, 11, 15, doivent être dédoublés ; ainsi *Onkes talent* | *De faire chant,* etc.

Qui fait vivre à teil destresse
Si belle faiture
Com (est) ma dame cui j'ain ci,
Qui ait [si] mavais marit;
Dureir ne la lait.
Mais, ce Dues plait,
Bien croi c'ancor av(e)rai
Joie de mes amourettes
Ki sont plaisanz et doucettes.
Adonc chanterai :
Ai! ai!

Et si troverai chansonettes, hokés et notes noverelles et si dancerai.

J'ai dû, pour la régularité des vers, rétablir entre crochets ou supprimer par des parenthèses quelques lettres et syllabes, mais ces légères corrections ne dépassent pas la mesure de ce que le ms. Douce, qui n'est ni le plus ni le moins correct des chansonniers, exige de rectifications. Ce que je n'ai point tenté de modifier ce sont les rimes qui n'offrent pas une exacte symétrie, comme le montre clairement le tableau suivant dans lequel je néglige le motet final qui ne fait réellement pas partie de la strophe :

1. *a a b a c c c d d c c d*
2. *a a b b c c d d d e e f*
3. *a a b a c c d d e f f e*

Du reste, ici encore, le texte ne semble pas d'une parfaite correction, et le v. 7 de la seconde strophe, que j'ai marqué *d*, n'est guère plus admissible comme *d* que comme *c*. L'*estampie* I du ms. Douce n'est pas non plus d'une rigoureuse symétrie en ce qui concerne les rimes [1] :

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28
1	*a*	*a*	*a*	*a*	*b*	*a*	*a*	*b*	*a*	*a*	*a*	*b*	*a*	*a*	*c*	*c*	*a*	*a*	*d*	*d*	*e*	*e*	*f*	*f*	*g*	*h*	*h*	*h*
2	*a*	*a*	*a*	*a*	*b*	*a*	*a*	*b*	*a*	*a*	*a*	*b*	*c*	*c*	*e*	*e*?	*c*	*f*	*f*	*f*	*g*	*g*	*h*	*i*	*h*	*j*	*j*	*j*
3	*a*	*a*	*a*	*a*	*b*	*a*	*a*	*b*	*a*	*a*	*a*	*b*	*a*	*a*	*a*	*c*	*a*	*d*	*d*	*d*	*e*	*e*	*f*	*f*	*e*	*f*	*f*	*f*

Ici non plus je ne me porte pas garant de l'entière correction du texte. A la seconde strophe, les rimes des v. 15 et 16 (où j'ai placé un signe de doute) sont *mis* et *servir*. Y a-t-il une faute ou le poète s'est-il contenté d'une assonnance? Cependant

1. Les chiffres indiquent les n^os des vers dans chaque strophe ; les trois rangées de lettres désignent les rimes des trois strophes.

il est impossible d'admettre que les différences qui se produisent entre les trois strophes, à partir du v. 13, soient dues à l'incorrection du texte. La conclusion à tirer de ce fait est que l'auteur s'est contenté en ce qui concerne les rimes d'une symétrie approximative, et du reste, le seul point essentiel pour la musique, c'était la symétrie de la mesure.

Il doit exister d'autres *estampies* en dehors de celles que fournit le manuscrit Douce, et pour ma part je n'hésite pas à considérer comme telle la chanson en l'honneur d'Isabelle, fille de saint Louis et femme de Thibaut V, comte de Champagne, que j'ai publiée en 1863 dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France*[1]. Celle-là est parfaitement régulière; ses cinq couplets, chacun avec ses rimes propres, offrent la disposition *a a b c c b b d d b c b*. — En prov. on peut, je crois, considérer comme une *estampida* la pièce de Joan Esteve, *Lo senhor qu'es guitz*[2].

Revenons maintenant à Rostanh Berenguier dont l'*estampida* nous a un peu éloignés, et disons que la dernière pièce que le ms. Giraud place sous son nom (ci-après n° V), est une chanson de quatre couplets rimant *abba ccaadd*, sans envoi, et dépourvue de toute indication historique. On remarquera que dans le premier couplet tous les vers sont égaux (7 syll.) et que dans les autres les vers 5 à 8 sont plus courts que les vers 1-4 et 9-10. Ce défaut de symétrie serait un obstacle à la musique;

1. T. II, 2e partie, p. 1. En voici le dernier couplet, dans lequel j'introduis une correction que m'a suggérée M. De Wailly (à l'av. dern. vers *ot* au lieu de *et*):

Chançon va t'en
Inellemant ;
Fai ke soies chantée
Par le païs ;
Ne t'ebahis,
Bien seras escoutée.
Di ke tu fuz trovée
A la grant feste à Provins
Où ill ot dames XVI-XX.
La genne coronée,
Bien l'ai apris, ot lous et pris,
K'il n'est si bele née.

2. B f. 330, p. p. M. G. Azais dans son Mémoire sur les troubadours de Béziers, *Bulletin de la Soc. archéol. de Béziers*, 2e série, I, 255.

mais il est bien possible qu'au temps de Rostanh Berenguier on composât par tradition des poésies dans la forme de la chanson sans les chanter.

R. Berenguier a par moments une certaine propension à l'allitération, moindre assurément que Peire d'Auvergne, Arnaut Daniel ou Guilhem Azemar, mais cependant assez sensible; voy. I 8, 42, 77; II *a* 8; la pièce II *c*, qui fait penser au *Quan pes qui suy, fuy so quem franh*, de Pons Fabre d'Uzès (B 382); III 6, 17, 33, etc.

I

MOSEN ROSTANH BERENGUIER DE MASELHA. (f. 8 v°)

Si com trobam clar el vielh Testamen
Et el novelh, alcun son traspasat
Que per vertut alcuna son lauzat,
Mas la vertut agron singuralmen [1].
LOT fon lauzat per tener franc hostal,
E per so sol honor ac temporal
Hen fon amat e n'estet en sa vida
Entre las gens ab gran fama grazida.

De JOP trobam que pres pasiemen (f. 9)
Man grieu turmen e dan quel foron dat;
E fom (*sic*) tan ferm que per aversitat
Que sostengues, ni per grieu languimen,
Per perdemen, per dolor ni per mal,
Tant hac en Dieus [e]speransa lial,
Non fon enicz c'ab volontat servida
So c'a Dieu plac pres hestz mes so sa guida [2].

SALAMON aug per gran enseinhamen
Per los anticz els sans escrigz nomnat(z),
E per so sol conquistet laus prezat,
Ses plus vertut, entre l'antigua jen,
E guazainhet honor e pres cabal
Per aquesta vertut [e]spesial;
Si que de luy vezem que son cais crida [3]
Nostre pairon per razon abelida.

1. C'est-à-dire : ils avaient chacun *une* vertu, tandis que Foulque de Villaret les avait toutes. — *Singuralement* pour *singularmen*, comme *Viralet*, 74, pour *Vilaret*, *balasicz* III 1, pour *basilisc*, etc.

2. Corr. *pres es mes sotz sa g.?*

3. Je ne vois pas de sens à ce vers; si on substituait *fan* à *son* on aurait ce sens qui est tolérable : « Si bien que nos pères font pour presque (*cais* = *quasi*) criée de lui, » ou, plus simplement, proclament sa sagesse.

Per vera fe, ab ver entendemen,
Trobam per cert que conoc en vertut
Habraam Dieu, si que la Trinitat
Li demostret, qu'el la vi claramen[1];
Per que vezem que vera fe li val
Qu'el n'es pauzat[z] el palays eternal,
Car vera fe trobam per cert que guida
Verai fiel en eternal partida.

[E]speransa de lial salvamen
Hac Simeon per la Nativitat
De Jhesu Crist, que[l] tenc car abrassat
Hel perhufri el temple dignamen;
E per so hac guizardon atretal
Qu'en fon pauzat el trip celestial[2]
Ab autres sans en gloria complida
Que mays non er defailhens ni fenida.

Alexandri per donar francamen
E per vertut de fin cor ferm fermat,
Comques lo mon[3], per que son remenbrat
Syei honrat fatz e siey afortimen;
E donet mot, el don foron rial;
Ez ab[4] tot so alcun fal deslial
Abreugeron a lur gran tort sa vida,
Perqu'entrels pros lur fama yai aunida.

Et ieu ai tal seinhor, hon claramen[5] (v°)
Ha Dieus per cert tot emseins ajustat
Tot aquest ben e mot mais de bontat,
Si con cascuns pot vezer claramen;
Per que pel mon a lauzor general,
Lo maïstre noble de l'Espital,
Monsen Folco del Viralet, formida
Valor avent, pros en tota partida.

1. Le sujet change à chaque proposition : « Abraham connut Dieu, si bien que [Dieu] lui montra la Trinité, [au point] qu'il (Abraham) la vit clairement. »

2. « Dans la tribu céleste. »

3. Ces vers rappellent un couplet bien connu de Peire de la Mula :

Per dar conques Alexandres Roais,
E per tener perdet Daire lo ros
La batalha....

(Rayn., *Ch.* V, 320).

4. Ms. *E zab.*

5. *Claramen* se retrouvant à la rime correspondante, on pourrait ici mettre *veramen* ou quelque autre adverbe en *men*.

Lot retrais clar, tan vieu honradamen,
El quosans[1] Jop per gran humelitat,
E Salamon, tan li a Dieu donat,
Si com legem, de clar enseinhamen;
Per vera fe Habraam atretal,
Per bon esper Simeon, quel mortal
Turmen de Crist dis, ans que fos aunida
Li Dezitat per la gen descauzida.

Alexandre retrays per ardimen,
E per franc cor am liberalitat;
Els profetas per voler veritat,
Els poinhedors per son aut estamen.
Per que vezem que Dieus lo creis hel val;
Qu'el en troba guazainh otra captal,
Que sobrel pros par con rosza florida
Sobr' autra flor en vert fuelh espandida.

Del maïstre noble de l'Espital,
Monsen Folco del Viralet cabal,
Pot hom tant dir c'a valor tan complida
Que sos semblantz non es en esta vida.

A Dieu fauc prec quel guis el gart el sal
E sel[s] que l'an amat de cor lial,
E lur don gaug, qu'ieu n'auria ma partida,
Car nueg ni jorn son franc cors non m'oblida.

II *a*

Lo Borc[2] del rei d'Aragon, peticio. (f. 9 v°)

Un juoc novell ay entaulat :
Vay li permieira apres set;
Tut(z) son de .vj., qu'ieu l'ay comtat,
E notz[3] pot far ses des e set;
Hel qui us y es c'ap .xviii. si lia,
Ez ab. xiii., qui ben o sap comptar;
D'aquest capel si cruop mi dons tot dia.

1. *Sic;* je ne vois pas la restitution; *bon san* est trop éloigné du texte.
2. Ici et ailleurs il faut *Bort,* forme qui, au reste, se trouve un peu plus loin II *d* 7.
3. Pour *E nos* (= *no se*), comme plus bas, v. 14, *quintz* pour *quins,*

Mosen Rostanh Berenguier de Maseilha remisio.

Ab dous dezir ay desirat (f. 10)
De servir leys qu'aisim liet
Ab s'esgart docxz[1] quant esguarat
M'ac, qu'en aissi m'enamoret[2]
C'ab docxz consir consirant nueh e dia
M'a si conques c'ailhous non[3] puesc virar,
Mas non conoxs Guarcen ni say quintz[4] sia.

II *b*

Peticio del Borc.

Midons m'es enperativa
Car mi consen l'optatiu,
E sim fos indicativa
Quem mostres son conjunctiu
For 'amors infinitiva;
E quar em correlativa
Volgra de mi far actiu
E de leys fayre passiva.

Remisio de monsen Rostainh.

D'amor de joy genitiva,
Quar n'ay semblan vocatiu,
Am tal qu'es nominativa
De fin pres nominatiu[5];
E car es de joy dativa,
En ren non acusativa,
Vas leys mi rent e m'altiu
Ses volontat ablativa.

1. Ici et plus bas *docx* est pour *dols* ou *dous*.
2. Ms. *Que naissi men amoret.*
3. *Sic,* il faudrait *nom.*
4. Pour *quins.*
5. *Nominatius* appliqué à *pretz* est une épithète classique : voir Peire Vidal, éd Bartsch, 14, 31 et 31, 36.

II *c*

Monsen Rostanh Berenguier, peticio.

Quant tot trop tart, tost quant plac trop
Tenc m'en car, trop torbam trobars.
Diguam, s'enten[s], quals es plus cars,
Cals es plus lueinh, cals es plus prop,
Dels elemens qu'es pauc, qu'es trop.
Cell quem comet ros ha lo cap,
Taing son a la fin gran siey gap,
Major seran si sen qu'ieu dic,
E qual teh paure e qual ric.

Lo Borc, remisio.

Mesier G.[1], pensan en prop
Els rimps quem des ades espars,
Connuc que plus cars, lo[2] es clars,
Vos es e plus prop ez aprop;
Fuoc plus lueing c'autr' elemen trop,
E pauc es so qu'ehn pauc luoc cap,
E trop tot so c'om fay per gap;
Quicz[3] tehn per paguat quant m'aplic,
Tenc per ric, autre per mendic.

II *d*

Monsen Rostanh Berenguier, peticio. (f. 10 v°)

Pos de sa mar man cavalier del Temple,
Man cavall gris cavalcant si solombran,
E lurs cabeils saurs remiran s'enombran[4],
Mostran soven al mont malvays eysemple,
Ez es tan grieus e tan fers lur ergueilhs

1. L'initiale *G* ne peut convenir à R. Berenguier; il faudrait *R*.
2. Pour *so*.
3. Il faut probablement *quitz* pour *quis*, comme ci-dessus *notz* pour *nos*, *quintz* pour *quins*; cf. plus bas IV, 49.
4. Ms. *se nombran*.

C'om non los pot esguardar de dregz hueilhs,
Diguas mi, Bort, per quel papa los sufre,
Pos sap e ves qu'ehn mans pratz, sotz verssims[1],
Don lur ressort deshonors e grieus crims,
Guastan lo ben que hom per Dieu lur hufre.

Car pos ho an per cobrar lo Sepulcre
E guastan ho menan rumor el segle
Ez enguanan lo pobol d'aquest segle,
Contrafasen guolias e sahulcre[2]
Que desplassa[3] a Dieu, car tan lonc tems
Hill ez aquill de l'Espital emsemps,
Han sufertat que li falsa gens turgua
Haya tengut Jherusalem ez Acre[4].
Car son fugen plus fort que falcon sacre,
Per quem par tort quil segle non en purgua.

III

Mesier Rostanh Berenguier. (f. 28 v°)

xiij. Tot en aisi con es del balasicz
C'ap son esgart nos plus que colps de(s) glay,
Don resouton[5] man quil e man esglay,
4 Es drechamen l'esgardar sobretrixz[6]
De leis qu'ieu am, car dousamen m'esguara,
El dous esgar mi fer em frainh al cor;
Et enaisi mos cors non vieu ni mor
8 Soptanamen, mas mor n'esper ancara.

Ar dira hom qu'ieu en van suy enicz
Et en van vieu mos cors en tal esmay,
E que fols suy e musart car m'esmay
12 Si sospiran planc car n'ay mans destricz,
Quel fin aimans per [e]speransa cara
Deu tener lieu[7] tot destric e demor,
Cant que si dons en son plazer demor;
16 E vays ne joys per raszon sobreclara :

1. Pour *vertz sims*.
2. Mot dont le sens précis m'échappe.
3. Je ne comprends pas bien le subj. ici; peut-être faut-il *desplason?*
4. La prise d'Acre par les Sarrasins est de 1291.
5. Probablement une faute pour *resauton*.
6. « Perfide; » Rayn. a seulement (*Lex. rom.* V, 422) le simple *tric*.
7. Prendre légèrement, accepter de bonne grâce. »

Gran dons donats leu par(on) dons de mendicz[1],
E claramen ves homs que say e lay
Es mais prezat tot so que costa may,
Si com vezem claramen que l'espicz
Qu'es presios, que sa vertut esgara,
Es tengut cars, d'aut pres et en gran for
Hotra lo mar, e neys ne fon tezor,
Et entre nos li foil en fan tiara.

Aysi vieuray languent per los abricz[2]
Sil play que plus compre so que vist l'ay,
E responden dic c'ap chant et ab lay,
Ab cor fizel suy estat sos amicz;
E si dese mi part nim desampara
Non er razon c'ab autre si demor,
Car per .x. ans nueg e jorn, d'or en or[3]
Suy estat sieus servires tro jusc'ara.

Pauc m'a valgut mos prexs ni mos presicz,
Ni jauzimens d'auzels ni flor de(s) glay,
Ni le plazers que Dieus tramet hen may
Cant hom ves vertz[z] los pratz e los guaricz;
E mais mi val, segon so que vey ara,
Le dols qu'ieu n'ay m'ausiza e m'acor,
Ho quem meta reclus sotz .j. gran tor
Que sufertar tan grieu dolor amara[4].

1. « Grand don donné facilement paraît misérable » (m. à m. « don de mendiant »). En dépit de l'hémistiche il faut rattacher *leu* à *donats*. C'est ce que n'a pas vu le copiste qui, pour parfaire le second hémistiche, a écrit *paron* au lieu de *par*. Peut-être aussi avait-il pris *dons donats* pour un pluriel.

2. « Par les lieux exposés au soleil, » *abricz* a ici son sens étymologique qu'il garde encore dans le prov. mod. *abrigous.*

3. D'heure en heure, constamment; voy. *Lex. rom.* III, 538 *b.* On lit en interligne, d'une écriture fine qui pourrait bien être celle de Nostre Dame, *dhoura en houra.*

4. Voici le texte donné par Jehan de Nostre Dame (p. 183) :

Pauc m'an valgut mos precs ny mos prezics,
Ny jauzimen d'ausel, ny flour d'eglay,
Ny lou plazer que Dieu transmet en may
Quand on vey verds lous prats ny lous garrycs.
E pauc my val (segon so qu'yeu vey aras)
Lou dol qu'yeu ay que m'aucy e m'accor,
Ou qu'yeu fussa reclus soubta un gran tor
Que suffertar tant greus doulours amaras.

Na Bel conort, la vostra beutat clara
El dous esguart de que[m] feritz al cor
Mi fay chantar com le signes can mor,
Chantar joyos car trebailh desempara.

IV

Mesier Rostainh Berenguier. (f. 33 v°)

xxiij. La dousa paria
De ma bell' amia
Mi ten nueg e dia
Alegr' e joyos
Tant qu'autra que sia,
Tant ha gran cumdia,
Non vuell ni penria
Nin suy enveyos;
Quar ha cara
Beutat clara
E cors grasios,
Plasen cara,
E l'ampara
Fins pres precios.

Tant es yen complida
D'aut pres que la guida
Per quem ten a vida
Et autra non vuell.
Pros ez eissernida,
De tot ben guarnida,
Ab valor grazida,
Plazens ses erguell,
Agradiva,
Senhoriva
En tot so que tainh,
On s'abriva
Valor viva,
Que res no y sofrainh.

E si mon corage
Y met ni assage
D'aver alegrage
Del sieu gen cors car,

Gentil d'agradage,
De plasen estage,
Non cre far follage
Car non li truep par.
Non fai failla
Qui treba[i]lla
Per donna valen;
Conque sailla
E trassailla
En plus d'onramen.

Mos cors non remira
Ren als ni desira
Ni plus non cosira
Nueg ni jorn languen,
Ni plus non albira
Si non m'a en ira
Mas quo nocz [1] regira
Ves mon languimen.
Pos semblansa
D'alegransa
Mi fay gayamen,
Que l'avansa
Li balansa
D'un doucz jauzimen?

Sim fezes valensa
Sos cors qu'ades jensa
Fera conoissensa
E fora devers;
E li gran bestensa
Mi ten en temensa
Que li mortz non vensa
So qu'es mos volers.
Si plus tarda
Que plus m'arda
Le gran fuocz que m'art
Er musarda
Tota guarda
Que de mort mi guart.

Reire guarda
Ni enguarda

1. Pour *nos;* cf. la note de II *c* 17.

En neguna part
Non fan tarda
Que non m'arda
Mi dons ab s'esguart.

V

Monsen Rostainh Berenguier de Maseilha. (f. 34).

.xxiiij. Tant es plasent nostr'amia
E tant n'ay de jausimen
Per que, reconoissemen
Fazen de sa cortezia,
Li grasicz la gran amor
Quem porta, guardant s'onor,
Per qu'el mi ren hon que sia
Per servir li nueg e dia
Con per servidor humil
Guardan son fin pres gentil.

Car sa joyosa[1] paria
Mi ten guay ses languimen
Ab joyos esbaudimen
Car es rosa de cumdia
Ab tan de valor
Qu'en fin pres alsor
Estai nueg e dia
Ab dousa paria;
Per qu'eu lim rent hen m'apil
Car ha fin pres seinhoril.

Ayssim ten s'amor hen [2] lya
Per que li mi don hen rent,
E suy certz que s'ilhim pren
Per servidor ses bauzia
Ilhi porta flor
De tota lauzor
Et es a la tria
Vera ses bauzia,
Si vay ho es entre mil
Clara ses pensamen vil.

1. Ms. *yoiosa.*
2. *Sic,* pour *hem;* de même au vers suivant.

Nostr'amia[1] taing que sia
Nomnada degudamen
Per me, car cumunalmen
Totz cels que esguara lya
D'esguart de dousor,
Car de sa color
. . . . [2]
Es la nueh el dia
E par con rosa d'abril
Ab cor en totz bens subtil.

§ XI

Johan de Pennes.

La tenson dont le texte suit a déjà été publiée une première fois d'après le ms. Giraud, le seul qui la contienne, par M. Bartsch, dans sa Chrestomathie provençale, col. 319-20. Je la reproduis néanmoins ici, afin de ne laisser en dehors de mon travail aucune des pièces qui sont propres à ce ms. C'est sans doute par un lapsus et non de dessein prémédité que M. Bartsch écrit « Johan de *Pena;* » il y a dans le ms. *de Pennas*, forme parfaitement admissible. Ce troubadour était vraisemblablement originaire des Pennes, village des Bouches-du-Rhône, voisin de la station du Pas-des-Lanciers. Son œuvre est une tenson entre lui et sa dame qu'il appelle « sa guerrière, » d'où le nom qu'il donne à la pièce : « un guerrier. » Mais, les seuls combats qui puissent avoir lieu entre eux sont ceux de l'amour, car en dépit des noms qu'ils se sont donnés [3], guerrrier et guerrière paraissent fort près de s'entendre, et la crainte du médisant (vv. 31-2, est-ce le mari?) paraît être l'unique obstacle à l'accomplissement de leurs vœux. Lui, d'un côté, l'assure que dans Tarascon il ne saurait

1. Ms. *Nostra mia* ; et ainsi en beaucoup d'autres cas.

2. Le sens et la rime indiquent qu'il manque ici un vers.

3. *Guerrieira* était assez fréquemment la qualification que les troubadours ou les trouvères donnaient à celles qui leur tenaient rigueur. Voir les ex. de P. Vidal et de Quesne de Béthune cités par Raynouard, *Lex. rom.* III, 517, auxquels on peut ajouter celui-ci, qui est de Gautier de Dijon :

Se je nel fais, tousjors soit ma guerriere.
(Ms. de Berne, pièce 65; 20050 f. 163; U f. 217)

trouver plus belle dame. Ce sont des amours bourgeoises, telles que le temps les comportait.

Le recueil de Carpentras dont il a été question au § III de l'introduction mentionne cette pièce en ces termes : « Et en mon » chansonier je trouve qu'il a faict une seule chanson en forme » de dyalogue de luy et de sa dame qu'il appelle ma » doulce guerriere, en laquelle appert qu'elle devoit estre » de Tharascon, car en ung des couppletz il dict qu'il ne » sçait en toute la ville de Tharascon damoysele que frappe » myeulx du dard d'amour le cœur des hommes qu'elle... » Seulement l'auteur de cette remarque a eu le tort de la joindre à une notice sur Hugues de Pena, troubadour connu d'ailleurs, qui ne doit point être confondu avec notre Johan de Pennes.

JOHAN[1] DE PENNAS. (f. 26 v°)

.viij. Un guerrier per alegrar
Vuelh comensar car m'agensa,
Que non lo dey plus celar,
Trop l'auray tengut en pensa;
E guer[e]jaray d'amor
En domens que ma guerieira
A trobat guerejador
Que guereja volontieira.

— Guerier, ben vuelh guerejar
Ab vos d'amor ses failhensa,
Car sapchas non puesc trobar
Hom(s) de milhor entendensa
Ni sia[2] plus fin aimador
Ni[3] mielh sapcha la karieira
De ben amar per amor,
Ni tengua sa laus entieira[4].

— Guerieira, sobrelauzar
Mi voles per benvolensa;

1. Ms. *Jhoan*.

2. M. Bartsch corrige *ja;* mais *sia* d'une syllabe est très admissible à la fin du XIII[e] siècle.

3. M. Bartsch corrige *qui*, ce dont je ne vois pas la nécessité.

4. Ms. *se lausentieira;* j'adopte la correction de M. Bartsch.

Ben vos vuelh dir ses duptar
E jur vos per ma crezensa
Que vos est de beutat flor,
Que non say hon ieu mi quieira
En Tharascon bellazor
Que miels del dart d'amor fleira.

— Mon guerier, cortes d'amar,
Sapchas que gran penedensa
Sufri car nous aus mostrar
L'amistat gran de valensa
Qu'ieu vos port, car gran secor
Mi fora, si la manieira
Non fos del(s) lauzengador
Maldizen(s), qu'es trop sobrieira.

— Ma guerieira am pres clar,
Plena de gran conoissensa,
Non vulhas per so laisar,
Qu'ieu suy en vostra plevensa;
Car qui ama a sa honor
Lialmens ni vertadieira
Non deu pas aver temor
De presona lauzengieira.

— Guerier, per vostra valor
Vos seray lial guerrieira,
Car vos portas per lauzor
De savia la bannieira.

§ XII

Ponson.

Sous ce nom, le ms. Giraud nous a conservé deux chansons qu'on chercherait vainement dans les chansonniers connus jusqu'à ce jour. Ce sont deux requêtes amoureuses dépourvues l'une et l'autre d'indications historiques. Toutefois il n'est pas difficile de démêler que ce Ponson (que nous ne chercherons à identifier avec aucun des *Pons* connus jusqu'à ce jour[1]) était

1. Diez en énumère sept dans la table de ses *L. u. W.* (p. 602), mais je les crois tous plus anciens que notre Ponson.

provençal et composait à la fin du XIIIe siècle sinon au commencement du XIVe. La preuve de son origine provençale se tire : 1° de l'envoi de la première pièce adressée à une dame qui lui plaît « plus qu'aucune autre qui soit en Provence; » 2° de l'envoi de la seconde pièce où l'auteur déclare faire peu de cas de Beaucaire et de tout ce que contient Argence au prix de l'amour de sa dame. La terre d'Argence était le territoire qui environnait Beaucaire et s'étendait au sud jusqu'à la Camargue. Une telle comparaison se présentait naturellement à un habitant des bords du Rhône, soit d'Arles ou de Tarascon.

L'époque tardive où écrivait notre Ponson est clairement indiquée par la contraction de *vos* en *os* et de *vostre* en *ostre* dont la seconde chanson offre plusieurs exemples : *d'ostre* v. 3, *s'ostre* v. 7, *c'os* (= *que vos*) v. 8.

La première chanson, composée de cinq couplets de 8 vers octosyllabiques et d'un envoi, offre la série de rimes la plus commune sans contredit de la poésie provençale : *abba ccdd*. La seconde, de trois couplets de neuf vers plus un envoi, est rimée *abba cddcc*, série dont il y a moins d'exemples que de la précédente [1]. Elle est à *coblas capfinidas* (*Leys d'amors*, I, 280), c'est-à-dire que l'idée, sinon l'expression même, qui termine un couplet, se reproduit au commencement du couplet suivant.

I

E[n] Ponson. (f. 24 v°)

iiij. Ben dey viure tostemps am gran dolor
Car temens soy tant que non auze dir
Mon corage, ni ai poder quem vir
De leis quem ten [2] enlassat en s'amor,
Quel cors el cor es tot en sa plevensa;
E sill plagues quem des en penedensa,
Quel gran afan me fos en rezemson
De mos peccats, vengr' a salvacion.

1. Elle a été notamment employée par R. de Miraval (*Werke* II, 128), par P. Cardinal (*Ibid.* 191), deux pièces, pour le dire en passant, qui ont les mêmes rimes.

2. Ms. *tem.*

S'il volgues far qu'en signe de s'amor
Ilh mi sones cant son gen cors remir,
Mon esperit ferà tot reverdir
Com fay le ros cant chay sobre la flor,
E fera .j.[1] ves amo[r]s conoisensa,
E ja nulh tems de sa hobediensa
Non partira, an[s] fora son guarson
Per far e dir tot so quel fora bon.

Si a mi dons, qu'es digna de lauzor,
Plagues de far quem volgues per servir
Son gentil cors per qu'ieu soven sospir,
Adoncs agra leis qu'es mielhs del milhor;
Don l'en soplei lials amors l'en vensa,
Car non es res aitals en ma crezensa
Qu'a bon'amor deya dire de non,
Essi o fa ja Dieus non li ho perdon.

Tant vey en luy beutat e gran valor (f. 25).
Que dupte ay que autre non la tir,
Et ieu, chaitieu! d'amor non[2] puesc partir
De son gen cors, ans mot soven en plor,
E de ren als nuls tems mon cors non pensa.
Car comprarai sa longua atendensa
C'ai fagz de luy en qui trastotz bens son
Se non m'en rent alcun bon guizardon.

Sil sieu valors breumens non mi secor
Ben vuelh sapcha que ieu mezeis m'azir,
E lais donney[3], e vuelh trop mais morir
Que si, vivent, vivia sens s'amor,
Mas sin valgues la sieua gran valensa
Fora valens e valgra ses failhensa
Le sieus valers plus que nuilh autre don,
Sia de rei o d'autre gran baron.

Chantar, vay t'en a leys que plus m'agensa
Que nulh' autra que sia en Proensa,

1. Corr. *fera i* ou *fera ieu?*

2. Pour *nom*, comme au vers 37 *sin* pour *sim;* cf. ci-dessus la note sur X, v, 21.

3. Ms. *elais don uey*.

E diguas li qu'en luoc de guarizon,
Si a luy plai, mi mande hoc vo non[1].

II

PONSON. (f. 25)

v. Valent donna per qu'ieu planc e sospir
Aias merce del vostre servidor,
E, si vos plas, en signe d'ostr'amor,
Mos humils prexs vos plassa d'obezir;
Que nafrat soy de vostra benvolensa
Tan duramens c'alhous non[2] puesc virar;
Et s'ostr'amor non m'en vol ajudar
Creire poirai c'os aves entendensa
De mi ausir, car non y trop valensa.

E sin vales, adoncs ieu poiray dir
Que del mont ay sobr'aymans la milhor,
E viuray gays, jauzens et ab honor
E faray fatz agradieus, e servir
Ieu vos volray etz aurai[3] entendensa
Com lialmens[4] vos puesca sobramar,
E serai tals que nuls homs meilhurar
No y poira ren, segon qu'er ma crezensa;
E sus ma fe d'aiso vos fauc plevensa.

Si e ma fe vos pleves, ieu azir
Tot cant que es e vos tostens azor,
E vos vuelh mais non fay perdis austor;
Que quant esgart donnas pros ni remir,
Vostra beutat sobre totas m'agensa,
E say per ver qu'el mont non aves par
De gran valor, per quem play ajostar
A vos, donna, de qui ven resplandensá
Dedins mon cor, per quem play l'atendensa.

1. *Membre li d'oc e oblit li de no* (DAUDE DE PRADAS, *Non cugei mai*, Mahn, *Ged.* 1038-9; Herrig, XXXIII, 464).
2. Pour *nom*, de même, v. 10, *sin* pour *sim;* v. 29, *quen* pour *quem;* XIII, 14, *En* pour *Em*, etc.
3. *Et zaurai.* — 4. *Lialsmens.*

Za Belcaire ni tot can ten Argensa (v°)
Non mi don Dieus ab quen vulhas amar,
Donna valent qu'ieu[s] am mot eus ten car;
E si vos plas gitas mi de bestensa
E non pauzes en vostra noncalensa.

§ XIII

Moter.

Encore un nom nouveau. L'unique pièce que le ms. Giraud nous a conservée de ce troubadour est dépourvue de toute indication historique ou géographique. C'est encore une chanson amoureuse qui n'offre aucun trait remarquable. Le couplet est celui de huit décasyllabiques rimant *abba ccdd*, dont on a tant d'exemples. Remarquons ici, comme chez J. Mote et Ponson, *d'ostra* pour *de vostra* (v. 22).

En Moter. (f. 49)

.lxij. Sitot d'amors suy destretz nueh e dia
Tot chantarai, pos n'ai bona razon,
C'anc non trobiei anc par ni compainhon
Tant jent com ieu saupes amar s'amia,
Car sel qu'ieu am de bon cor et dezir
Nom vol amar, ans cre quem vol ausir;
Per ho s'ieu muer per leis quem dezenansa
Tener m'o dei a mot gran ben[est]ansa.

Per ho sieu soy, mas ill non es jes mia,
Ez a'n gran tort, mas Dieus li o perdon,
C'amar la vuell trop mais ses guizardon
Que d'autr'aver tot cant dar mi poiria;
E pot mi far en brieu d'ora morir,
En pot, sill plai, de mon grieu mal guarir,
Mas plus jent l'er, pos qu'en leis ay fizansa.
Si mi gueris de ma greu malanensa.

A vos m'autrei ez a vostra condia,
Plazen donna, de bon cor, eus mi don;
Pero vers es quez anc nul temps non fon
Quez ieu non fos sotz vostra seinhoria,

Ez am vos tant qu'en ren als non consir,
Perquem degras d'ostr'amor far jhauzir[1]
Sivals d'aitant m'acses en remenbransa[2]
Qu'ieus am[3] sitot ren plus non m'en avansa.

Valent donna, per vos planc e sospir
Tant qu'en serai fort leu pres del fenir,
Si nom secors vostra guaya condansa,
Qu'ieu plus nous quier mas la bella semblansa.
Gentil donna, en vos ay m'esperansa
Qu'eser non vuell ses vos seinher de Fransa.

§ XIV

Berenguier Trobel.

Le nom de ce troubadour, aussi bien que son œuvre, est demeuré jusqu'à présent inconnu. Les deux pièces que le ms. Giraud lui attribue accusent, tant par la faiblesse du style que par certaines particularités de la langue[4], les dernières années du XIIIe siècle, sinon le commencement du XIVe. Du reste, les allusions historiques qui seules peuvent fournir des dates précises, y manquent absolument. La première de ces deux pièces est une série de conseils, tels qu'on en trouve ordinairement dans les *coblas esparsas*, sur l'art de se faire des amis et de les garder. Entre beaucoup d'avis fort sages on y lit celui-ci qui pèche peut-être par excès de prudence : « Lorsque vous vous serez attaché « un ami, tâchez de vous rendre maître de quelques uns de ses « secrets, ne lui confiant les vôtres qu'avec réserve et ne lui « laissant pas connaître votre côté faible. Ouvrez-lui votre cœur « de telle façon que, votre amitié venant à s'affaiblir ou à » s'évanouir tout à fait, ou un différent s'élevant entre vous, » s'il connaît votre cœur, vous connaissiez le sien deux fois » autant. »

La seconde pièce est une doléance sur les peines qu'Amour

1. Le groupe *jh* pour *j* est très-fréquent dans *Sancta Agnes*.

2. Ms. *renēbrāsa*. Cette faute, si c'en est une, n'est pas rare ; elle se reproduit ci-après XVI, 4, 8 et XVIII, 25 ; cf. Bartsch sur *Sancta Agnes* 621.

3. *Quieus zam*.

4. Par ex. (v. 6) *de*[*s*]*guia* pour *de*[*s*]*guiza*, rimant avec *follia*, et *so's* pour *so es*.

impose à ceux qui le servent. Elle est pleine des lieux communs de la poésie amoureuse et contient dans son premier couplet deux comparaisons qui sont tout à fait dans la tradition classique[1]. Les deux pièces de B. Trobel sont l'une et l'autre en forme de chansons et riment par *abba ccdd*, série qui est des plus communes dans la poésie des troubadours (cf. ci-dessus §§ X, I, XII et XIII).

I

BERENGUIER TROBEL (f. 10 v°).

Si vols amixs al segle guazainhar
Ni vols l'amor d'un ric home valen,
Tantost sapchas qual(s) sunt siey complimen
Ni'n qual fag vol ades perseverar :
Que si el es fols, tul contrafay follia,
Segon son sens te camga e de[s]guia;
Ya de sos aips non fassas destrians[2],
Si non t'era ancta, blasme[s] o dans.

1. Voici toute une série de commencements analogues à celui de la seconde pièce de B. Trobel :
Aissi cum selh qu'a estat ses senhor. — Moine de Montaudon.
— — — qu'a la lebre cassada. — Aim. de Peg., Guiraut de Salaignac ou P. Bermon.
— — — qu'am e non es amatz. — Arn. de Mar.
— — — qu'a mal plag e sobrier. — Moine de Mont.
— — — qu'atrob' en son labor. — Bertr. Carbonel.
— — — que anc non ac cossire. — Arn. de Mar.
— — — que franchamen estai. — G. Riq.
— — — que laissal fuelh. — Guill. de Cabestanh.
— — — qu'em poder de senhor. — R. Jorda.
— — — qu'entr'els pus assajans. — B. Carb.
— — — qu'es en mal senhoratge. — Moine de Mont.
— — — ques met en perilh gran. — B. Carb.
— — — qu'es vencutz e sobrat. — Alegret.
— — — qu'es vengutz en riqueza. — J. Esteve.
— — — que tem qu'amors l'aucia. — Perdigon ou Arn. de Mar.
— — — que trabuca e peza. — B Carb.
— — — qu'on men'al jutjamen. — Moine de Mont.

2. Le sens paraît bien être : « ne contrarie pas ses usages »; il faudrait donc entendre non pas *destrians* de *destriar* « choisir » (*Lex. rom.* V, 420), mais de *destrigar* « contrarier, traverser » (V, 424). Le sens serait aussi plus net si on corrigeait *non* en *not* (= *no no te*).

En tots solats mi sapchas bel intrar,
Segon quez er l'uzage de la gen;
Al mercadier parla d'aur e d'argen
Et al gentil de guerra o d'amar
Et al letrat de plag o de clerzia
Et al prodoms del vent o de la biza;
Am donzelas parla deports et chans,
An donnas tien solas de lurs enfans.

L'amic que sols am fizel cor amar (f. 11)
Yras tot jorn, ses aenprar[1], sirven,
E pauc e pauc compliras son talen;
Pueis, cant er luocs, sapchas los sieus honrar;
E si fay ren que ben ne gent no 'stia,
Mos bels amixs, per vos selat non sia,
Que a rescost li sias remenbrans
Sos malvais ayps, si n'era frequentans.

Tostemps vueilhas ton amic razonar;
Si per nulh fag lo seq defamamen,
E trobe t'on[2] membrat et an bon sen,
Que totz blasmes sapchas davant ostar.
En sos destrics per tu visitat sia,
E s'om li fay nil dis sobransaria,
Sequore li demanes o delans[3],
Qu'atresi pos d'el esser bezoinhans.

L'amic qu'auras conquist sapchas gardar
Que(l) nol perdas per nulla ren vivent,
Al sieu tort dic, et al tieu majormen;
An[s], si fai mal, li o vuelhas perdonar,
Et s'as failhit, vas luy tant t'umilia
C'an tos bels ditz l'apaya e l'enebria[4],

1. « Sans le presser, le solliciter », selon le sens donné par Raynouard, V, 194. Ce verbe doit être de la même famille que le subst. *adempriu* ou *azempriu*, qui paraît désigner une sorte de redevance et que Raynouard enregistre, fort loin d'*azemprar*, II, 162.

2. *On* pour *hom*.

3. « Maintenant ou plus tard »; *delans* (si ce n'est une faute pour *denans*) est un composé d'*ans*.

4. Lecture douteuse, peut-être *embria*, qui conviendrait aussi à la mesure en faisant compter la finale d'*apaya*; mais *embriar*, dont au reste la signification précise reste incertaine après l'article très-insuffisant de Raynouard (II, 260), ne paraît pas convenir au sens.

Tan que del tort ti sia perdonans;
Aisi seras de vers amics sobrans.

Pueis qu'en amor l'auras sauput liar
De sos secrets espia ez apren,
Dizen del tieu amesuradamen,
Que non sapcha(s) ton perilhos afar.
Aisil mostra ton cor el signifia,
Que si l'amor mermava o moria
O per null cas t'era contrarians,
Si sap ton cor sapchas del sieu dos tans.

Sapchas valer segon ta manentia
E nol fassas ni diguas vilania,
Et honrá fort los petits e los grans,
Pueis serant tuit(s) de t'amor desirans.

Esforsa te d'estar en bona via
E lauza Dieu(s) e la verges Maria,
Apren dels viels, enseinha los enfans;
Aisi poiras passar termes et ans.

II

BERENGUIER TROBEL. (f. 33)

xxij. Aysi con sel que ses forfag es pres
Et a gran gaug cant si pot desliurar,
M'o tenc a ben can me puesc deslunhar
D'amor c'an goy en son atrag m'a mes.
Tot ayssim pren con del malvay seinhor
Que ses benfag vol serviz' es honor,
E pert son temps sel que vol envelhir
Am seinhorieu[1] don(s) bens nol pot venir.

Ieu cuyava que grans bens mi vengues,
Mas dant[2] pren hom mantas ves en cuyar;
Per me ho say que fol m'a fag tornar
Aytan cant ieu fuy as Amors sosmes;

1. Pour *seinhoriu* « seigneurie, » *Lex rom.* V, 203. Le sens me paraît être « Et celui-là perd son temps qui consent à s'avilir sous un seigneur dont bien ne lui peut venir. »
2. Corr. *dam.*

Mas non ho planc, que mais trobam[1] valor
Ab sells qu'enans passon per la follor;
Mas tant si pot hom en foldats noirir
Que non s'en pot pueys lunhar ni partir.

Ben m'era ieu de follia entrames,
Mas ieus diray que m'o fazia far :
Car semblavam degues guizardonar,
Qui volontiers pren serviz'es ganres,
Mas ya negus non si fys en amor :
Qui mays la serv, sel n'a mays de dolor,
E za vi tal[s] que s'en cuidan jauzir,
Mas qui mays n'a mays n'a que repentir.

Juoc et erguelh et amor, aquest tres
An .j. foll ayp plazen al comensar,
E ya non er, qui lur vol poder dar,
Non dechayan sel que n'es plus apres,
Car en permier fan semblan de ricor
Et en derier tornan lur gaug en plor;
Per c' on si deu al comensar gandir
De tot afar que trop ven per dezir.

Aras diran sels ques feinhon cortes
Que pron agra en mi que castiar,
E so's ben ver, mas en l'autruy afar
An mays de sens qu'en lo sieu mantas ves.
Ieu non castic, mas retras ma follor;
Sel sap del mal que n'a sufert dolor,
E pot hom ben en mon retrag auzir
Cal pron ha sells ques vol d'amor servir.

§ XV

G. de Lobevier.

Sous ce nom sont rangées six *coblas* dont la quatrième appartient à Peire Cardinal. La sixième, qui débute ainsi : « De même « qu'il y a trois lieues d'Arles à Tarascon... », fait parfaitement exact, accuse certainement un homme de la rive gauche

1. Corr. *trob hom?*

du Rhône. Cependant je ne vois nulle part, ni là ni ailleurs, la mention d'aucun lieu du nom de *Lobevier*. Ce qui s'en rapproche le plus est la dénomination d'un quartier de Tarascon qui, dès les plus anciens documents, est désigné par *Luperiæ* [1], en provençal *Lobieras*, maintenant *Lubières*. — Les différentes séries de rimes qu'offrent ces *coblas* sont des plus communes, à part celles de la première *(abba acca)* et de la dernière *(abba cdcddeffegg)*.

En G. de Lobevier. (f. 6 v°)

I.

La plus falsa cobertura
Qu'ieu trop en om(s) deslial,
Car en cuobre son fag fal,
Es jens parlar am mezura,
Don nons pot guardar natura
Qu'en son [2] fatz sie gualians
E qu'el[s] ditz sie [a]gradans,
Mas seguon qu'el fam' a dura.

II.

La plus lial guarentia
C'om puesca el mon trobar
Per mal ho per ben proar,
E sella que miels destria,
Ês la fama de cascun(s),
Qu'il non sela bat ni brun,
Per c'om la deu vergoinhar
Car nulh hom(s) non vol selar.

III.

Ieu non tene home per amic
Si non [3] val de cors e d'aver
Can luocs es, que n'aya poder;
Ans es egual ab sel enemic [4]
Quem dezama e non fay mal

1. *Cart de St-Victor*, nos 181 (vers 1050) et 191 (vers 1060).
2. Corr. *sos*.
3. Ici et au cinquième vers, corr. *nom*.
4. Corr. *ab l'e*.

Nim nos[1]; cays semblans los egual :
Car l'enemic non mi fay dan
Ni l'amic pron, pauc lo semblan.

IV.

Ricxs homs cant grieu dis vertatz e leu ment
E grieu vol patz e leu mou uchaizon,
E dona grieu e leu vol c'om li don,
E greu fay ben e leu destruy la gent,
E greu es bos e leu es mal aibos[2]
E greu es franx e leu es orgolhos,
E dona greu, e leu tol e greu ren,
Deu cazer leu d'aut luoc en greu estatge[3].

V.

Qui s'azauta d'enueg (a) faire
Ni juogua trop demanes
Non est savis ni cortes
Ni plazent al mieu vejaire,
Car sembla rams de simpleza
Vo de trop mal noyriment;
E qui plus ho vay seguent
Ades li creys sa pegueza.

VI.

Aitant sert con ha tres leguas
D'Arle[s] entro Tharascon
Son tres cauzas, sert en son,
A c'om conoys donnas peguas :
L'una es can fug solas
De sels en cuy son[4] honrada;
L'autra es cant hill retras
Al marit qui l'a preguada;
La tersa es .j. pauc fada
Cant hom per ellas deissent[5];
E non o sabon grazir.

1. *Nec mihi nocet.*
2. Ce vers et les trois suivants sont d'une encre plus pâle et d'une main un peu moins ancienne. Le premier copiste avait en effet omis les vers 5 et 6 de ce couplet et le premier hémistiche du 7e.
3. Premier couplet d'une pièce de P. Cardinal, A 171, B 273, G 208, H 109, I 604, publiée dans le *Parn. Occ.* p. 316.
4. Corr. *for'?*
5. De *decenher,* et *ellas* = *ella se.*

Per quem fan mans endurzir
De far aquell onrament;
Per qu'ieu prec, vailha ho non vailha,
Cascuna si gart de failha.

§ XVI

Coblas esparsas.

Les six couplets qui suivent sont des *coblas esparsas* et non une pièce complète en soi. Les trois premiers, à la vérité, quoique sur des rimes différentes, offrent la même disposition *(abba ccdd)* et pourraient passer pour le début d'une chanson, mais les trois autres ne se laissent point rattacher à ce commencement. Ils présentent les séries *abab ccdd*, *abba acddcc* et de rechef *abab ccdd*, toutes dispositions fort communes, celle du cinquième couplet exceptée. Du reste, la communauté du sujet réunit les six *coblas* : toutes ont pour objet la louange de la largesse et le blâme de la parcimonie, sujet cher aux troubadours. Le premier de ces couplets n'est point inconnu : il est cité presque sans variante par Matfre Ermengaut vers la fin de son *Breviari d'amor*, sous la rubrique *d'avareza*, et a été publiée par M. Bartsch, *Germania* II, 459, parmi les témoignages que la littérature provençale nous a laissés de la légende d'Alexandre. Matfre ne paraît pas en avoir su plus que nous sur l'auteur. — Le second couplet est aussi le second parmi les *coblas esparsas* copiées au fol. 8 du ms. Les variantes, indiquées en note, sont peu nombreuses. — Le dernier couplet fait allusion au conte bien connu de l'homme qui, faute d'un clou, perd un fer à cheval, puis perd son cheval faute de ce fer, puis un château.

I.

Ben es neci et desaventuros (f. 20)
Qui per aver gieta Dieu a son dan
Nim pert son pres nim[1] fay ren mal estan,
C'Aleysandre que fon reys poderos

1. *Nim* en toutes lettres les deux fois.

Non portet hanc mas sol un vestimen,
E Tolomieu[s] det un bel jujamen
Que tenc per sieu so qu'avia donat
8 E per perdut so qu'avia laissat[1].

II.

Ges de poder non parton[2] per egual
En aquest mon, segon lo mieu albir,
Car tal[s] es rics a qui degra failhir
4 Et a tal failh en qui fora ben sal;
Et am per pauc ieu non blasme[3] a Dieu
Car el dona manentia ni fieu
Ad a[u]l home ni a desconoissent
8 Que sofrainha a bon ni a valent[4].

III.

Paure seinhor de bona volontat
Deu hom servir lialmens es atendre
Son guisardon tro que lo puesca rendre,
4 Tant quant penra son servize en grat;
Mas ric seinhor, ses don e ses amor
E ses plazer far a son servidor,
Nol deu bons homs atendre longuamens,
8 Car temps perdut[s] nos recobra leumens[5],

1. Voici le texte de ce couplet tel que l'offre le ms. du *Brev. d'amor* 857 f. 226 *a* (anc. pagin.) :

D'aiso dis us cum bos e pros :
« Ben es nescis e dezaventuros
» Qui per aver geta Dieu a son dan,
» Ni(l) laissa pretz ni fa re mal estan;
» C'Alixandres, que fo rei[s] poderos,
» Non portet anc mas sol .i. vestimen,
» E Tolomieus det .i. bel jutgamen
» Que tec per sieu so c'avia donat
» E per perdut so c'avia laissat. »

2. Au fol. 8 : *port hom.*
3. Fol. 8 : *p. non a b.*
4. Fol. 8 : *al b. ni al. v.*
5. La même idée est exprimée par Berenguier Trobel ; voy. plus haut, XIV, II, 5-8. On remarquera que la combinaison des rimes est semblable de part et d'autre (*abba ccdd*) ; mais cette disposition est trop fréquente pour qu'il soit légitime d'en inférer la communauté d'origine des deux textes.

IV.

Si com al larc dona Dieus que despenda, (f. 20 v°)
Car largueza es vertut prinsipals,
A l'avar tol son percas e sa renda,
C'avareza es peccat criminals;
C'avar[s] pert cors et arma conquerent,
Et hon mays ha, mais vieu caitivamen.
Per que met Dieus, cant a pron escoutat
Aver de fol en palmas de menbrat[1].

V.

Dels .v. bon[s] aibs per c'oms es plus honratz
Es larguezal premier, qui ver en tria,
El segons es pres de cavalaria
Car per aquel es totz homs plus duptatz,
E le ters es entieira lialtatz,
Car ses mentir es d'aquels .v. colors;
E le quartz es avinenteza on reinha
Tals bons agurs c'aisi tainh ques coveinha,
El sinquen es conoissensa qu'es flors
Per c'om conoys qu'es sens e qu'es follors.

VI.

Auzit ai dir, e vay mi remenbrant,
C'un fer pert hom per fauta d'un clavel
Et per .I. fer, can ben m'o vauc pensant,
Pert lo caval, pueis lo cors el castel;
Tot aysi'n pren ad hom(s) [2] que avars es
Car per lo mens pert lo mais mantas ves[3],
Car Drechura que Tort baissa[4] confont
Cant a pujat gieta l'aval preon.

1. *nebrat;* cf. la note sur XIII, 23.
2. *Homs* au cas régime est dans ce ms. une faute assez fréquente; voy. XI, 12, XV, I, 2, II, 8.
3. Cf. *Flamenca*, 3324-5 : *Plus ques* [*om ques*] *al joc s'espert*, | *Que per menz perdre lo mais pert* (j'adopte au premier de ces deux vers la correction très-heureuse proposée par M. Bartsch, *Jahrbuch f. rom. Lit.* VII, 199).
4. Corr. *baiss'e*.

§ XVII

Pastourelle.

On y peut remarquer, v. 6, la mention d'un chant de Castille. Si *Castella* n'est pas là uniquement pour la rime, ce témoignage sur la poésie populaire de la Castille à la fin du xiiie siècle ou au commencement du xive siècle mérite d'être recueilli. Les rimes de cette pastourelle, qui d'ailleurs est assez élégamment tournée, n'offrent point une parfaite symétrie. Le troisième et le sixième couplets commencent par *abcb* au lieu d'*abab*. En outre ce dernier a un vers de plus que les autres couplets, ce qui amène une nouvelle dérogation dans la troisième partie : *bbaabab* au lieu de *bbaaab*.

xlv. L'autrier al quint jorn d'April (f. 42)
Trobiei pastorela
A l'onbreta d'un espin[1]
Avinent e bella
Que chanta e favella
.l. sonet de Castella;
Que plus humil
Non n'a en mil,
Vestida d'un negre sarzil,
Mantellet e gonella.

Passiei lo traves d'un rieu: (v°)
Toza, dis ieu, bella,
S'ieus atruop en luoc aizieu[2],
Sola ses parella,
Sabrai s'est[3] piusella
En l'erbeta novella. »
— Ai seinher Dieus !
En vos mi plieu,
C'aitant cant aurai parent vieu
Non serai ribaudella.

1. Qu'est-ce qu'*espin ?* Une forme masculine d'*espina*, aubépine ? ou l'*a* est-il élidé sur la voyelle qui suit?

2. « Commode, propice »; *aizieu* pour *aiziu* (*Lex. rom.* II, 42) comme *rieu* (v. 11) pour *riu*.

3. Ms. *si est*.

— Toza, intrem el gardin,
Fares cortezia,
E farem .j. juoc d'amors
Que cascun[s] s'en riza.
Si a vos plazia
Que vos fosses m'amia,
Enans soleill levat aisi [1]
Serem aisi
Cada matin,
E tenrem goi tot dia.

— Ben entent vostre latin,
Seinher, cal que sia;
Perdut aves lo camin,
Lai tenes vostra via,
Quel mia paria
Vos tornar a [2] follia.
Per sant Martin!
Si fas ves mi;
Auziran o tut(z) mieu vezin
E sara vilania.

— Toza, el tems de pascor,
Per fin alegrage
Can s'alegran entre lor
L'auzellet salvaje,
Dins per los boscages
E vos per los ombrajes [3],
Per la frescor
De la verdor
Farai .j. juoc novel d'amors
Del vostre piusellage.

— Seinher, nom [4] fassas honor
Perdre per follage;
Mon pairem vol maridar
Al mieu agradaje

1. Il faut, pour la mesure et pour le sens, faire passer ce vers après les deux qui suivent. Le sens est : « Si vous consentez à devenir ma mie, | nous serons ainsi | chaque matin | avant le soleil levé ici » ; *aisi*, v. 28 (qui devrait être 27), est pour *aissi*, et v. 27 (qui devrait être 29) pour *aici*.

2. Ms. *tornara;* pour *tornara a?*

3. Ms. *ambrages.* — 4. Ms. *nõ.*

Mot de gran linhaje
Segon lo mieu barnage;
Anatz a luy querre secors,
C'aisel en portara la flor
Que n'aural maridaje.
Vos autre(s) janglador(s)
Aures en lo barnaje.

§ XVIII

Danse anonyme.

Leys d'amors, I, 340-2 : « La danse est un ditié gracieux » qui contient un refrain, c'est-à-dire un répons [1], seulement, et » trois couplets semblables à la fin, pour la mesure comme » pour les rimes, au répons ; et la *tornada* doit être pareille » au répons ; et le commencement de chaque couplet doit être de » même mesure, et, au choix, sur les mêmes rimes ou sur des » rimes différentes ; mais ces rimes doivent être entièrement » différentes de celles du répons... Le répons doit être de la » mesure d'un demi-couplet, à deux vers près en plus ou en » moins. Les vers de la danse ne doivent pas dépasser huit » syllabes... » Cette définition convient parfaitement à la pièce qu'on va lire et qui se qualifie elle-même de *dansa* (v. 29). Le refrain (vv. 1-4) a bien la longueur voulue, un demi-couplet, et il est en effet semblable pour les rimes à l'envoi *(tornada)*. Les trois couplets compris entre le refrain et la *tornada* sont, comme l'exige la règle, semblables pour la fin (les quatre derniers vers) seulement au refrain. Enfin tous les vers sont de huit syllabes.

On possède d'autres *dansas*. M. Bartsch en a publié cinq dans ses *Denkmæler d. prov. Literatur*, pp. 1-4, d'après le ms. 1749 [2]. La cinquième est française. Aucune d'elles ne satisfait tout à fait exactement aux règles formulées par les *Leys*.

1. *Respos*, la traduction toulousaine porte « un repos, » ce qui est un contresens. La traduct. de ce passage donnée par Raynouard (*Lex. rom.* III, 388 *b*), quoiqu'elle ne renferme pas la même faute, n'est pas non plus à l'abri de tout reproche ; elle rend *repos* par « replique », ce qui n'est pas admissible.

1. La façon dont ces pièces sont indiquées dans le *Catalogue des mss.*

Rien ne nous renseigne sur l'auteur de cette pièce. Notons cependant qu'il s'adresse, à l'envoi, à sa « guerreira » et rappelons-nous que c'est ainsi que Johan de Pennes désigne sa dame.

liij. **Sitot chantar non m'enansa** (f. 46)
De leis que nom vol valer,
Chantarai car ieu n'esper
Gran ben e gran malananansa.

Mas pos permier m'en ven[c] mals
Non n'aurai ben leu vescut
Am joy, e si m'en ven als
Non n' aurai mon tems perdut;
Per que sem don alegransa
Non so deu a mal tener
S'ella doncs non deze[s]per
Ni n'auz'aver esperansa.

Tant pris illis coralment
Que ren non say on me son
Mantas ves, qui quen[1] reprent.
Ben ho pot far per razon,
Qu'ieu vive en tal balansa
Antendens en leys plazer;
E s'ieu muer, non[2] cal temer
Qu'autre n'aya s'amistansa.

Las ! mala viron mi vuell[3]
Sa plazent beutat ses par,
Qu'ellam donna tant d'erguell
Quellan fai Dieu reneguar,
Soven, car non ai menbransa[4]
Dels mals quem fay sostener,

français que l'administration de la Bibliothèque impériale a publié récemment, indique de la part du rédacteur une connaissance bien imparfaite de la langue dans laquelle ces pièces sont écrites. Ainsi au lieu de *Novel' amor que tant m'agreia* (c'est l'une des pièces publiées par Bartsch), on a écrit *No ve l'amor*...! (p. 309, col. 2).

1. Pour *quem;* cf. les notes sur X, v, 22; XII, I, 27, II, 6.
2. Ou *nom*, ms. *nō*.
3. *Ai! douss' amia*,| *Malaus viron mei olh* (G. Ademar, *El temps, P. Occ.* p. 258).
4. Ms. *nēmanbransa;* cf. ci-dessus la note sur XIII, 23.

E non n'ai mon bon voler
Ni ren non plai m'acundansa

A ma guerieira vai, dansa,
Dir qu'ieu vuell son desvoler;
Plai me tot son desplazer;
Vejas com vuell s'amistansa!

§ XIX

Autre danse.

Pièce à *coblas capfinidas* qui se rapproche de la *dansa*. Elle a en effet trois couplets qui s'accordent pour les quatre dernières rimes seulement (*ay ay ey ey*). Mais la *dansa* doit avoir un refrain ou *respos* pareil à la *tornada*, et ce refrain manque ou du moins paraît manquer. Il faut en effet remarquer que le premier couplet a 12 vers au lieu de 10, et que les quatre premiers de ces vers formeraient le refrain demandé. Mais alors il ne resterait plus au premier couplet que huit vers, ce qui serait trop peu. Il n'y aurait d'autre ressource que de supposer une lacune de deux vers après le v. 8. La série des rimes, commençant au v. 5, serait donc pour ce premier couplet : *aabb* [*ba*] *ccdd*. Avec cette restitution, la *dansa* est régulière.

xvj. Pos[1] la dousor del temps gay (f. 30)
Non mi play,
Qu'ieu chant ne [que] m'e[s]baudei,
Ans suy gay cant la neu vey.
Ieu vey quels grans el menut
Aiman tut(z)
S'alegro par la verdor,
Per qu'ieu chant de la freidor;
E pos amo[r]s perdut ay
Chanteray
Pel tems qu'ieu chantar non dey,
Car d'aimans non sec lur ley.

Lur ley non segray ieu ya
Car mor m'a
.I. cors de malvais escueilh,

1. Corr. *Per?*

Perqu'ieu mais amor[1] non vueilh
Ans mi dueilh;
Mas amors non mi tenra(n),
E nom plai ab li uimay,
Ans vieuray
Alegr'e am gran cumdey
D'uvern ans lo(s) plus fort(z) frey.

Le fortz frey mi ten jauzen
Per .i. c.
Miels que li fueilha ni la flor[s],
Per c'aisi renec[2] amor[s]
Car secor[s]
Non m'an dat mas languimen;
E mais non las blandiray,
Car ben say
Que totz homs que lur sopley
Son cors gieta a barey[3]

A barey son cors atray
E dechay
Totz homs que am leys parei,
Per qu'ieu tostems la reney.

§ XX.

Plainte d'un lépreux.

Les quatre couplets qui suivent ne sont point une chanson d'amour. C'est la plainte d'un infortuné qu'une inexorable maladie, sans doute la lèpre, a séparé du monde à tout jamais. Chacun de ses vers révèle une douleur. « J'ai perdu celle que » j'aimais, » écrit-il à un ami, « j'ai perdu votre compagnie, » et il invoque la mort. Réfugié dans l'île d'Embiés[4], privé de la

1. Corr. *amar ?*
2. Le même que *reney*, v. 36, « je renie ».
3. « A ruine » (*Lex. rom.* II, 182).
4. Du moins il ne me semble pas qu'on puisse entendre autrement le vers 11. Dans un document de 1197, cette île est appelée : « insula delz Embers » (*Cart. de St-Victor de Marseille*, n° 1023); elle est située le long de la côte occidentale de la presqu'île qui forme du côté de l'ouest la rade de Toulon et contient une centaine d'habitants.

société polie dans laquelle il avait accoutumé de vivre, il voudrait s'enterrer vif ou du moins porter bien loin « de ce pays » les maux qu'il souffrira jusqu'à l'heure de la délivrance. « Moi qui » chantais pour me tenir en joie et pour ma dame que j'aimais » tant, maintenant je chante et je pleure ma ruine, car je suis en » proie à la plus grande maladie. Que m'importe si j'ai le corps » perdu ; j'ai rendu mon âme à Jésus-Christ, et je veux toujours » souffrir avec crainte les maux et la dure pénitence que je » subis. »

De ce que ce malheureux, s'étant réfugié aux Embiés, semble regretter de ne pas s'être éloigné davantage du pays où étaient ses relations (v. 11), on peut conclure qu'il était provençal. Quant à l'Austor à qui la pièce est adressée, nous devons nous résigner à ne connaître que son nom. Il n'y a pas de raison pour l'identifier avec aucun des deux troubadours du même nom, Austorc d'Orlac et Austorc de Segret.

Le texte de cette pièce est assurément l'un des plus corrompus que contienne le ms. Giraud.

xliv. Non puesc mudar non plainha ma rancura, (f. 42)
Seinher Austor, car est de mon estaje,
Car m'es camjat mon joy e m'aventura,
. . . .
Et ai perdut tot solas e deport,
Et ai perdut luy que sueill amar fort,
Et ai perdut la vostra compainhia.
Mort, car non m'ausis, ben fas gran vilania[1].

Amixs N'Astor, fort m'es greu(s) e salvaje,
Fort engoisos ez estrainh a sufrir[2]
Qu'ieu en Embiers aia pres ostalage;
Meravil mi car tot vieu nom soterre
O car non soy tan lueinh d'aquest pays
Ves calque part que ja mais res nom vis,
Vo sufrir m'er, vueilha o non, qu'ieu sia,
Los mals qu'ieu trai tro que la mort m'ausia[3].

1. Corr. *Car n. m'a. mort f.*
2. Corr. *sofferre.*
3. Il faut construire : *Meravil me .... car no soy tan lueinh d'aquest pays qu'ieu sia ves calque part... vo sofrir m'er, vuelha o non, los mals...*

Qu'ieu am donnas sueill aver compainhia
Ez am clergues, am jent ben enseinhada;
Ar me soy mes, car non truop autra via,
Ab una res qu'es del segle triada,
Qu'ieu solia portar solas am luy
Rauba d'estainh (fort) fos uvern ho estieu [1]
Aras mi ven portar solas de vaca,
Ez estauc pres com fa ors a estaca.

Qu'ieu solia chantar per alegrier [2]
E per mi dons qu'ieu tant amar solia,
Mas aras chant e proe [3] mon damnage;
Car ieu soy pres de tan gran malautia!
A mi que cal, qu'ieu n'ai lo cor[s] perdut?
A Jezu Crist n'ai l'esperit rendut;
Lo mals qu'ieu trai e la grieu penedensa
Vuell tostens mais sufrir ez am temensa.

§ XXI

Pièce d'une bonne facture, mais commune d'idées. Le système des rimes, *abba cddc*, est un de ceux dont la poésie des troubadours offre le plus d'exemples.

xvij. Si ay perdut mon saber (f. 30).
C'a penas say von m'estauc,
Ni say don venc ni hon vauc
Ni (say) que fas lo jorn nil ser,
E suy d'aital captenensa
Qu'ieu non veilh ni puesc dormir
Nim play viure ni morir
Ni mal ni ben non m'ajensa.

1. Ce vers et le précédent sont loin de donner un sens satisfaisant, et de plus la rime est fausse. Je propose 1° d'en intervertir l'ordre ; 2° de lire au v. 22 (qui deviendrait 21) *Raub'a*; 3° de corriger au v. 21 (qui deviendrait 22) *am luy* en *aizieu,* ou de quelqu'autre façon, de manière à procurer une rime à *estieu.* Le sens serait : « Moi qui étais accoutumé à jouir de la compagnie des » dames, des clercs, de gens bien élevés, je me suis mis, faute de mieux, avec » une malheureuse repoussée de la société, qui porte une robe d'*étaim* (le » mot est dans Littré) été comme hiver. Moi qui avais coutume de mener » *soulas* agréable, maintenant je mène *soulas* de vache, et je suis pris comme » un ours à l'attache. »

2. Corr. *alegrage.*

3. Corr. *e plor per ?*

An perpauc non deszesper
Vo morent mozent[1] a guau
Vo no[m] met dins una frau[2]
Von hom non[3] pogues vezer
Car trazit suy ez en enza[4]
Per leys qu'ieu am e deszir
Quem fay sospirant languir
E me frainh ma(s) covinensa.

Jamais non cuh joy aver (v°)
Ni estar .j. jorn suau
Pos mi dons m'a solas brau,
Quem torna e non chaler;
Et ai eu[5] major guarensa
Cant ieu mi pens nim consir
Col pogues en grat servir;
Adoncs creis sa malvolensa.

Per ren non puesc estener
Qu'ieu non l'am e non la lau,
Car la jenser c'on mentau
Es, e non ment ans[6] dic ver,
Am que prezes penedensa
Del grieu may[7] quem fay sufrir;
E sim denies grazir[8]
Agra complida valensa.

A gran tort mi fay doler
Si[9] fos pendut en un trau;
S'anc[10] pueis nulh ben ni reclau
N'ac[11] pueis m'ac en son poder
Ni fis endreg luy failhensa,
Ma[s] sol d'aitant, so m'albir,
Car la tem non li aus dir
Com li porte benvolensa.

Qu'ieu suy cel que non men tensa
Vas midons ni non m' azir
Ni vueil de ren enardir
Mas de so c'a leys ajensa.

1. Corr. *m'aucis.* — 2. Rochegude note *frau* au sens de « caché, obscur »; ici il serait pris au sens d' « endroit secret ». — 3. Pour *nom.* — 4. Leçon corrompue. — 5. Corr. *E non ai m.?* — 6. Ms. *anc.* — 7. *May* pour *mal.* — 8. Vers trop court; corr. *E s'elam?* — 9. Corr. *com.?* — 10. Corr. *Qu'anc.* — 11. Corr. *N'aic.*

§ XXII

Coblas replicativas.

Ces deux pièces, anonymes l'une et l'autre, mais, à en juger par leur facture, probablement du même auteur, offrent une variété de la *replicatio* que les *Leys d'amors*, malgré leurs minutieuses distinctions, n'ont pas spécifiée (III, 52-68, cf. I, 248)[1]. Il s'agit ici de couplets où la *replicatio* est produite par le retour fréquent du même mot ou de mots ayant le même radical. *Clar* et *flama*, avec leurs dérivés, règnent, l'un dans la première pièce, l'autre dans la seconde. La littérature des troubadours offre quelques autres exemples de ce genre d'allitération. Raimon de Miraval a fait une pièce où chaque couplet reproduit un certain mot à chaque vers. Cette pièce est en même temps *capfinida* en ce que le mot répété est celui qui termine le couplet précédent[2]. Dans une pièce de Guilhem Ademar, troubadour qui nous a laissé plusieurs spécimens de son savoir-faire en ce genre, le mot choisi est répété deux fois par vers :

Comensamen comensarai
Comensan pus comensar sai[3].

La même recherche se retrouve dans une pièce de Lanfranc Cigala :

Joios d'amor farai de joi senblant,
Celan mon joi joios cortezamen,
Et als joios amans joiozamen
Fai prec joios que del joi qu'eu ai gran
Etc.[4]

1. Voir pour les renseignements généraux sur ces jeux de mots Diez, *Poesie der Troub.* p. 101-2 (p. 104-5 de la traduction).

2. *Ch.* V, 392; Mahn *W.* II, 132; — Z p. 136. Le mot du premier couplet est *agradar*, du second *dezir*, du troisième *auzir*, du quatrième *virar*, du cinquième *dir*, du sixième *servir*.

3. D'après B. Se trouve dans A 103, B 162, D 142. G 68, H 178, I 247, W 77.

4. A 92 (*G.* 584).

Enfin on peut encore citer la *cobla :*

A Lunel lutz una luna lusens
Que dona lum sobre totas lausors....[1]

Rien dans ces deux pièces ne permet de conjecturer ni le nom ni la patrie de l'auteur. Leur époque tardive se décèle par certains mots qu'on ne rencontrerait pas à l'époque classique; par ex. *yolia* (pour *jolia)* II, 18.

I.

.ix. Clara dompna, vostre cors lis e clar (f. 27)
Am lo clar vis claramens s'esclarzis,
Si que, tot clar, vos est de mon clar vis
Clara clardat, per qu'ieu vuelh declarar,
Vostra beutat en la qual se declara
Sens e valors e fin pres, car es clara
. . . .
Per qu'ieu vos am, donna, car es tan clara.

De vostr'amor mon cors es esclarzit[z]
Et es plus clars que non es la clardat
Del clar soleilh, per qu'ieu n'ay declarat
Vos en luoc clar, ses nompnar e mos ditz,
Perque von[2] es[t] claramens esclarzida
E plus clara que la flor espandida.
Mon clar vis es[t] per nom, domna grazida,
Tant es clara vostra valor complida.

A mon clar vis am la fas neta e cara,
A qu'ieu ay dat ma pensa tota clara,
Car la gensor de totas se declara,
Mas coblas man quen[3] done s'amor clara.

II.

.x. N'auriflama, car vos es flamejans (f. 27)
Coma fin aur cant es ben aflamatz,

1. Bartsch, *Denkm.* p. 40, d'après H. Se trouve encore dans O, cette fois sous le nom de Guilhem de Montanhagol.
2. Corr. *vos.*
3. *Quen* pour *quem.*

En la flama ben flaman ni purgatz,
Soy enflamats e mon cors es flamans
D'una flama flamejan qu'es mot pura
Que flameja si con fay dauradura,
La qual flama tot jorn creis e meilhura;
N'auriflama vos es d'aital natura.

Vos es flama de fin aur reflamans,
N'auriflama, per qu'ieu soy enflamatz
De tal flama don es mon cors dauratz,
Que coma l'aur lus, tant es reflamans;
Don flameja fuoc e flama tot dia
Per vostr'amor qu'enflama[1] tan la mia,
Si qu'escantir la flama nos poiria,
Tant soy de vos enflamat[z], dous'amia.

Flama flaman ni flamier nom poiria
Desemflamar, n'auriflama yolia,
De vostr'amor, ans mais m'enflamaria
Qui flamairar de flama me volria.

§ XXIII.

Exhortation au détachement des biens de ce monde et à la pénitence. Cette pièce est de la dernière faiblesse. Si rebattu que fût le sujet, si communes que soient les idées exprimées, l'auteur inconnu de ces quatre couplets n'arrive point à s'exprimer clairement ni même correctement. C'est à ce point qu'on serait parfois tenté de douter de la correction du texte. Ainsi, v. 12, *soletament* est difficile à construire. V. 31, il faudrait, si la mesure le permettait, *laisa* au présent, et non *laisava* à l'imparfait. — On remarquera que *flors* (7) et *prezicado*[*r*]*s* (24) riment en *os*, ce qui n'est pas sans exemple : voir ci-dessus, *Introduction*, § IV, p. 23.

Qui vol savi[s] viure membradament[2] (f. 14)
En aquest mon, non sia trop curos
D'acap[3] d'aver prezent[4] ni a rescos,
Car hom nol pot gauzir durablament;

1. Ms. *quem flama*.
2. Les rimes des vers 20 et 25 montrent qu'il faut ici et aux vers 4, 9, 12, *entz* ou *ens*, avec l'*s* adverbial.
3. Pour *D'acapt*. — Peut-être faut-il simplement : *D'acapt aver?*
4. Ms. *pzent*, par un *p* barré.

Per que cascun deu azer sovinensa
De sos peccatz e faire penedensa,
Car d'aquest mont es sobeirana flors
Qui pot tornar conma peccaire bos.

Sol la prena ben ez adrechament (v°)
E la fassa am fin cor corajos
Quex tro la fin, segon qu'er poderos;
Car non quer mais ni plus soletament.
Dons prena hom los bens en mantenensa
Ez en vil mal non ai' om s'entendensa,
Ans si' hom ben pentens e consiros
De sels c'a(n) fatz an gran contreccions.

Car en aisi ho deu far bonamentz
Homs que volra intrar el joy plentos
Ni posezir per tostems ses coros,
Que dezampar totz sos malvatz talentz
E sierva Dieu ab gran hobediensa,
Ez en la fe aya bona crezensa,
E vuell' hobrar segon los bons sermos
Que auzira dels bons prezicados.

Car qui ben aus e ben es retenens
Contrals autres a grans meilhurazons
Que aus lo ben e l'auzir non l'es bons[1];
Car non reinha pas ben ni saviamentz
Cel que s'arma gieta a mesprezansa,
E si [al el] malvaiza conoisensa
Car laisava so c'a plus aondos
Ses remedi a tormens perilhos.

§ XXIV.

Bertran Albaric et Guibert.

Je n'ai rien pu trouver sur ces deux personnages dont les compositions (une tenson et deux *coblas*) ont été écrites vers le milieu du XIVe siècle sur des pages restées blanches à la fin de la

1. Si on laisse subsister au vers précédent *contrals autres*, au plur., il faut ici quelque chose comme *Que lo ben auzon e l'a. nols es b.*

première partie du ms. Giraud. Le nom du second était *Guibert* ou *Da Guibert*, non *d'Aguibert*, comme on le voit par le vers 1 : *Amic Guibert*. Dans le premier couplet de la tenson, Bertran demande s'il devra continuer à aimer une dame qui de plus en plus s'éloigne de lui. Guibert répond affirmativement, selon la théorie familière aux troubadours : qu'il n'est point de dame dont on n'ait raison à force de soins et de courtoisie. Mais Bertran trouve qu'il a assez longuement servi, et que le temps perdu n'est pas facile à recouvrer. Aussi portera-t-il son amour ailleurs.

Est-ce à ce nouvel objet de sa flamme que Bertran fait allusion dans sa première *cobla?* Toujours est-il qu'il se félicite d'avoir placé son amour si haut qu'un empereur y trouverait honneur, si on daignait l'aimer. Déjà elle l'a choisi pour son serviteur, et, pensant aux biens qui lui en peuvent advenir, il sent qu'il deviendrait plus fier qu'Alexandre. Mais il avoue qu'il n'est pas encore arrivé au comble de ses désirs. — La seconde *cobla* contient un retour vers l'ancien temps. « Au temps passé on savait » aimer loyalement, maintenant, chacun se donne pour éna- » mouré sans en connaître la droite voie.... »

La tenson et les deux *coblas* offrent une disposition très-fréquente, *abba cddc*, que nous avons déjà rencontrée chez B. Carbonel (§ VIII, III), chez Rostanh Berenguier (§ X, III), et ailleurs encore (§§ XV et XXI).

Tenson et *coblas* sont de la main que j'ai désignée dans l'*Introduction* (§ III, ci-dessus p. 13) par β. Une particularité orthographique qui distingue ce scribe, consiste à écrire constamment *ci* pour *si;* voy. dans la tenson, vers 7, 19, 21 *(cigrai)*, dans la première *cobla* v. 3, dans la seconde v. 4 et 6.

I.

Tenson de Bertran ALBARIC *e da* GUIBERT. (f. 20 v°)

Amic Guibert, ben a .vij. ans pasatz
Qu'ieu ai amat et ame coralmen
Bella dona jove et avinen,
E pregue la con fins enamoratz

De respondre, mes tojorn plus [s']estranha;
Per qu'ieu vos prec que vos m'en conselhes
Ci l'amarai ueimais, pos tantas ves
L'ai requista per aver sa conpanha.

— Amic Bertran, mans bos ditz e mas fatz
M'aves apres d'amor veraiamen,
Don, pos amatz tal qu'es proz e valen,
Prec vo[s], sieus plai, que non vos en gicatz,
Qu'el mon non a dona ques om non franha
Am bell parlar et amb eser cortes,
E mais pot far .j. jorn ques ans guanres;
Per qu'ieu vos prec mais sufras lamguanha[1].

— Ausit ai dir, da[2] Guibert, so sapchatz,
De lonc servir tanh gran melhuramen
E tems perdut non ci cobra leumens;
Per qu'ieu huemais en sui desesperatz[3]
E cigrai tal que vol c'an[4] lui remanha
Ques aura guautz car li serai sosmes,
E farai li honor, que deutes es,
Plus que s'era reïna d'Alamanha.

II.

Bertran Albaric. (f. 22)

Ieu ame tal ques .j. enperador
I for' onratz, mas quell denhes amar,
C'an sos bels ditz m'a ci volgut liar
Qu'ilhi me pres per lial servidor;
E can mi pens lo ben quen pot venir
Fai mi estar en tan haut pensamen
C'Alisandre non fes tal montamen
Con ieu farai, sol qu'en puesca jausir.

1. *Sic;* peut-être faut-il corriger *la lanha* « l'affection, » et restituer *que* avant *mais?* ou simplement lire *l* [*a*] *am lanha?*
2. Corr. *en?*
3. Ms. *desesperaratz.*
4. Pour *c'am*, comme dans la pièce suiv. v. 3, et *quen* pour *quem,* v. 5.



***

Ausit ai dir qu'el tems ques es pasatz
Entendi' hom en amor lialmen,
Et aras vei qu'es tornat a nien,
Quès un chasqun ci fai enamoratz
E non sabon d'amor la drecha via,
C'om deu guardar, con ci deu captener,
Car non es res c'om deia tan temer
Con sas amos qui l'a bell'e jolia.

§ XXV.

Peirè Trabustal et Rainaut de Tres Sausès.

Cette tenson (il serait plus juste de dire « ce *partimen* ») est assez faible. — « Une dame, » dit Peire Trabustal, « veut vous » donner son amour à condition d'être votre femme ou votre » amie; autrement elle refuse (quel troisième parti pourrait-» elle bien imaginer?); choisissez. » — Rainaut trouve que le mieux, pour le présent, est de la prendre comme amie. — « Mais, » reprend Peire, Dieu a condamné Adam pour avoir transgressé » ses ordres, et vous savez bien que Dieu n'aime pas qu'on ait » une amie; prenez-la donc pour femme. — Compagnon Peire, » Dieu élève les humbles et abaisse les orgueilleux. Puisqu'elle » s'humilie envers moi, je dois bien penser que je ne pourrais la » maintenir au rang qui lui appartient, car elle est telle qu'elle » a le prix de l'humilité. » — Peire déclare qu'il n'aime pas les débats (pourquoi alors propose-t-il un jeu-parti?), et il insiste sur le précepte du cinquième commandement dont il justifie la nécessité par de très-pauvres raisons. — Rainaut, qui est un esprit subtil, pense que l'amour ne vaut qu'autant qu'il se vend cher : or (en épousant la dame), il ne se mettrait point à un prix assez élevé (*caritat non auria a mi mezes*); il doit d'abord se faire cher (*car mi dey far...*), puisqu'il n'a d'ailleurs aucune raison d'être la marchandise de personne [1]. Peire soumet cette

1. Tel est du moins le sens que je crois démêler.

question délicate à un Tarasconnais nommé Bérenguier. Rainaut, toujours fin, déclare s'en remettre au jugement d'une dame qu'il ne désigne que par d'assez vagues éloges; « mais », dit-il, « sans » dire le nom, tout le monde sait de qui il s'agit. »

Rainaut de Tres Sauses est encore l'auteur d'un couplet français écrit sur le recto du fol. 22, au-dessous des deux *coblas* de Bertran Albaric. C'est une requête dans laquelle le poète se rappelle en souvenir son « bel senhor, » le priant de tenir sa promesse. Quel est le personnage à l'égard duquel Raynaut croyait devoir s'imposer la gêne très-visible d'écrire en français? Peut-être Charles-le-Boiteux ou quelqu'un des seigneurs de sa suite, car la pièce est trop récente pour qu'on puisse penser à Charles Ier.

Ces deux pièces sont écrites par une même main que je désigne par γ. Elles paraissent avoir été insérées après les pièces de Bertran Albaric; c'est du moins ce qui semble résulter de la place que les unes et les autres occupent dans le ms. [1] La tenson est écrite, non pas à lignes pleines, mais à deux vers par ligne. Certaines corrections pourraient faire croire que nous avons l'autographe même de l'auteur. Les rimes prouvent qu'il ne s'attachait pas à observer avec beaucoup de rigueur les lois de la déclinaison romane.

Peire Trabustal et Raynaut de Tres Sauses (ou des Trois Saules) sont demeurés jusqu'à ce jour aussi parfaitement inconnus l'un que l'autre.

I.

Tenson de Peyre Trabustal *e de* Raynaut de Tres Sauses[2]. (f. 21 v°)

Amix Raynaut, una donna valent
Quez es rica e de gran parentat
Vos vol donar s'amor e s'amistat,
4 Que la vulatz amb aytal convenent
Que sia de vos ho molier ho amia,
Car d'autramens dis que ren non faria;
Per qu'iey vos prec mi digas que volres;
8 Respondes mi e gardats com penres.

1. Cf. ce qui a été dit ci-dessus dans la description du ms., p. 13, n. 1.
2. Il y avait d'abord *Sauzes*, qui a été corrigé en *Sauses*.

— Compans Peyre, cant aras de present
L'amia vuell[1] per bona lialtat,
Çar d'autramens yeu seria enguanat
C'il era tauls c'alous ames nient;
Mays pus qu'illi mi vol mostrar la via
Qu'ieu dey tenir, ben faria g[r]an folia
S'ieu era tals qu'iey non li autreyes
D'avansar mi, ez aco en tous bes.

— Amix Raynaut, Dieus formet de nient
Cel, terra, mar, tenebras e clardat,
E pueys creet Adam, que per pecat
Fon condamnat per son gran faliment
Car traspaset so que Dieus dig avia;
E vos sabes c'a Dieus non plas amia,
Per qu'ieyn[2] volria que molier prezeses,
Car atresi, cant que tric, la penres.

— Compans Peyre, ben sabes verament
Que Dieus puga cel c'a humilitat
E baysa cel qu'en erguel es montat,
Qu'em pauc d'ora lo torna a nient;
Do[n]cx, pus qu'illi enver[s] mi s'umilia,
Ben dey pensar tenir non la poyria
Si con a ley pertenria c'o fezes,
Car il er[3] tals d'umilitat al pres.

— Amix Raynaut, a mi non plas content,
E majormens cant si fa d'oulontat[4];
E vos sabes que Dieus a comandat,
E es escrig el cinque mandament,
C'om non dessir follamens sa vezina,
Car rimour n'ieys, bregua ez atazina;
Ben sabes vos de Sanson[5] con ho fes
Que ben mes[6] mort esgardas con l'enpres.

— Compans Peyre, yeu truob apertament
Qu'amor non val si no y a caritat,

1. Ms. *vulel.*
2, Pour *qu'ieu ne.* — 3. Corr. *es?*
4. Pour *de voulontat?* (par esprit de parti?) Nous avons rencontré une contraction analogue dans quelques unes des pièces publiées précédemment; cf. les §§ VII, XII, XIII.
5. Ms. *sant son.*
6. Pour *miei*, à demi; cf. *Juges*, XVI, 25 et suiv.

E ges non val anquas lo pres d'un dat
S'a si non l'a trastot permierament;
Do[n]xs trobe yeu caritat non auria
A mi mezes si con aver deuria,
Car mi dey far permi[e]ramens valers,
Pues non mi cal d'eser a nul sos mers.

Tenson, vay t'en a Tarasco corent,
Tro Berenguier non ti sies restancat;
E cant m'auras a lui recomandat,
E tu li dis de ma part humilement
Que yeu sui sieus a calque part que sia;
E pregue li per sa gran cortezia
Quez el garde que frau non s'i comes
En sest partit que yeu li ay trames.

A tal que sabp de lial jugament
Con si deu far e non sufre barat,
Mi recoman, am tota[1] 'militat,
A far e dir trastot lo cieu talent
Tant cant viuray, ez aco ses bauzia,
Car d'autramens illy non amaria
Ren c'om penses en que nul mal agues;
Ses dir lo nom pron o sabp tota res.

II.

RAYNAUT TRES SAUSES (f. 22).

Mon bel cenhor, ge vos criee merci,
Que vos de moy ne ciastes hoblians[2].
Car det[3] vos ay tot mon cors, decirans
De vos servir hon que ja le desi[4].
Ge say de voyr qu'em vos a tant valors
Cers(?) trobarés asés de servios[5]
A far e dir vostre voloyr plesant,
Mas totas foys tenés moy covenant.

1. Ms. *toha*.
2. Il y avait d'abord : *Q. v. de m. deyés avoyr pitié*.
3. *Sic;* Raynaut fait un verbe français *der* sur le prov. *dar*.
4. Ce barbarisme veut sans doute dire « où que vous le désiriez. »
5. Serviteurs. — Pour la rime, cf. le § XXIII.

§ XXVI.

Pièces apocryphes.

J'ai eu précédemment occasion, en décrivant le ms. Giraud, de signaler ces trois pièces, et de constater leur analogie avec les compositions apocryphes dont abondent les *Vies des poëtes provençaux* de Nostre Dame [1]. J'ai même été plus loin, en écrivant que tous ces faux, aussi bien ceux des *Vies* que ceux du ms. Giraud, pouvaient avec une grande vraisemblance être attribués à Nostre Dame [2]. Cette dernière hypothèse n'est pas susceptible d'une démonstration complète : elle devient toutefois très-probable si l'on considère : 1° que l'auteur des *Vies* est capable d'un faux, puisqu'il a dénaturé à dessein les faits que lui fournissaient ses sources; ce que nous avons constaté ci-dessus au § IX, ce qui sera établi de nouveau dans une petite dissertation qui prendra place à la fin du présent chapitre; 2° que les faux en question se rencontrent uniquement chez J. de Nostre Dame et chez ceux qui les lui ont empruntés, circonstance qui ne permet guère de penser que le tort de notre auteur ait été simplement de puiser à une source impure; car, si réellement cette source existait en dehors de Nostre Dame, comment y aurait-il seul puisé? comment n'en aperçoit-on ailleurs aucun indice?

Laissons présentement de côté cette question, et examinons les trois pièces apocryphes du ms. Giraud. Chacune a son troubadour. Celui qui est indiqué comme l'auteur de la première est Jacme Mote d'Arles, connu par une seule pièce qui a été publiée ci-dessus (§ VII). Il y a dans cette pièce deux couplets où le poète rappelle en quelques mots les iniquités que la Provence a endurées sous le règne de Charles d'Anjou. Ces passages semblent avoir inspiré la pièce apocryphe du ms. Giraud, où le poète invoque la vengeance céleste contre les « tyrans inhumains » qui règnent sur la Provence.

S'il est à peu près certain que la première pièce a en vue le

1. P. 10.
2. P. 17.

gouvernement de Charles Ier, il est malaisé de déterminer à quels faits se rapporte la seconde. Ce fils qui fait la guerre à son père, est-il le fils de Richard d'Angleterre? et la pièce ici placée sous le nom de Blacasset fait-elle allusion à des événements qu'un lecteur des troubadours pouvait connaître par la Vie de Bertran de Born? Il est vrai que ces événements se produisent un demi-siècle environ avant l'époque où florissait le fils de Blacatz, mais dans une pièce apocryphe cela n'est point à considérer. Notons en passant qu'il n'y a dans le ms. Giraud aucune pièce de Blacasset : l'auteur de cet apocryphe connaissait donc d'autres chansonniers que le ms. Giraud, ce qui s'applique bien à Nostre Dame [1].

La troisième pièce est une prière d'action de grâces adressée à Dieu lors de l'avénement d'un prince que je ne saurais désigner. Bertran de Lamanon, à qui elle est attribuée, ne figure pas, non plus que Blacasset, dans le ms. Giraud; mais Nostre Dame les connaissait d'ailleurs, car il leur a consacré des notices qui, naturellement, sont très-fantaisistes (*Les Vies*, pp. 168 et 176):

C'est la forme surtout qui, dans ces trois pièces, est digne de remarque. Ce sont des sonnets; or, la plupart des morceaux apocryphes cités par Nostre Dame sont des sonnets ou des fragments de sonnets : un sonnet entier attribué à « Guilhem dels Amalrics », troubadour dont l'existence n'a pas d'autre garant que Nostre Dame (p. 199), et des fragments de sonnets peuvent être aisément reconnus dans les vers cités aux pages 66, 190, 191, 193 [2], 203, 206, 245. Cela prouve à tout le moins la commune origine des pièces apocryphes rapportées par Nostre Dame et de celles que nous présente le ms. Giraud.

Voici maintenant une petite particularité qui semble accuser directement Nostre Dame : dans la seconde pièce on lit : *Poure jove, indigent de l'erba d'Antesiera,* et notre auteur dit de Peire Vidal « qu'il avoit eu tousjours grande indigence de » l'herbe d'Anticire » (p. 99). Du reste, pour la langue et pour le style, ces trois sonnets ont avec les pièces apocryphes de Nostre Dame un air de famille qui frappe à première vue.

1. Blacasset était connu de Nostre-Dame, voy. *Les Vies* p. 175-6.

2. Les vers cités à cette page (le sixain final) sont insérés dans la vie de Rostanh Berenguier, qui a été rapportée ci-dessus au commencement du § X.

I.

En Jacmes Mote d'Arles. (f. 21)

Dous que la vergues Astrea aguet leissat Proenza
Lous tirans inhumans i volgeron renhar;
E, al luoc de pregar Dieus e nos ensenhar
Sos sa[n]s comandame[n]s, i fasian rezistensa.

E lo poble mogut d'emrabe, d'insolensa,
Los plus nobles del luoc los[1] fazian emponhar,
Emprezonar, tuar, sobr'ellos gazanhar
Leur ben e leur aver per truop grand violensa.

Tant que lo cel sera en sa bella figura
On s'i ressentira dei tala injusta vida,
Ben qu'on sembla que sia tot de pauc de vejaire.

Mais si nostres nebots laissan aquesta injura
Qu'on nos fa davant tos noncalmen impunida,
Nostre Pair' eternal en sera lo ve[n]gaire.

II.

En Blacacet. (f. 21)

Ieu crezi per verai e pense fermamen
Que de faire la gerrha encontra de son paire
E lo vouler cassar foras de son repaire,
Qu'aquo mal no s'es vist sobta lo firmament;

Ni que non es pas fach ben ni degudamen
De si voler fidar ni de voler complaire
A un sieu enemi ansian per desplaire
A son prochan paren qui l'ays mortalmen[2].

Poure jove, indigent de l'erba d'Antesieira,
Engendrat de parens de tant illustra rassa,
Non t'agra mais volgut segre l'opinio

D'aquel que ti podia ezentar de son yra?
Tu n'agras pas agut l'onta que ti descassa
De perdre en batalhan ta reputatio.

1. Il y avait d'abord *lous* qui a été effacé.
2. Il y avait d'abord *qui l'ama coralmen*.

III.

En Bertran de Lamanon, *peticio*. (f. 22 v°)

Segnor, lo rey s'alegra en ton divin secors,
Tu as mes sur sa testa excelenta corona,
Tu fas que ta vertu divina l'environa,
Tu fas que lo desir de son cor a son cors.

Tu lo nos as donat, rey, per nostre recors,
Tu lo faras florir, si ti plas, s'el s'adona
A son pople regir sens volontat felona;
Ta faras que sos jors jamais non seran cors.

Tu faras que sa man sera tant poderoza
Dessus sos enemics que per tot l'univers
Temeran sa furor e non ho poyran creire.

Tu faras qu'el fara cantar tos divins vers,
Tu faras qu'el fara la vostra vida uroza,
Car l'esperansa es bona; e Dieus, fai nos ho veire!

Arrivons en maintenant à la petite dissertation annoncée tout à l'heure. Il s'agit de montrer par un exemple concluant la mauvaise foi et en même temps l'ignorance de J. de Nostre Dame. Après cela, il faut que l'histoire de la littérature provençale soit débarrassée de ce faussaire imbécile.

J'ai eu précédemment[1] occasion de signaler la grossière supercherie par laquelle, profitant d'une lointaine analogie de noms, Nostre Dame attribue à la Provence des troubadours qui lui furent totalement étrangers, faisant par exemple de Jaufre Rudel de *Blaye* un « Jaufred Rudel de *Blieux* », et du moine de *Montaudon* un moine de *Montmajour*. C'est cette dernière transformation que je veux examiner de plus près.

Dans le livret de Nostre Dame, chaque vie, ou peu s'en faut, contient un témoignage emprunté au « Monge de Montmajour. » Que l'auteur ait bien entendu désigner ou déguiser ainsi le moine de Montaudon, c'est ce qui résulte avec évidence d'un passage de sa notice sur Peire d'Auvergne. Parlant de ce troubadour, Nostre

1. *Introd.* § III, p. 14 note 1, et 17 note 1.

Dame dit : « Il a faict une chanson à la louange de tous les poëtes » de son temps, à l'imitation de laquelle le Monge de Montmajour » a faict la sienne tout au contraire; en la couple finale d'icelle » il ne s'oublie pas, disant que sa voix surpassait toutes celles de » son temps.... » (p. 163). Cette chanson est bien connue, c'est celle qui commence par *Chantarai d'aquestz trobadors* [1], et elle a été en effet imitée par le moine de Montaudon. Les témoignages que Nostre Dame attribue à son moine de Montmajour sont, si j'ai bien compté, au nombre de 41, dont un est emprunté à la pièce de P. d'Auvergne, et dix à celle du moine de Montaudon. Les autres, Nostre Dame doit les avoir tirés de son imagination. Du moins, je ne vois point à quelle autre source il aurait pu les puiser. Quand, par exemple, il cite le moine de Montmajour à propos de « Frédéric, premier de nom, empe» reur » (p. 30), il faut bien que le témoignage invoqué soit faux, puisqu'il est faux que l'empereur Frédéric I[er] ait jamais composé en provençal. Et lorsque le même Nostre Dame fait dire à son « monge » de Montmajour que J. Rudel « estoit ung home rude, » ung gavot des montagnes, ennemy de toutes les dames et » amoureux de toutes [2] » (p. 27), il se trahit manifestement, car le nom même des *gavots* (habitants des montagnes), ne se rencontre pas, ou du moins ne s'est pas rencontré jusqu'ici, dans les textes provençaux du moyen âge.

Laissons donc de côté des témoignages que, jusqu'à preuve du contraire, on peut considérer comme entièrement controuvés, et venons en à ceux dont le moine de Montaudon et Peire d'Auvergne ont fourni les éléments. Je dispose mes textes sur deux colonnes : d'une part Nostre Dame, d'autre part sa source. Je place entre crochets l'unique témoignage emprunté à Peire d'Auvergne. Le texte du moine de Montaudon que je donne n'est pas exactement celui de Raynouard [3] : je l'ai établi à nouveau d'après quatre mss. : A B G I. La même pièce se trouve encore dans K N, mais je n'en ai pas le texte.

1. A 195, B 183, I 14, N 214. Nostre Dame a donc consulté l'un de ces mss. ou un ms. perdu. — Cette pièce a été publiée en dernier lieu par Bartsch, *Chrest. prov.* col. 75.

2. L'imprimé porte « et amoureux de *lentes*, » ce qui n'a aucun sens.

3. *Choix* IV, 368; réimprimé par Mahn, *Werke* II, 60.

Guilhem de Saint Desdier. Le Monge de Montmajour dict que ce Guilhem chantoit voulentiers, mais qu'il fut desherité d'Amours. — P. 39.

Lo premiers es de sanh Desdier,
Guillems, que chanta voluntier;
Et a chantat molt avinen,
Mas, quar son desirier non quier,
Non pot aver nulh bon mestier,
Et es d'avol aculhimen.

Arnaud Daniel. Le M. de M. dict que jamais Arnaud ne composa, mais trouva bien; qu'il a usé de mots obscurs qui ne se peuvent entendre : dès qu'il a escript pour sa Cyberne, il n'a rien vallu, ne le lievre chassa le bœuf. — P. 43.

Ab Arnaut Daniel son set
Qu'a sa vida ben non cantet
Mas uns fols motz qu'om non enten,
Pus la lebre ab lo buou casset,
E contra suberna nadet [1],
No valc sos chans un aguillen.

Guilhem Adhemar. Le M. de M. en sa chanson dict ainsi : Guilhen Adhemar ne fut jamais vieux soldat, ne bon poete ne comique, ains qu'il estoit vieux et pauvre et qu'il avoit emprunté maints vieux vestemens, se faisant ouyr qu'estoyent siens, et qu'il n'est pas moins vanteur que Peire Vidal, autre poete provensal. — P. 46.

El seizes Guillems Ademars
Qu'anc no fo plus malvatz joglars;
Et a pres manh vielh vestimen,
E fai de tal loc sos chantars
Don non es sols ab .xxx. pars;
E vei l'ades paubr'e sufren.

Remond Jordan. Le M. de M., en sa chanson dict que le Vicomte ne joyst jamais de ses amours, et que dès qu'il en print congé s'en allant à la guerre, ne feist que regretter. — P. 51.

Lo segons de sanh Antoni
Vescoms, qu'anc d'amor non jauzi,
Ni no fes bon comensamen:
Que la premeira s'eratgi [2],
Et anc pueis al re non queri.
Siei olh nueg e jorn ploram s'en.

Foulquet de Marseille. Le M. de M. en sa chanson, dict que Foulquet estoit un marchant qui, pour s'enrichir, feist un faulx serment, par le moyen duquel fut dict et déclaré perjure, et qu'il n'a jamais bien dicté ne composé. — P. 54.

E lo dotzes sera Folquetz
De Marcelha, us mercadairetz;
Et a fag un fol sagramen
Quan juret que chanso no fetz;
Et anz disen que fo pro vetz
Ques perjuret son essien.

1. Allusion à deux vers de la pièce *Ans quel cim reston de branchas,* Mahn. *Ged.* n°s 135 et 412. Nostre Dame n'y a rien compris.

2. « Car le première [femme qu'il aima] se fit « hérétique. » Le commentaire de ce passage est fourni par la Vie du Vicomte : ayant reçu dans une bataille une blessure qui fit désespérer de sa vie, sa bien-aimée, la vicomtesse de Pena

Remond de Mirevaux. Le M. de M. dict que Myrevaux estoit si prodigue et liberal qu'il donna par plusieurs fois son chasteau à sa dame, et avant que fut passé l'an le luy redemanda en plorant. — P. 61.

E lo ters es de Carcasses
Miravals ques fai molt cortes,
E dona son castel soven
E no i estai l'an ges un mes;
Et anc mais kalendas no i pres,
Per que nolh ten dan quil se pren.

Ancelme Faydit. Le M. de M., en sa chanson, dit que dès que Faydit devint amoureux, il changea son stille, et que ses chansons ne furent jamais prisées ne trouvées bonnes de personne. — P. 64.

El cinques es Gaucelms Faiditz
Que de drut es tornatz maritz
De lieis que sol anar seguen;
Non auzim pueis voutas ni critz,
Ni anc sos chans no fon auzitz,
Mas d'Uzercha entro qu'Agen.

Arnaud de Meyruelh. Le M. de M. dict qu'Arnaud estoit yssu de pauvres parens, que sa dame n'eust jamais soulas ne passetemps de luy, et qu'il n'avoit aucune grace en son chanter. — P. 66-7.

El noves Arnautz de Maruelh;
Qu'ades lo vei d'avol escuelh;
E si dons non a chauzimen,
E fay o mal quar non l'acuelh[1] :
Qu'ades claman merce sei huelh,
On plus canta l'aigua'n deissen.

Peyre Vidal. Le M. de M. dict ainsi de luy : Peyre Vidal estoit un vilain pellissier, qui n'a point ses membres entiers : mieux luy eut vallu qu'il eust eu la langue d'Or, c'est-à-dire qu'il eust parlé sagement, car on ne la luy eust pas si facilement couppée, et que la folye et la gloire luy ostoyent l'entendement, et qu'il avoit eu tousjours grande indigence de l'herbe d'Anticire pour luy purger le cerveau travaillé d'humeur melancolique. — P. 99.

Peire Vidals es dels derriers
Que non a sos membres entiers;
Et agra l'obs lengua d'argen
Al vilan qu'era pelliciers;
Que anc, pus si fetz cavalliers,
Non ac pois membransa ni sen.

« entra dans l'ordre des hérétiques » (*sis rendet en l'orde dels ereiges*, Parn. Occ. p. 199). Par ces mots, il faut sans doute entendre qu'elle se fit admettre au nombre des *parfaites;* voy. Schmidt, *Hist. et doctrine des Cathares ou Albigeois* I, 35.

1. La Vie d'Arnaut de Mareuil nous apprend en effet que sa dame, la

Giraud de Bournelh. Le M. de M. dict que Giraud de Bourneil ne faict que charlater en ung cagnard au soleil; que son chant est maigre et dolent, qu'il est si laid que s'il se voyait au myroir il ne s'estimeroit un festu. — P. 146.	[El segons Guirautz de Bornelh Que sembl' oire sec al solelh Al son magre cantar dolen Qu'es chans de velha portaselh; E sis vezia en espelh Nos prezari' un aguilhen.]
Monge de Montmajour. Il fist un chant, auquel il bailla à chacun des poetes son quolibet, et en la coupple finalle d'icelle, parlant contre soy mesme dict qu'il est un faux Monge, qui a laissé de servir Dieu poursuyvre la pance et l'estat de volupté et gourmandise, et qu'en sa vie ne chanta jamais riens qui vallust. Cecy a escript le Monge des isles d'Or. — P. 227.	Ab lo sezesme n'i a pro : Lo fals Monge de Montaudo Qu'ab totz tensona e conten; Et a laissat Dieu per baco; E quar anc fetz vers ni canso Degra l'om tost levar al ven.

Tout commentaire serait maintenant superflu : les faits qui ressortent avec évidence du rapprochement qui précède, sont : 1° que le « Monge de Montmajour, » ce « flagel dels trobadours, » comme dit Nostre Dame (p. 226), est un personnage fictif, mis par l'auteur des *Vies des poëtes provensaux* à la place du Moine de Montaudon; 2° que dans les cas où Nostre Dame s'est tenu le plus près de son modèle, il a commis de graves inexactitudes, volontaires ou involontaires. Il n'en faut pas plus pour retirer toute valeur à un livre qui, tant dans sa forme originale que dans la traduction qu'en a faite un italien laborieux, Crescimbeni, est encore la source ou beaucoup vont puiser ou compléter leur connaissance de la littérature provençale.

Comtesse de Burlas (= vicomtesse de Béziers) lui donna son congé sur l'ordre, ou du moins à la prière, du roi d'Aragon, Alphonse II.

APPENDICE.

I.

Table du Chansonnier Giraud.

Avertissement. — La concordance des chansonniers avec les lettres par lesquelles je les désigne, a été donnée plus haut au § III de l'*Introduction* (p. 11). Le chiffre placé après la lettre indique le folio où la pièce est transcrite. Exceptionnellement, le ms. 1749 (D) est cité par pages, ce genre de pagination ayant été adopté pour ce seul ms. dans le *Catalogue du Fonds français*. De même pour le ms. S[1]. Exceptionnellement encore, les chansonniers de La Vallière (I), d'Este (U) et d'Oxford (Z), sont cités, non par folios, mais par les n[os] des pièces, méthode assurément la meilleure, mais qui ne peut être employée que lorsqu'il existe d'un chansonnier une table imprimée et ainsi numérotée [2]. — Pour les pièces qui se trouvent aussi dans Z, je me suis borné, afin d'épargner l'espace, à renvoyer à ce ms. : on trouvera dans la table que j'en ai donnée dans les *Archives des Missions,* la concordance à peu près complète [3] des autres mss. — Lorsqu'une pièce a été

1. Ce ms. est cité par pages dans la table qu'en a dressée M. Grüzmacher (Herrig, *Archiv.*, XXXIII, 428 ss.), sauf pour les trois premiers feuillets qui n'ont pas été compris dans la pagination, et que M. Grüzmacher cite par folios.

2. La table d'I fera suite à celle-ci ; la table d'U a été publiée par M. Mussafia en 1867, dans les comptes-rendus de l'Académie de Vienne (*Del codice Estense di rime provenzali*, relazione di Adolfo Mussafia ; extrait paginé 339 à 450) ; la table de Z se trouve dans les *Archives des Missions,* 2e série, V, 251 ss. (tirage à part p. 247 ss.).

3. Je dis *à peu près*, parce qu'au moment où j'ai fait imprimer la table de Z, je n'avais pas encore dépouillé le ms. Giraud, le Chigi, ni les deux Ricardi (E O S T). Du reste, les trois derniers de ces quatre mss. ne sont pas importants, et la valeur du ms. Giraud consiste surtout dans les pièces que seul il nous a conservées.

publiée dans les *Gedichte der Troubadours* de Mahn ou dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen* de Herrig, je l'indique entre parenthèses, à la suite de la mention du ms. d'après lequel la publication a été faite. Je me borne à citer ces deux collections, d'abord parce qu'elles sont (ou prétendent être) la reproduction diplomatique de mss. déterminés, ensuite parce que, faute de tables, les recherches y sont particulièrement difficiles. — Les pièces du chansonnier Giraud qui ont été publiées dans les pages précédentes, sont accompagnées de la mention du § où elles ont pris place. — J'ai ajouté entre crochets le nom de l'auteur toutes les fois qu'il avait été omis et qu'il pouvait être rétabli avec certitude. — Pour quelques autres détails, je renvoie à l'*Avertissement* que j'ai placé en tête de la table de Z.

Une question que je voudrais pouvoir résoudre est celle des rapports qui existent entre le ms. Giraud et les autres recueils des poésies des troubadours. Malheureusement, les observations que j'ai présentées ailleurs [1], au sujet du chansonnier d'Oxford, s'appliquent également à celui-ci. On ne peut le faire entrer dans aucune famille de chansonniers parce que les chansonniers que nous avons ne se laissent pas grouper par familles. On doit le considérer comme une compilation originale faite avec des matériaux anciens et des matériaux nouveaux. L'état de corruption où il nous présente plusieurs des pièces nouvelles (voir notamment §§ III et XX) porte à croire qu'elles ont été, du moins pour une part, recueillies de la tradition orale. Quant aux matériaux anciens, il est bien évident qu'ils ont dû être puisés par le compilateur dans un ou plusieurs recueils plus ou moins apparentés à ceux que nous possédons encore, mais non point certainement dans un chansonnier semblable à aucun de ceux que nous connaissons : la disposition des pièces, leurs leçons, leurs attributions, s'opposent à cette hypothèse. C'est donc pièce par pièce qu'il faudrait étudier les rapports de notre chansonnier avec les autres. La table qui suit le montre déjà à elle seule, et on le verra mieux encore en examinant le texte, imprimé un peu plus loin, de deux chansons que j'ai choisies à dessein parmi celles dont on a publié le plus de leçons (n^{os} iij et xxx du ms. Giraud). Après ces observations

1. *Arch. des Missions*, 2e série, V, 165-6 (tir. à part, p. 161-2).

générales, je me bornerai à deux remarques particulières. La première, c'est qu'en ce qui concerne les attributions, notre chansonnier suit bien souvent une direction qui lui est propre, et qui, en ce cas, est, on peut le dire, fort mauvaise. L'attribution qu'il fait des pièces xx, lxxj, xcij, ciij, cx, cxliv, lui est personnelle, et est certainement erronnée. Ma seconde remarque est que le compilateur du ms. Giraud doit avoir profité d'un recueil fort analogue à B (ms. 856), qui est considéré comme l'un de nos plus précieux chansonniers; car, seul avec ce ms., il contient les pièces lxvj, lxx, xcvj, et il s'accorde avec lui seul sur d'autres points encore. Ce sont là de simples indications qu'une connaissance plus approfondie de nos autres chansonniers permettra assurément de préciser et de multiplier.

(Les trois premiers feuillets manquent [1]).

[Bertran Carbonel, *coblas esparsas*][2]. (f. 4)

Motz homes trobi de mal plag. — B. 26.
D'omes trop que van rebuzan. — B. 32.
Savis homs en ren tan non failh. — B. 59.
Totz trops es mals e qui a trop s'adeza. — B. 20.
D'omes trobe que am lur jent parlar. — B. 37.
Atresi ven homs paures en auteza. — B. 31. (v°)
Totz trops es mals en aisi certamen. — B. 44.
Anc non fon homs tan savi ni tan pros. — B. 42.
D'omes trobe totz aitals. — B. 8.
Le savis dis c'om non deu per semblan. — B. 22.
Homs cant es per forfag pres. — B. 40. (f. 5)
D'omes trobe fols e issirvilhatz. — B. 53.
Savis homs cant vol enpendre. — § VIII, iii.

1. Sur le premier feuillet de garde, une main du xvi[e] siècle, qui doit être celle de J. de Nostre Dame, a écrit une table informe des noms des troubadours, en suivant l'ordre où ils se présentent dans le ms. Les trois premiers sont « Bertrand Astorgat, Bertrand Carbonel de Marseilla, Folquet. » Nous avons la pièce de Folquet (au fol. 5 v°), et la fin des *coblas* de B. Carbonel, mais l'œuvre de B. Astorgat, troubadour sur lequel il n'existe à ma connaissance aucun autre témoignage, a été enlevée avec le commencement du volume.

2. Se retrouvent toutes, sauf trois, dans I, et ont été publiées par M. Bartsch, *Denkmæler* p. 5-26. J'indique pour chaque *cobla* du ms. Giraud le numéro correspondant de l'édition de M. Bartsch.

S'ieu dic lo ben ez hom nol mi ves faire. — B 1[1].
Alcun nesi entendedor. — B. 3.

En Folquet [2]. (v°)

Cant ben me suy apensatz. — Z 164.

En Bertran Carbonel de Maseilha. (f. 6)

D'omes trobe que son de vil natura. — B. 16.
Totz maistres deu estar. — § VIII, iii.
Hostes ab gaug ay volgut veramens. — B. 27.
Mal fay quy 'nclaus[3] ni enserra. — B. 55.
Qui pogues vezer en espeilh. — § VIII, iii.

En G. de Lobevier. (v°)

La plus falsa cobertura. — § XV.

En Montanhagout. (f. 7)

Qui vol esser agradans ni plazens. — A 124, B 262, D 146, I 324, O 6[4].

Fabre d'Uzes. (v°)

Tems es c'on si deu alegrar. B 381, G 36, H 190, I 439, P 38, Q 135[5].

[*Coblas esparsas*] [6].

Sel que promet a son coral amic. — A 126, B 146, C (*G*. 45), D (*G*. 892), G 148, I 442, L 1, N 21, S 233, U 191.
Ges de poder non part hom per egual. (f. 8)
Pres suy ez en grieu pantais. — D 162.
Ben volgra si far si pogues.

1. Entre ce couplet et le suivant β a écrit *Bertran Carbonell de Marselha*.
2. Folquet de Romans. Cette pièce est publiée dans le *Lex. rom*. I, 488, d'après B.
3. Ms. *quyn claus*.
4. Dans Riccardi 2981 (copie d'O), f. 154.
5. Publiée d'après B G H I par Rochegude, p. 366. Le ms. Giraud offre en plus un envoi :

Del comte plai sos capteners
De Proensa e sa paria,
E car erguelh humilia
Plas mi car creis sos grans poders.

6. *Cobla esparsa*, rubrique intercalée par β. — La première de ces *coblas* est le commencement d'une pièce d'Aimeric de Belenoi; la seconde reparaît au fol. 20 entre des *coblas* anonymes; la troisième commence une pièce de G. de

Gran plazer ay can truop que mi reprenda.
Majer mercat es que de juell.

CADANET, *de l'espital de san Jhoan.* (v°)

Si trobava mon compayre En Blacas[1].

Monsen ROSTANH BERENGUIER DE MASELHA.

Si com trobam clar el vielh Testamen. — § X, I.

Lo BORC DEL REI D'ARAGON, *peticio.* (f. 9 v°)

Un juoc novel ay entaulat. — § X, II *a*.

Poicibot. Je n'ai pas retrouvé les trois autres. A tout évènement, en voici le texte :

I. Ben volgra, si far si pogues,
Que Dieus agues tot so qu'ieu ay,
E le pensament e l'esmay,
Et ieu fos Dieus si con ell es :
Qu'ieu li fera segon quem fay,
El rendera segon c'ay pres;
Car tut(z) li croy e li mavays
Tenon li (*l.* lo) miels de tots sos bens;
Aquilh l'en rendan las merces
Q'ieu non o fas ni o faray,
Ni de Dieu non tenc un poges,
Mas un'arma que li rendray.

II. Gran plazer ay, can truop que mi reprenda
De mos failhirs bellamens, a rescos,
E mi desplay d'oms malvays enuyos
Can me repren de qu'ieu vergoinha prenda :
Lo bon amic castia en selan
Lo sieu amic, cant li ves far falhensa;
E l'enemic castia en defaman;
Per qu'ieu non vuelh s'amor ni sa valensa,
Ni nom mi play d'oms que m'an castian
Qu'en mon failhir s'anes pueis alegran.

III. Majer mercat es que de juell
De lialtat, cascun ho ve :
Tu l'as sis (*l.* sit) vol[s] et ieu sil vuell;
Vist anc tan gran mercat de re?
Lialtat es az aital for
Con voler vol dedins son cor,
Quel voler fay son seinhor tot aytal,
Sis vol lial ho sis vol deslial.

1. Raynouard (*Ch.* V, 111) donne le premier couplet de cette pièce. Je n'ai pu trouver d'après quel ms.

Monsen ROSTANH BERENGUIER DE MASEILHA, *remisio*.
Ab dous dezir ay desirat. — § X, II *a*. (f. 10)

Peticio del BORC.

Mi dons m'es enperativa. — § X, II *b*.

Remisio de monsen ROSTAINH.

D'amor de joy genitiva.

Monsen ROSTANH BERENGUIER, *peticio*.

Quant tot trop tart tost quant plac trop. — § X, II *c*.

Lo BORC, *remisio*.

Mesier G. pensan en prop.

Monsen ROSTANH BERENGUIER, *peticio*. (v°)

Pos de sa mar man cavalier del Temple. — § X, II *d*.

BERENGUIER TROBEL.

Si vols amixs al segle guazainhar. — § XIV, I.

P. CARDENAL. (f. 11 v°)

Falsetatz e desmesura. — A 170, B 276, G 210, H 99, I 575.

En CADANET. (f. 12)

Una ren m'a aleujat [1].

DASPOLS.

Fortz tristors es e salvaj'a retraire. — § IV, I.
Seinhos, aujas c'aves saber e sens. — § IV, II. (f. 13)

. . . . . . [2]

Mon chantar vuell retraire cominal. — G (*G*. 975), H 94, I (*G* 976) [3].

. . . . . . (f. 14)

Qui vol savi viure membradament. — § XXIII.

[P. CARDINAL]. (v°)

Anc non vi Breton ni Bavier. — A 164, B (*G*. 214), G 214, I 560, N 216 [3].

1. Couplets 3 et 4 (selon C) de la pièce *S'ieu pogues ma voluntat*, de Cadenet, qui est transcrite plus loin, n° lxxxxvij.
2. β a écrit au-dessus de cette pièce *cirventes;* P. Cardinal G, anon. dans H, R. de Castelnou I.
3. Les deux premiers couplets seulement.

[*Tenson d'*En Engles *e de* .... [1]].

A la cort fuy l'autrier del rey Navar. — § III.

[*Tenson de* B. Carbonel *e del ronci* [2]]. (f. 15)

Ronci, .c. ves m'avez faih penedir. — § VIII, i.
Si anc null tems fuy ben encavalcatz. — § VIII, ii. (v°)

[*Tenson de* G. de Murs *e de* ....] (f. 16 v°)

Guillem de Murs, .j. enujos. — § V.

En Jacmes Mote d'Arle.

Non es razons qu'ieu deg'aver pereza. — § VII.

En P. Cardenal. (f. 17)

Ab vos d'anjel, lengu' espert' e non bleza. — A (*G*. 6), H 92.

.I. sirventes novel vuell comensar. — A 169, B 284, H 105, I 584. (v°)

Tenson. (f. 18)

En [a]quel son quem play ni que m'ajensa. — § VI.

En Pistoleta. (v°)

Manta gen aug meravilhar. — B 336, I 831, U 314 [3].

En Cadanet. (f. 19)

Tot hom qui ben comensa e ben fenis. — B 248, G 133, H 184, I 269, M (*A*. xxxiv, 377), U 633 [4].

Raimbaut d'Aurenga. (v°)

Ja hom pres ni dezeretatz. — B 128, D 186, G 206, H 186, I 600 [5].

En Folquet.

Dieus vers el vostre nom e de sancta Maria. — B 6,— I, 122 [6].

. . . . .

Ben es neci e desaventuros. — § XVI. (f. 20)

Tenson de Bertran Albaric *e da* Guibert [7]. (v°)

Amic Guibert, ben a .vij. ans pasatz. — § XXIV, i.

1. *Tenson* β
2. *Tenson del rocin* β.
3. Sail de Scola U. — *Parn. Occit.* 381.
4. G. Figueira B G I U, Az. lo negre H, anon. dans M.
5. « Pere Vidal Ventador » G, P. Cardinal I, R. de Vaqueiras les trois autres.
6. F. de Marseille B, à F. de Romans par la table du même ms. — *Ch.* IV, 399.
7. Pièce écrite par β.

[*Pièces apocryphes.* — § XXVI, I, II.] (f. 21)

Tenson de PEYRE TRABUSTAL *e de* RAYNAUT DE TRES SAUZES[1]. (v°)

Amix Raynaut, una donna valent. — § XXV, I.

BERTRAN ALBARIC[2]. (f. 22)

Ieu ame tan ques .j. emperador. — § XXIV, II.

RAINAUT TRES SAUSES.

Mon bel cenhor, ge vos criee merci[3]. — § XXV, II.

[*Pièce apocryphe.* — § XXVI, III.]. (v°)

En FOLQUET. (f. 23)

.j. Los mals d'amors ai ieu ben totz apres. — Z 113.

.ij. Per Dieu, amor, ben sabes veramens. — Z 14. (v°)

PEIRE VIDAL. (f. 24)

.iij. Quant hom es en autruy poder. — Bartsch 23[4].

1. Pièce écrite par γ.
2. Pièce écrite par β.
3. Couplet écrit par γ.
4. Quant hom es en autruy poder. Non pot tot sos talens complir. An l'aven soven a giquir. Per l'autruy grat lo sieu voler. Doncs pos en poder mi suy mes. D'amors segray los mals els bes. Els torts els dregz els dans els prous. C'aisi m'o comanda razos. — 2. Car qui vol el segle caber. Mantas ves l'aven a sofrir. So quel desplay am gent cobrir. Am semblansa de non chaler. E pueis can ves ques sos luocz es. Contra cels que l'auran mespres. Non sia flacs ni nisilhos (*sic*). Qu'e gran dreg nos pauc d'uchaizos. — 3. Tant ay de cen e de saber. Que tot ieu say lo miels cauzir. E gen conoisser e grazir. Quim vol amar e car tener. E tenc mal us de genoes. C'ap bel semblant gay e cortes. Soy als amicx amoros. Et als enemixs ergoilhos. — 4. Car qui pot e non vol valer. Car non s'esforsa de morir. Doncs pos la mort non vol auzir. Per far enuey e desplazer. Car mot es lay d'onrat pages. Can recuelh las rendas els ses. Cor poirit am cor vermenos. Estiers grat de Dieu e de nos. — 5. Bella donna Dieus cug vezer. Cant lo vostre gent cors remir. E car tan vos am eus dezir. Grans bens m'en deuria eschazir. C'aisi m'a vostr'amor conques, e vencut e liat e pres. C'ap tot lo segle que mieu fos. Me tenria paure ses vos. — 6. Donna cant vos vey remaner. Que m'aven de vos a partir. Aisi m'angoison li sospir. C'an pauc non m'aven a cazer. Ai bella dousa franca res. Vailham vos Dieus e merces. Retenes me e mas chansos. Sitot pezal cortes gilos. — 7. Honor e pres vuelh mantener. E bonas donnas hobezir. Et a cortezas gen servir. Et non ay gran cura d'aver. Empero s'ieu poder agues. Non es coms ni dux ni marques. A cui tan plagues messios. Ni mens s'azaut d'avols barons.

E[n] PONSON. (v°)

.iiij. Ben dey viure tostemps am gran dolor. — § XII, I.
.v. Valent donna per qu'ieu planc e sospir. — § XII, II. (f. 25)

En PERDIGON. (v°)

.vj. Trop ay estat mon Bel Esper non vi. — Z 111.
. . . . (f. 26)
.vij. Grans esfors fa qui ama per amor. — B 265, H 222, I 192[1].

JHOAN DE PENNAS. (v°)

.viij. Un guerrier per alegrar. — § XI.
. . . . (f. 27)
.ix. Clara dompna, vostre cors lis e clar. — § XXII, I.
. . . .
.x. N'àuriflama car vos es flamejans. — § XXII, II.

POMO (sic) JORDAN. (v°)

.xj. A vos soplei, donna, permieramen. — Z 130.

BERNAT DE VENTADOR. (f. 28)

.xij. Amors, e queus es veyaire. — Z 35.

Mesier ROSTANH BERENGUIER. (v°)

.xiij. Tot en aisi con es del balasicz. — § X, III.

Tenso de PEIRONET et de GIRAT. (f. 29)

.xiiij. D'una razon, Peironet, ay corage. — H 79[2]. — § IX.

En RICAU DE BERBEZIU. (v°)

.xv. Si col soleilh per sa nobla clardat. — B 366[3].
. . . . (f. 30)
.xvij. Pos la dousor del tems gay. — § XIX.
.xvij. Si ay perdut mon saber. — § XXI.

Tenson d'En SAVARIC e de GAUSELM e d'En UGO. (v°)

.xviij. Gauselm, tres juocs enamoratz. — A 132, B 391, G 264, H 80, K 80, M 82, N 177, T 24, U 495, W 91.

En P. ROGIER DE MIRAPEIS. (f, 31 v°)

.xix. L'adretz solas e l'avinent compainha. — B 152, I (G. 1035)[4]

1. Sordel B I, « en Richas Novas » H.
2. Extraits dans Ch. II, XCI-XCII, 301, et V, 290.
3. « Peire de Cols d'Aorlac » B.
4. Pons de Capdoil B I, à « Peire Rogier de Mirapeish » par la table de B.

Folquet de Masseilha. (f. 32)

.xx. Aysi con cel c'ama e non es amatz. — Z 72.

Gauscelm Faidit. (v°)

.xxj. Tutz sill quez amon valor. — Z 69.

Berenguier Trobel. (f. 33)

.xxij. Aysi con sel que ses forfag es pres. — § XIV, ii.

Mesier Rostainh Berenguier. (v°)

.xxiij. La dousa paria. — § X, iv.
.xxiiij. Tant es plasent nostr'amia. — § X, v. (f. 34)

P. Cardenal.

.xxv. Ar me puesc ieu lauzar d'amor. — A 170, B 273, H 98, I 608.

En Perdigon. (v°)

.xxvj. Ben aiols[1] mals e l'afant el consir. — A 49, B 238, C 97, G 101, I 770, N 159, Q 108, T 46, U 372, V 107, W 63.

P. Vidal. (f. 35 v°)

.xxvij. Neus ni gels, plueya ni fain. — Bartsch 27.

P. Cardenal[2].

.xxviij *a*. Amar la vuelh de bona guiza.
— *b*. E tan tenc per nesi Andrieu.
.xxix. Ben tenc per fol e per muzart. — B 287, G 221. (f. 36)

Cadanet.

.xxx[3]. Ai com dona ric corage[4]. — Z 94.

1. Ms. *aials*.

2. Rien ne prouve que les deux couplets placés ici sous le nom de P. Cardinal soient de ce troubadour; le premier se rencontre anonyme dans H (f. 87 v°) entre beaucoup d'autres *coblas esparsas*, le second est publié ci-dessus, p. 67 note 3 (§ IX).

3. Le ms. répète pour cette pièce le n° xxix et donne à la suivante le n° xxx (au lieu de xxxj); mais il reprend ensuite avec raison au n° xxxij.

4. Les copies nombreuses que nous avons de cette pièce se laissent assez bien répartir en deux familles; la plus nombreuse à laquelle appartient le texte fourni par le ms. Giraud, comprend A B D H I M P W Z, l'autre C N Q U. Toutefois, dans le ms. Giraud le premier couplet offre une leçon toute particulière: 1. Ai com dona ric corage. De prejar e d'ardimen. Mi dons quem don'espaven.

Deaude de Pradas. (v°)

.xxxj. D'omę fol ni desconoisen. — K (*A*. xxxiv, 438).
(Lacune d'un feuillet.)

En Cadanet. (f. 37)

.xxxij. Longa sazons ay estat vas amor. — A 107, B 159, G 157, H 279, I 801, L 3, N 170, P 37, S 227, U 371, Y (*G*. 943)[1].

P. Vidal. (v°)

.xxxiij. Can homs honrats torna en gran paupriera. — B 32[2].

En Cadanet[3].

.xxxiiij. Non sai cal conseilh mi prenda. — Z 97.

Entre los fis aimadors. On plus ma domn'a valor. E beutat e cortezia. Ieu non l'aus mos talans dir. Pero ben pens e m'albir. Qu'ardiment fas e follia. Mai on plus vol hom conquerer. Major ardimen deu aver. — 2. En faire gran vassalage. S'eschay ben c'om aya cen. Pero plus ardidamen. Ho fay qui mescla follor. Car anc bon envazidor. Nom vim si non fes follia. E non tainh ges c'om s'albir. Tot so qu'en pot avenir. Car ya ren ben non faria. Car ieu n'ay vist mans dechaer. Tals qu'eron pros per trop temer. — 3. Temer deu hom vilanage. E far tot deschauzimen. E vas si dons failhimen. E vergoinha e desonor. E d'aiso don mi paor. Que s'ieu aiso non tenia. E vas ma donna mentir. Trop cujaria failhir. Pero s'ieu fas tota via. An mais e vuell son voler. E s'ieu faill non ay pron saber. — 4. Donna ieu ay un uzage. Segon lo mieu ensien. Per sobre amoramen. E semblaria d'error. Cant vostra fresca color. Avinens ses maystria. El vostre gent cors remir. Soy tant jauzent c'al partir. M'en creysira e feunia. C'atressi n'ay desplazer. Cant vos vey con yoi del vezer. — 5. Tant m'azaut de vostre stage. Donna tant me son plazen. Tutz vostre captenemen et an vos port fin'amor. C'assas plus fortz que non cor. Caval de pres correria. Can vai lai on vol venir. Segon so que ieu desir. Esser am vos cujaria. Annar de trop gran lezer. C'aras say ben mon voler. — 6. Tant ay en vos mon corage. Plus qu'en autra ren vivent. Per que par que chauzimen. Del vostre fin aymador. Vos pregue ab gran honor. E fares hi cortezia. Qu'en vos ai mes mon desir. E mon amar ses mentir. E farai ho tota via. Car me podes retener. Qu'en mais ren non ay esper.

1. P. de Maensac A; Cadenet B G H; « Rostanh de Mergas, escudier de la Ilha » table de B et I; « Rostan de Melics » L; « Jordan de l'Ila de Venaissin » (sans doute le même que le précédent) N U; G. Faidit P; Pons de Capd. S; P. Raimon Y.

2. Il n'y a ici que les quatre premiers couplets après lesquels on lit de la même écriture : « Aici fai mudar en la deriera carta », et en effet, au fol. 69 v°. après le n° cxx, on lit la fin de la pièce, moins les quatre couplets d'envoi (Bartsch, v. 50-61).

3. Le copiste avait d'abord écrit *Rostainh de Mergas*, nom d'un troubadour connu par une seule pièce, qui même peut bien ne lui point appartenir; voy. la note 1 de cette page.

HUGO DE MOENSAC, P. CARDENAL. (f. 38)

.xxxv. En Peire, per mon chantar bel. — § II.

RAIMBAUT DE VAQUIERAS. (v°)

.xxxvj. Savis e fols, humils et erguilhos. — Z 79.

Del DALFIN DE VIENA *e de* PERDIGO.

.xxxvij. Perdigon, ses vassalage. — A 153, G (*G*. 1016), I 45, N 178, U 499, W (*A*. XXXII, 409).

En FOLQUET. (f. 39 v°)

.xxxviij. Am tan jent vent et am tan pauc d'afan. — Z 18.

En R. DE MIRAVALS. (f. 40)

.xxxix. Bel m'es qu'ieu chant e domney. — Z 86.

En BLACAS. (v°)

.xl. Sim fai amors am fizel cor amar. — A (*G*. 151), B 351, C 107, Q 136, V 91[1].

MON[TANH]AGUT.

.xlj. Nuls homs non val ni deu esser prezat. — A 124, B 260, D 145, G 34, H 93, I 452, N (*A*. XXXIV, 200), O[2].

En BERNAT DEL VENTADOR. (f. 41)

.xlij. Cant par la flor costal vert fueill. — Z 31.

En FOLQUET. (v°)

.xliij. Sitot mi soy a tart aperseuput. — Z 16.

[*Anonymes*]. (f. 42)

.xliiij. Non puesc mudar nom plainha ma rancura. — § XX.
.xlv. L'autrier al quint jorn d'april. — § XVII.
.xlvj. Destretz d'amors venc davan vos — A 134, B 235, D 90, G 124, H 130, N (*A*. XXXIII, 446), U 267, W 81[3]. (v°)

(Lacune de trois feuillets.)

.liij. Sitot chantar non m'enansa. — § XVIII. (f. 46)

1. « Blancassetz » A C V, « Blancazim » Q, « Blacatz » B. — Il n'y a ici que les deux premiers couplets; le reste, moins l'envoi, se trouve au f. 69 v°.
2. Dans Ric. 2981 (copie d'O) f. 150.
3. A Albertet par tous ces mss. — Il n'y a ici que les deux premiers couplets de cette pièce. La lacune a emporté le reste.

ARNAUT DE MARUELH.

.liiij. Sim destreinh, domna, e vos amor. — Z 71.

En CADANET. (v°)

.lv. Amors, e com es de me. — Z 95.

En GUALSEM FAIDITZ. (f. 47)

.lvij[1]. Cantz e deportz, joi domney e solas- — Z 60.

En RICUI DE BERBEZIU. (v°)

.lviij. Atressi com l'auriflant. — A 88, B 219, C 103, I 505, K 13, L 30, M 18, N 165, T 44, W 63[2].

En P. VIDAL. (f. 48)

.lix. Mot m'es bon e bel. — Bartsch 1.

LO REI RICHART. (v°)

.lx. Ja null hom pres non dira sa razon. — Z 1.

[CERCALMONT].

.lxj. Per fin'amor m'esbaudira. — U 711[3].

En MOTER. (f. 49)

.lxij. Sitot d'amors suy destretz nueh e dia. — § XIII.

En FOLQUET.

.lxiij. Tant m'abelis l'amoros pensamens. — Z 15.
.lxiiij. S'al cor plagues ben forai mai sazos. — Z 17. (v°)
.lxv. Amor, merce, non mueira tan soven — Z 19. (f. 50)
.lxv bis[4]. Ja nos cug hom qu'ieu camje mas chansos. — A 64, B 5, C (*G.* 64), D 4, G (*G.* 957), H 228, I 353, M 58, N 63, P 7, Q 33, R 14, T 22, U 144, V 88, W 6, Y (*G.* 958). (v°)

En P. DE CAZALS. (f. 51)

.lxvj. Ja tant nom cugiei quem trigues. — B 247.

1. Le copiste s'est évidemment trompé d'un numéro, car il n'y a point de lacune à cet endroit.
2. Et de plus dans le chansonnier français 2050, f. 81.
3. Deux couplets de cette pièce sont publiés et traduits d'après le ms. Giraud par Raynouard, qui les attribue à tort à Richard Cœur-de-Lion, *Ann. de la Soc. de l'Hist. de Fr.*, 1837, p. 151; voy. ci-dessus p. 18.
4. Autre erreur du copiste qui, cette fois, répète deux fois le même numéro.

Aimeric de Pegulla. (v°)

.lxvij. Atressim pren com fai al jogador. — Z 104.
.lxviij. Amors, a vos meseisam clam de vos. — A 52, B (*G.* 739), D (*G* 740), G 91, H 178, I 425, N (*G.* 1176), Q 45, R 46, T 13, U 228, W 38.
.lxix. Cel que s'irais ni guerrej'amb amor. — Z 106. (f. 52)

Uc de la Bacalaria. (v°)

.lxx. Ses tot enjan e ses fol'entendensa. — B 347.

Gausberc de Pueih cibot. (f. 53)

.lxxj. Aisi com cel qu'a estat ses seinhor. — Z 143.

Aimeric de Bel enuei. (v°)

.lxxij. Aissi col pres can s'en cuja fugir. — Z 89.
.lxxiij. Aissi com hom que seinhers ocaizona. — A (*G.* 400), B (*G.* 156), I (*G.* 399) [1].

En G. Adzemar. (f. 54)

.lxxiiij. Ben fora oi mais sazon e lox. — A 105, B 159, C (*G.* 342), D 139, G 69, H 174, I 400, N 109, Q 127, U 42, W 76.

Arnaut de Maruelh. (v°)

.lxxv. Ses jois non es valors. — Z 74.
.lxxvj. Si com li peis en an l'aigua lur vida. — Z 73.

Berenguier de Parazol. (f. 55)

.lxxvij. Ab la fresca clardat. — A 140, B (*G.* 3), D 94, I 309, N 170.
.lxxviij. De la gensor c'om vej' al mieu semblan. — B 209, D 94, I 307.

En Pons de Capdueill. (v°)

.lxxix. S'anc fis ni dis nulha sazo. — A (*G.* 555), B 116, G 162, I 462, L 13, N 61, P 36, S 223, U 385, W 79.
.lxxx. Si com celluy c'a pron de valedors. — Z 133. (f. 56)
.lxxxj. Lials amixs qui amors ten joios. — A 73, B 116, G 161, H 120, I 467, M 23, N 60, U 379.
.lxxxij. Aissi m'es pres com a cel qui sercan. — A 73, B 118, C 38, G 159, I 463, K (*G.* 155), N 60, Q 96, S 222, U 383. (v°)

1. B. de Palazol A, Guill. de Berg. B, au moine de Montaudon par la table de B et par I.

Peire Vidal. (f. 57)

.lxxxiij. S'ieu fos en cort on hom trobes drechura. — Bartsch 43.
.lxxxiiij. Tuig miey conssir son d'amor e de chan. — Bartsch IV[1].
.lxxxv. Anc non mori per amor ni per al. — Bartsch 35. (v°)
.lxxxvj. Puis quel paupres que jas el ric ostal. — Bartsch 37. (f. 58)
.lxxxvij. Nuls homs nos pot d'amor gandir. — Bartsch 24.

Gauscelm Faiditz. (v°)

.lxxxviij. Tant ai sufert lonjamen gran afan. — Z 68.
.lxxxix. Si anc nuls homs per aver fin corage. — Z 58[2]. (f. 59)
.lxxxx. Totz mi cugiei de canson far sufrir. — Z 65.

Guis d'Uisel. (v°)

.lxxxxj. Si bem partes, mala domna, de vos. — A 90, B 218, C (*G.* 149) G 205, I f. 144 v°, K 112, M 25, N 111, Q 125, T 35, U 172, W 58.

R. Jordan, vescons de Sant Antoni. (f. 60)

.lxxxxij. Ara parra s'a jes de cortezia — Z 139.
.lxxxxiij. Ben es camjatz aras mos penssamens. — A 83, B (*G.* 788), G (*G.* 789), I 271, N (*A.* xxxiii, 465), S 249, U 397[3].
.lxxxxiiij. Per cal forfag ni per cal failhimen. — Z 128.

En Cadanet. (f. 61)

.lxxxxv. Camjada s'es m'aventura. — Z 150.
.lxxxxvj. Aitals com ieu seria. — B 155.
.lxxxxvij. S'ieu pogues ma volontat. — A 115, B 157, C (*G.* 94), G 153 H 278, I 456, N 144, Q 70, U 259, W 101. (v°)
.lxxxxviij. Uey mai m'aures avinen. — Z 98. (f. 62)
.lxxxxix. Meravilh me de tot fin amador. — Z 99.
.c. Ab lial cor et ab humil talan. — B 155. (v°)

En Dieude de Paradis. (f. 63)

.cj. Ben ày'amors car anc mi fes cauzir. — A 111, B 167, G 170, I 263, M 13, N 124, W 88.
.cij. Amors m'ajuda em somon. — A 112, B (*G.* 351), G 143, M 13, N 125, S 101.

1. Le ms. Giraud est d'accord pour l'attribution de cette pièce avec la table de B, qui propose en outre Arn. de Mareuil, avec I et Z.
2. A Peirol par Z seul.
3. Gui d'Ussel G.

BERNAT DEL VENTADOR.

.ciij. Humils e franx e fins soplei ves vos. — A 73, B 116, G 161, H 122, I 464, N 60, S 224, U 378[1].
.ciiij. Aras consseilhatz, seinhor. — Z 29.

RIGAUT DE BERBEZILS. (f. 64)

.cv. Be volria saber d'amor. — A 88, B 220, C 103, G 99, I 507, K 11, L 30, N 165, P 10, T 44, W 62.
.cvj. Bem cujava d'amor gardar. — A 89 (*G.* 656) et 133, B (*G.* 657), I 142, L 31, N 165, U 362[2]. (v°)

PERDIGON.

.cvij. Tot l'an mi ten amors de tal faisso. — Z 112.

En P. RAIMON DE TOLOZA *lo pros.*

.cviij. Atressi com la candela. — Z 134. (f. 65)
.cix. Encaras van recalivan. — A 86 et 105, B 244, I 170, N 110[3].

ELIAS DE BARYOLS.

.cx. Tot franchamen ven, domna, denant vos. — A 190, B 209, G 87, H 199, I 305, K 7, Q 135, S 214, U 292, W 108[4].
.cxj. Car compri vostras beutatz. — A 131, B 221, I 780, L 58, T 109. (f. 66)
[.cxj *bis*]. Amors vos m'avetz tengut. — D 125. (v°)
.cxij. Ben deu hom som bon senhor. — Z 123.

R. DE MIRAVALS. (fol. 67).

.cxiij. Tuitz cil que van demandan. — A 72, B (*G.* 1096), D (*G.* 1095), I 720, N (*G.* 1097), U 332.
.cxiiij. D'amors es tot mon consiriers. — A 71, B 79, G 110, H 180, I 708, N 47, U 334.
.cxv. Entre dos volers fuy pensius. — Z 137. (v°)
.cxvj. Sel cuy jois tainh ni chantar sap. — A 70, B (*G.* 1117), D 31, G (*G.* 1116), I 701, K 147, N (*G.* 1119), U 336, V 43, Y (*G.* 1118).

1. Dans tous ces mss. à Pons de Capdeuil.
2. D. de Pradas B, Guill. de la Tor A 133.
3. R. de Toulouse, A 86, B I, Guill. Ademar N et A 105, G. Faidit, table de B.
4. P. de Barjac AU, Ber. de Palasols B I, P. de Bocinhac table de B, Guill. de la Tour G, Hugues de Saint-Cyr H, Pons de Capdeuil S, anon. dans les autres. L'attribution à E. de Barjols est donc tout à fait isolée.

Aimeric de Pegulla. (f. 68 v°)

.cxvij. Destreitz, coitatz, desamatz, amoros. — A 51, B 91, C (*G.* 52), G (*G.* 1172), I 424, N 137, Q 47, R 45, U 242, Y (*G.* 1173).

.cxviij. A lei de fol camjador. — B (*G.* 204), G (*G.* 1186), I (*G.* 1187), N 141, U 230, Y (*G.* 1188).

.cxviiij. Dona, per vos estauc en greu turmen. — A 50, B 93, G 264, I 130, K 140, U 241. (f. 69)

.cxxj. De fin'amor comensan mas chansos. — Z 102.

Aquestas coblas fes P. Vidal, *e son en .xxxiij., que son d'aquellas :* Can homs honratz : (v°)

Qu'ilh es tan dousa e franx e plazentieira.

Aquestas coblas fes En Blacas, *en son en .xl., que so d'aquellas :* Sim fa amor ab fiel cor amar :

Ab tal voler fes amor autrejar[1].

(Lacune de deux feuillets.)

[*En* Folquet de Marseilha]. (f. 72)

.cxxviij. [Pus entremes me sui de far chanso [2]]. — Z 48.

.cxxix. A pauc de chantar nom recre. — A 61, D 8, I 437, N 67, P 8[3].

G. de Sant Desdier.

.cxxx. Ben chantera si m'estes ben d'amor. — A 79, B 133, G (*G.* 366), H 192, I 345, J ii-1, K 138, M (*G.* 931), N 132, Q 118, V 116.

.cxxxj. Pueis tant me forss'amors que me fait entremetre. — A 78, B 136, G 120, N 132, T 41, U 403, W 75. (v°)

.cxxxij. Ab mil volers doblatz de fin'amor. — B (*G.* 185), I 760.

.cxxxiij. Per Dieu! amor, en gentil luoc cortes. — § I. (f. 73)

Gaucelm Faiditz. (v°)

.cxxxiiij. Motas sazons es hom plus volontos. — B 67, C (*G* 347), D 18, G 76, H 146, I 380, N 82, Q 114, S 165, U 119.

1. Après trois couplets qui complètent, comme le dit la rubrique, la pièce dont le début se trouve sous le n° xl, une partie de la page reste blanche. Il paraît donc que le ms. s'arrêtait primitivement à cet endroit, et qu'il a eté plus tard continué par le même copiste, car l'écriture ne change pas.

2. Le début était sur le feuillet 71 qui manque. Restent quatre couplets : 1, *Lueinh m'es...*; 2, *Ben fera sens...*; 3, *Anc nullz amans...*; 4, *Chansoneta...*

3. F. de Romans I.

GUIS D'UISEL.

.cxxxv. Ges de chantar nom faill cor ni razos. — A 90, B 217, G 193, I 754, M 24, N 112, U 173, W 58.

MONGE DE MONT AUDON. (f. 74)

.cxxxvj. Aisi com sel c'om men'al jujamen. — Z 132.
.cxxxviij. Aissi com sel que en mal seinhorage. — A (*G.* 394), B 185, C (*G.* 15), H 133, I (*G.* 395), N 112, U 156. (v°)
[.cxxxviij *bis.*] Ara pot ma donna saber[1]. — Z 144. (f. 75)
.cxxxviij *ter.* L'autrier fui al parlamen. — B 187, I 454, N 187.

PONS DE CAPDUELL. (v°)

.cxxxix. Tant m'a donat fin cor e fin voler. — A 74, B 117, C 36, H 11, I 470, N 57, Q 99, U 381.
.cxl. Astruc es sel cuy amor ten joyos. — A 75, B 120, H 125, I 92, L 58, M 69, N 58, U 388. (f. 76)

RAIMBAUT DE VAQUIERAS.

.cxlj. Leu pot hom pretz e gaug aver. — Z 81.
.cxlij. Aras cant vei verdejar. — B 125, D 187, G 108 et 251, I 521.
.cxliij. Nuls homs en ren non failh. — Z 91. (f. 77)

EN BLACAS.

.cxliiij. Las grans beutatz els fins enseinhamens[2]. — Z 77.

GUIS D'UISEL. (v°)

.cxlv. En tanta guizam men'amors. — A 90, B 217, G 192, H 207, I 756, N 111, S 221, T 36, U 170, W (*A.* XXXII, 403).

G. DE SANT DESDIER.

.cxlvj. Compainhon, ab joi mou mon chan. — A (*G.* 363), B 132, I 211 (var. *G.* 363), N 133, W 76.

AIMERIC DE PECUILLA[3]. (f. 78)

.cxlvij. En amor truep alques en quem refrain. — Z 103.
.cxlviij. Si com l'albre que per sobrecargar. — Z 101.

1. Cette pièce n'a pas de n° dans le ms.
2. Aucun autre ms. n'attribue cette pièce à Blacas.
3. En tête des pièces cxlviij-clj ce nom est écrit *Pegulla.*

.cxlix. En greu pantais m'a tengut lonjamen. - Z 105. (v°)

.cl. Totz homs qui so lausa que deu blasmar.— A (*G.* 1223), B (*G.* 1224), C (*G.* 103), I 419, M 49, N 141, Q 41, R 52, T 11, U 229, W 35, Y (*G.* 1225).

.clj. Ades vol de l'aondansa.— A (*G.* 1183), B (*G.* 236), D (*G.* 329), I (*G.* 1184), N 139, U 235. (f. 79)

.clij. Lonjamen m'a trebailhat e mal mes. — A 53, B (*G.* 1200), G (*G.* 991), I 150, M 53, N (*G.* 1201), P 1, U 227, Y (*G.* 992)[1].

Uc Bruneng de Rodes (f. 79 v°).

.cliij. L'an can son li rozier vermeilh.— A 103, B 256, G (*G.* 984), H 202, L 34 *bis*, N (*A.* xxxiii, 459), U 166.

Arnaut Daniel.

.cliiij. Sim fos amors de joi donar tan larga. — Z 118.

Il ne reste que les trois premiers couplets de cette pièce après lesquels le ms. demeure interrompu.

II.

Table du Chansonnier La Vallière[2].

Aisi comensa so de Marc e bru, que fo lo premier trobador que fos. (f. 5)[3]

1. Pax in nomine Domini. — A (*G.* 720), B (*G.* 721), N 28.
2. Ueimai dey esser alegrans. — B 176.
3. Pus la fuelha revirola. — A 119, D (*G.* 806), N (*G.* 807).
4. L'autrier just' una sebissa. — A 120, B 176, H 205, N 33.
5. Diray vos en mon lati. — B 177, F 102[4], H 205, N (*A.* xxxiii, 332). (*b*)
6. Cortezamens vuelh comensar. — B 347, F 102, N 27, W 115[5].
7. L'iverns vay el temps s'ayzina (*G.* 724). — B (*G.* 726), F (*G.* 725), N (*A.* xxxiii, 333), U 678.

1. Blacasset P.

2. Se référer, pour la correspondance des lettres avec les chansonniers, au tableau de concordance donné précédemment, p. 11. J'ai ajouté cette fois la concordance avec les mss. R S T. Cela était devenu surtout nécessaire pour le ms. S (Riccardi 2814) dont la valeur a été établie dans un récent travail de M. Bartsch dont il sera parlé ci-après aux *Additions*.

3. Les quatre premiers feuillets sont occupés par un certain nombre des vies des troubadours.

4. Je cite F et non A (ces deux mss. étant à peu près identiques) parce que le feuillet d'A qui contenait cette pièce et les deux suivantes a été arraché.

5. « Huc de la Bacallaria » B; « Bertran de Sayshac, Marcebru » Table de B; anon. W.

8. Senher Nalric. — A 117, B 177, N (A. xxxiii, 335). (c)
9. Lo vers comens car vey lo fau. — A 117, B 177, D (*G.* 798), N (*G.* 799).
10. Dire vos vuelh ses duptansa. — A 117, B 174, G 142, N (xxxiii, 336)[1].

PEIRE D'ALVERNHE.

11. Dieus vers vida e verays. — A 11, B 182, C 35, S 130, U 527.
12. Lauzat sia Manuel (*G.* 1022). — B 181, D 44. (d)
13. De Dieu nous puesc paube parlar. — B (*G.* 238), S 126 *bis*.
14. Chantaray d'aquist trobadors. — A 195, B 183, N 214, S 127. (f. 6)
15. Dejostals breus jorns els loncs sers. — A 11, B 178, C 35, D 45, H 154, N 10, U 6, V 78[2].
16. Jent es entr'om n'a lezer. — B 181, D 48, H 151, S 126, V 79. (b)
17. Bel m'es qui a son bon sen. — B (*G.* 222), D 49, H 149.
18. Chantaray pus vey c'a far m'er. — B (*G.* 231), D 48, H. 150, V 78.

AR. DE TENTIGAN[3].

19. Lo joi comens'en .j. bel mes. — A (*G.* 597), *B* (*G.* 599), *D* (*G.* 598), R 42[4].

P. ROTGIER.

20. Senh' en Raymbaut, per vezer. — A 155, B 196, D 175, H 189, N 207, Q 138, U 468, W 89[5]. (c)
21. Jes no puesc en bo vers falhir. — Z 114[6].

BERTRAN DEL BORN. (d)

22. Rassa, tan terts e mont' e pueja. — A 183, B 144, D 98, G 230, N 190, U 421.
23. S'abrils e fuelhas e flors. — A 182, B 136, C 114, N 192, Q 141, U 410, V 49.
24. Tornatz soi de mal en pena. — A 175, B 140, C 114, D 101, H 174, N 191, U 418.
25. Greu m'es defendre Cartol. — A 174, B 140, H 173, N 193, Q 141, U 412, V 48. (f. 7)
26. S'ieu fos aysi senhers ni poderos. — B 137.
27. Non estaray mon chantar non esparja. — A 178, B 137, G 232, H 172, N 193, Q 140, U 415, V 27.

1. Rambaut d'Orange G.
2. Se trouve aussi, francisé, dans 20050 f. 83.
3. On peut lire *rtigan*, avec une barre sur l'*r;* la bonne leçon est incertaine.
4. Peire de Valeria A, Arnautz de Quintenac B, Ar. de Tentiga Table de B, Arnaut Tintinhac D.
5. R. d'Orange W.
6. Ajoutez R 84.

28. D'un sirventesc non pues far lanhor granda. — A 181, B 138, G 240, N 195, U 427[1]. (*b*)

RAYMBAUT D'AURENCA.

29. Aras no suy jes malastrucx. — A 145, B 196.
30. Ab nou cor et ab nou talen. — A 144, B 201, G 138, N 37, S 190, U 320, V 112.
31. Ar vey bru et escur e trebol sel. — B (*G*. 217), D (*G*. 524)[2].
32. Eras can la flor se eversa. — A 145, B 198, D 176, G (*G*. 325), M 31, Q 24, R 40, S 195, U 324[3]. (*c*)
33. Estat ay fis amicx adreis. — B 201.
34. Aras no siscla ni chanta. — B (*G*. 358), S 207.
35. Entrel gel el vent el fanc. — A (*G*. 623), B (*G*. 361), N 36.
36. Una chansoneta fera. — B 202, S 196. (*d*)
37. Assatz m'es bel. — A 143, G (*G*. 326), U 326.
38. Er cant se part fuelh de fraise. — *B* (*G*. 362).
39. Escotatz, mas no say ques es. — B 201, G 85, S 204. (f. 8)

COMS DE PEITIEUS.

40. Pus de chantar m'es pres talens. — A 142, B (*G*. 177), U 687.

G. DE BORNELH.

41. S'ieus quier cosselh, bel' ami' alamanda. — A (*G*. 828), B (*G*. 829), C 18, L (*G*. 937) N (*A*. XXXIII, 322), S 41, T 86, U 34, V 74, W 70.
42. S'anc jorn agui joi ni solatz. — A 25, B 13, C (*G*. 126), G 20, N 26, S 27, T 87. (*b*)
43. S'ieus quier cosselh, bel' ami' alamanda[4].
44. Ben es dretz, pus en aytal port. — A 24, B 11, S 39, T 89, V 64.

[*Tensons*[5]].

45. Perdigo, ses vassalaje. — E xxxvij. (*c*)
46. Cominal, vielh flac playdes. — A 191, U 479 et 484[6].
47. Cominal, en rima clausa. — A 191, U 480[7].

MARC E BRU.

48. En abrieu. — A 117, B 345, D (*G*. 796), N (*G*. 797)[8].

1. Miraval G.
2. Rambaut de Vaqueiras B D, Rambaut d'Orange Table de B.
3. Arnaut Daniel Q R, Rambaut de Vaqueiras S.
4. Premier couplet seulement; au n° 41 le copiste avait oublié de réserver l'espace destiné à la notation musicale.
5. Chacune de ces trois pièces a pour rubrique *tenso*.
6. Garin d'Apchier AU.
7. Torcafols AU.
8. Helias Fonsalada B.

49. Lo vers comensa a sson senull antic. — A (*G*. 662), B 171, N 28, Y (*G*. 663). (*d*)
50. D'un estrun. — A 117, B 177, N (*A*. xxxiii, 334), U 761.

G. de Bornelh.

51. Rei glorios, veray lums e clartatz. — B 30, D 56, P 19[1].
52. Can vey lo dos tems venir (*G*. 863). — B 28, I 244.
53. Un sonet fas malvat e bo. — Z 200[2]. (f. 9)
54. Qui chantar sol ni sap de cuy. — A (*G*. 947), B 10, Q 20, S 4, T 103.
55. Be for' ueymays dretz el tems gen. — A (*G*. 825), B (*G*. 228) S 33. (*b*)
56. Can brancal brondels e rrama. — A 20, B 22, C 20, N (*G*. 877), T 101, U 533, Y (*G*. 878).
57. Si per mos Sobretotz non fos. — A 16, B 25, C 20, N 19, S 46, T 87, U 12.
58. Leu chansonet' e vil. — A 17, B 23, C 22, G (*G*. 849); H 238, L (*G*. 850), N (*A*. xxxiii, 323), Q 14, S 48, T 97, U 14, V 67, Y (*G*. 887). (*c*)
59. Car de sobrevoler nom tuelh (*G*. 841) — A 18, B 27, C 11, N (*A*. xxxiii, 328), T 98, U 532, Y (*G*. 842).
60. Be m'era bels chantars. — A 26, B (*G*. 225), C 5, D (*G*. 826), N 11, Q 2, S 28, T 88, U 11. (*d*)
61. Abans que pueg blanc sian vert. — A (*G*. 1), B (*G*. 812), C 34, D (*G*. 813), H 153, N 9, S 61, T 82, U 2[3].
62. A penas say comensar. — B 20, C 25, N 26, S 71.
63. De chantar me for'entrames. — A 15, B (*G*. 240), C 16, G (*G*. 830), H 233, N 17, P 3, R 5, S 3, T 81, U 31, Y (*G*. 884). (f. 10)
64. Can creys la fuelh' el ram. — A 17, B 17, C 16, G 4, H 239, N (*A*. xxxiii, 319), Q 4, S 1, T 82, U 15, V 71.
65. Los apleyt ab qu'ieu suelh. — A 18, B 8, C 8, G (*G*. 852), N (*G*. 853), Q 1, S 2, T 100, U 19, V 72. (*b*)
66. Jois e chans e solatz. — A 15, B 18, C 12, G (*G*. 845), H 236, N (*G*. 846), Q 5, R 2, U 20.
67. Era sim fos en grat tengut. — A 16, B (*G*. 215), C 18, G (*G*. 242), N 23, Q 10, S 7, T 84, V 65. (*c*)
68. M'amiam men'estra ley. — A 23, B 10, C 25, G (*G*. 855), N (*G*. 856), S 11, T 88, U 39, V 70.
69. La flors del verjan. — A 18, B 20, C 9, G (*G*. 847), H 241, N (*G*. 848), Q 369, S 12, T 80, U 24.
70. Mas co m'ave Dieus m'ajut. — A (*G*. 815), B 27, G (*G*. 816), S 14, T 91, U 531. (*d*)

1. Gui d'Ussel P.
2. Ajoutez S 52, T 99.
3. A G. de Borneil par B; à Peire d'Auvergne par tous les autres et par la table de B.

71. Jen m'aten. — A 21, B (*G.* 833), C 26, G (*G.* 834), N (*G.* 835), Q 8, S 16, T 83, U 36, V 68.
72. Jes aisi del tot nom lays. — A 21, B 19, C 7, G (*G.* 838), N (*G.* 840), P 2, Q 18, R 4, S 18, T 102, U 32, V 72, W 72, Y (*G.* 839).
73. Jam vau revenen. — A 16, B 22, C 13, N 16, S 20, T 83, U 25, V 70. (f. 11).
74. Sim sentis fizels amicx. — A (var. *G.* 127), B 10, C (*G.* 127), G 19, N 15, R, S 54, T 80, U 22, V 66.
75. Nulha res a chantar nom falh — A 18, B (*G.* 866), C 17, N (*G.* 867), S 22, T 84, U 27, Y (*G.* 868).
76. Er ausirez enchabalitz chantars. — A 20, B (*G.* 226), C 5, G 6, H 235, N 11, S 30, T 101, U 30, V 64, Y (*G.* 880). (*b*)
77. Ben deu hom en bona cort dir. — A 14, B 16, C (*G.* 114), G 14, N 14, S 27, T 93, U 33, V 69, Y (*G.* 882).
78. Ses valer de pascor. — A 25, B 16, G 15, N (*A.* xxxiii, 326), S 30, V 67 (*c*)
79. Alegrar me volgr' en chantan. — A 17, B 16, C 19, G 18, N 19, Q 15, S 42, T 86 et 96, U 13.

B. de Ventador. (*d*)

80. Pel dos chan quel rossinhol fay. — A 32, B 49, N 94, S 81, T 30, U 57, W 18.
81. Lonc tems a qu'ieu non chantiey may. — A 28, B 49, G 41, K 139 M 27, N 91, T 30, U 54, V 57.
82. Si la belam tengues per sieu. — A 131, B 50, D (*G.* 989), U 777[1]. (f. 12)
83. Estat ai com hom esperdutz. — Z 30[2].
84. Lo temps vay e ven e vire. — A (*G.* 119), B (*G.* 709), N (*A.* xxxiii, 456), S 103, T 28, U 51, W 16[3].
85. Per descobrir lo mal pes el cossire. — Z 38[4]. (*b*)
86. Estat ay .ij. ans, — B 235, I 501, L 32, N 51[5].

Pos de Capduelh. (*c*)

87. Si com seluy c'a pro de valedors. — E lxxx, cf. nº 674.
88. En onor del payre en cuy es. — B 119, K 65, N 57, U 657, W 114.
89. Ar nos sia capdels e guerentia. — B 120, K 66, U 659. (*d*)
90. De totz caytieus son ieu aquel que pus. — A 197, B 119, C 37, G 159, H 127, M 70, N 58, S 218, U 393.
91. Qui per nessi cuydar. — A 75, B 120, N 57, S 219, U 391.
92. Astrucx es selh cuy amors ten joyos. — E cxl. f. 13)
93. Coras quem tengues jauzen. — A 74, B 122, N 61, U 389.
94. Ben say que per sobrevoler. — B (*G.* 229), M 71, U 660.

1. Elias de Barjols AU, A. Catalan D.
2. Ajoutez S 99, T 29.
3. G. de Quintenac, table de B.
4. Ajoutez S 80, T 29.
5. El. Cairel B I-501 L N.

Folquet de Marcelha. (*b*)

95. Hueymay no y conosc razon. — A 64, B 6, C 46, D 2, N 67, P 7.

Peirols.

96. Ben dey chantar pus amors m'o ensenha. — Z 54[1].
97. Tot mon egenh e mo saber. — Z 56[2]. (*c*)
98. Camjat ay mon cossirier. — Z 42[3].
99. Mot m'entremis de chantar voluntiers. — Z 41[4].
100. Coras c'amors vuelha. — A 57, B 102, S 178. (*d*)
101. Un sonet novel fas. — A 110, B 105, C (*G.* 130), D 173, N 22 et 142, S 69, T 93, V 114[5].
102. Ieu non lauzaray mon chant. — Z 52[6]. (f. 14)

Miravals.

103. Anc trobar clus ni braus. — A 71, B (*G.* 733), D 44, G (*G.* 734), N (*A.* xxxiii, 436), U 347, V 48.

Vaquieiras.

104. Engles, un novelh descort. — B 126.

Helias Fonsalada.

105. De bon loc move mas chansos. — A 140, B 345, L (*A* xxxiv, 395).

Gaucelm Faizit. (*b*)

106. Tan soy ferms e fis vas amor. — A 39, B (*G.* 499), C (*G.* 102), G 78 et 155 (*G.* 500), H 277, K 104, N 75, T 57, U 109, W 125[7].
107. Pel messatgier que fay tan lonc estaje (*G.* 492). — B (*G.* 491).
108. Er cossir e planh. — A 37, B 65, C 47, G 75, I 339, K 105, N 71, S 164, U 113, V 39[8]. (*c*)
109. Jes nom tuelh nim recre (*G.* 467). — B (*G.* 466), N 80, S 156, U 116.
110. Ja no creyray qu'ieu de chantar mi lays (*G.* 474). — B (*G.* 473).
111. Razon e mandamen. — A 148, B 61, G 71, K 143, N 74, S 133[9]. (*d*)
112. De solatz e de chan (*G.* 462). — A 36, B (*G.* 461), N 77, S 140, U 114, V 34, Y (*G.* 292).

1. Ajoutez R 86, T 77.
2. Ajoutez S 174.
3. Ajoutez S 170.
4. Ajoutez S 175.
5. Ricas Novas A N-142, G. de Borneil C N-22 ST.
6. Ajoutez S 176.
7. Cadenet G-155 H.
8. Albertet I 339.
9. Nuc de la Bacalaria A, « Guill. de S. Disder » K.

Ar. de Marruelh. (f. 15)

113. Lo jorn qu'ieus vi, domna, premeyramen. — A 108, B 213, C 54, D 145, G 97, H 260, N 85, Q 64, R 33, T 109[1].

114. Aysi com selh que anc non a cossire. — B 108, D 67, G 128, N 107, R 33, T 108, U 135[2].

Falquet de Rotmans. (b)

115. Far vuelh un nou serventesc. — Z 163.

116. Una chanso serventesc. — B 228, D 132, H 182.

117. Meravilh me con pot nuls homs chantar. — A (*G.* 120), B 228, M 72, N 67, P 7, S 228, T 23, Y (*G.* 963)[3].

118. Can lo dos tems ve e vay la freydor. — B 229, G 247[4]. (c)

Gui d'Uysselh.

119. Anc nom cugey quem desplagues amors. — A 90, B 216, G 193, L 54, N 111, Q 125.

Aimeric de Pegulhan. (d)

120. A ley de fol camjador. — E cxviij.

G. de Cabestanh.

121. Aysi com sel que laysal fuelh. — A 105 *bis*, B 213, C 53, D 144, G 17, H 263, N 84. U 355, V 99[5].

Falquet de Rotmans.

122. Dieus el vostre nom e de sancta Maria. — E f. 19.

123. Mas camjat ay de far chanso. (*G.* 1072).—B 222, D 126, G (*G.* 479), I 252 (*G.* 1024), S 185[6]. (f. 16)

124. Amors, cals honors vos es (*G.* 820). — A 27, B 48, G 46, I 657, N 88, P (*A.* xxxiii 304), S 86, T 25, U 59, V 52, W 11[7].

Ar. de Maruelh. (b)

125. Us gays amoros erguelhs. — B 111, N 107, R 34, U 131.

P. Vidal.

126. Be m'agrada la covinens sazos. — Bartsch 38.

1. G. de Cabestany B C D H N, Peire del Puoi A, Peire Milo G, G. de Born. T.
2. Giraut de Borneil T.
3. Folq. de Marseille A N P T Y, Pons de Capd. S.
4. « Uns clers » G.
5. G. de Berguedan G.
6. « Helias de Barjols » B D, G. Faidit G, « Pons de sa Gardia » I 252, P. Raimon de Toulouse S.
7. Manque ici et dans P le premier couplet *Bel m'es qu'ieu chant en aiselh mes.* — B. de Vent. A B G N S T U V W. Arn. de Mar. I-657, « Falquet de Rothmas » et Arn. de Mareuil Table de B, G. de Borneil P.

127. Tug miey cossir son d'amor e de chan. — E lxxxiv. Cf. n° 672.
128. Sim laysava de chantar. — Bartsch 19. (c)
129. De chantar m'era laysatz. — Bartsch 9.

AIMERIC DE PEGULHAN.

130. Dona, per vos estau en greu turmen. — E cxix.

P. VIDAL. (d)

131 Per pauc de chantar nom lais. — Bartsch 22.
132. Pos ubert ai mon ric trezaur. — Bartsch 29.
133. Tart mi veyran miey amic en Tolzan. — Bartsch 36. (f. 17)
134. Jes del joy que ay nom rancur. — Bartsch 26.
135. Mon cor s'alegra e s'esjau. — Bartsch 8. (b)
136. Car'amia doss'e franca. — Bartsch 18.
137. Bels amicx cars, ven s'en ves vos estieus. — Bartsch 31.
138. Nom fay chantar amors ni drudaria. — Bartsch 34. (c)
139. L'autre jorn per aventura. — A 90, B 217 [1].
140. Ben vieu ab gran dolor. — Bartsch 4. (d)

G. ADZEMAR.

141. L'aigua pueja contramon. — A (*G.* 602), B 160, D (*G.* 603), H 216 [2].

RIGAUT DE BERBEZILS.

142. Bem cujava d'amor gardar. — A 89 (*G.* 656) et 133, B (*G.* 657), L 31, N 165, U 362 [3].

AIMERIC DE PEGULHAN. (f. 18)

143. D'aiso don hom a lonjamen. — A 55, B (*G.* 1164), D 73, M 50, P 12.
144. De fin'amor comenso mas chansos. — E cxxj [4].
145. Nuls homs non es tan fizel vas senhor. — A 51, B (*G.* 1203), D (*G.* 1202), N (*G.* 1205), U 247, Y (*G.* 1204). (b)
146. Eras par be que valor si desfai. — A 198, B 94, C 85, D (*G.* 337), N 140, U 240.
147. De tot en tot es er de mi partitz. — A 198, B 94, D 75, U 600. (c)
148. Ades vol de l'aundansa. — E clj.
149. En aquel tens quel reys mori Nanfos. — A 199, B 95, C 85, D 77, N 139, U 236.
150. Lonjamens m'a trebalhat e malmes. — E clij. (d)
151. Anc mais de joy ni de chan. — A 56 et 187, B (*G.* 737), D (*G.* 738), I 270, K 34, P 4, Q 40, R 53, T 14, U 300, W 39 [5].

1. Gui d'Ussel A B, P. Vidal Table de B.
2. G. Magret D H.
3. Guill. de la Tor A 133, D. de Prades B.
4. Ajoutez R 47.
5. Guill. Figueira A-187 Table de B I-270 U W, Gir. de Borneil P.

152. Ja nom cugey que pogues oblidar. — A (*G.* 996), B 97, D (*G.* 995), U 251. (f. 19)
153. S'ieu anc chantey alegres ni jauzens (*G.* 1164 *b*)[1]. — B 97.
154. Li fol el put el filhol. — A 189, B 97, N 214, U 456. (*b*)

CADENET.

155. Ans que jauzis d'amor (*G.* 745). — A 114, B 155, D (*G.* 746).
156. No sai cal cosselh me prenda. — E xxxiiij. (*c*)

MONGES DE MONTAUDON.

157. Gasc, per laytz joglars e fers. — A (*G.* 407), B (*G.* 406), N 211, U 455[2].
158. Aisi com sel c'om men'al jutjamen. — E cxxxvj. (*d*)
159. Mos sens e ma conoysensa. — A (*G.* 410), B (*G.* 409), H 133, N 114, U 154.
160. L'autrier fuy en paradis. — A 137, B 187, D 157. (f. 20)
161. L'autrier m'en pugey el sel. — A 137, B 186, D 158.

UC DE SANT SIRC.

162. Un sirventes vuelh far en aquest son d'en Gui. — B 227, U 728.

G. FIGUIEIRA. (*b*)

163. L'autrier cavalgava (*G.* 548). — A (*G.* 549), B (*G.* 547)[3].

AIMERIC DE BELANUEY.

164. Aisi com hom pros afortitz. — A 126, B (*G.* 890), C (*G.* 10), N 121.

ALBERTET. (*c*)

165. Ab son gay e leugier. — B (*G.* 188), D 93, H 129, N 54, U 270.

B. DEL BORN.

166. Un sirventesc faray novel plazen. — B 141, D 97.
167. Pos li baron son irat e lur peza. — A 178, B 141, C 116, D 97, N 196, Q 143, U 419, V 49. (*d*)

P. R. DE THOLOZA.

168. Pos lo prims verjans botona. — A 148, G (*G.* 792), U 610[4].
169. Pos vezem boscx e bruelhs floritz. — A (*G.* 942), R 78.
170. Enqueram vay rayssinan. — E cix. (f. 21)

PISTOLETA.

171. Pus gays so que no suelh (*G.* 1080). — B 334, U 299[5].

1. Dans les *Gedichte* cette pièce n'est pas à la place qu'indique son numéro : il faut la chercher t. IV, p. 45.
2. Lo monge de Poicibot A N U.
3. Gui d'Ussel A.
4. Nuc de la Bacalaria A.
5. Jordan de Confolens B.

P. Bremon Ricas Novas.

172. Mot m'es greu d'en Sordel car l'es falhitz sos sens. — A 189, B 266, L 4, N 126[1]. (b)

Sordel.

173. Planher vuelh en Blacaz en aquest leugier son. — Z 142.

Tibaut de Blizon. (c)

174. L'autrier lonc un boy fulhos. — A 116, B (*G.* 727)[2].

Rey Nanfos.

175. Per mantas guizas m'es datz. — A 108, B 360, R 59, U 310.

Sercalmon.

176. Can l'aura dossa s'amarguis. — A 133, B 254, K (*A.* xxxiv, 435)[3].

Jo. Anguila. (d)

177. S'ieu anc per fol'entendensa. — A 140, B 360, D 72[4].

P. Luzer.

178. Per far esbaudir mos vezis. — A 13, B 194, C 15, N 23, U 528, Y (*G.* 881)[5].

Arn. Catalan.

179. Ben es razos qu'ieu retraya. — A 110, B (*G.* 987), D 71, N 142[6].

Comteza de Dia. (f. 22)

180. A chantar m'er de so qu'ieu no volria. — A 141, B 371, C 104, G 204, K 120, N 168, S 231, U 305, W 114[7].

Aymeric de Sarlat.

181. Fis e lials e senes totz enjans. — Z 90[8].

P. de Mula. (b)

182. Ja de razon nom cal metr'en pantays. — B 357, D 131, K (*A.* xxxiv, 425), N (*A.* xxxiv, 192), U 712[9].

183. De joglars servir me layse (*G.* 544). — B 357, N (*A* xxxiv, 192). U 748.

1. B de Lamanon A B L N.
2. Cadenet A.
3. P. Br. Ricas Novas B, anon. K.
4. « Johans Aquila » B, Ber. de Palazol A, Arn. Catalan D.
5. P. Rogier A B U, G. de Borneil C N Y Table de B.
6. Ricas Novas A N, Arnaut Plages D.
7. « Una dona de Polosa » G, anon. K W.
8. Ajoutez R 55.
9. F. de Romans D, anon. K.

Daude de Pradas.

184. Pos amors nom val ni m'ajuda. — B 170, D 122, L 8, N (*G.* 1044), U 196, Y (*G.* 1043).
185. Tan sen al cor un amoros dezir. — A 112, B 166, D 122, G 172, L 9, N (*G.* 1052), P 6, U 198, Y (*G.* 1051) [1]. (*c*)

G. Figuieyra.

186. Un nou sirventes ai en cor que trameta. — B 250.
187. Ja de far un sirventesc. — B 250. (*d*)

G. de Bergueda.

188. Joglar, not desconortz (*G.* 1062). — A (*G.* 164), B 211, N (*G.* 1063), U 442.
189. Non cujava chantar (*G.* 1064). — A (*G.* 163), B 212, N 202, U 445.
190. Amicx marques, enqueras non a gaire. — A (*G.* 157), B 212, H 166, N 200, U 439. (f. 23)

So[r]del.

191. Sol que m' afi ab armas. — B. 264.
192. Gran esfors fai qui ama per amor. — E vij. (*b*)

R. d'Avinhon.

193. Sirvens soi avutz et arlotz. — A 191, B 372.

[*Tensons*] [2].

194. Pos Cominal fa ben parer (*G.* 1021). — A 192, U 481. (*c*)
195. Comtor d'Apchier rebuzat. — U 482 [3].
196. Vielh Cominal m'acor. — A 192, U 483 [4].
197. Dalfi, yeu vos vuelh derraynier. — A 185, C 119, N (*A.* xxxiv, 193), U 462 [5]. (*d*)
198. Rey, pus vos mi de mi chantatz. — A 185, C 120, N 203, U 463 [6].
199. Guilhem, prims iest en trobar. — D 216, G 259.
200. Mir Bernat, mas vos ay trobat (*G.* 1020). (f. 24)
201. Guilhem, d'un plag novel.
202. Gausselm, nom pues estener. — D 221. (*b*)
203. Aram platz, G. de Bornelh (*G.* 821). — D (*G.* 336), U 652 [7].
204. Helias, de dos amadors. — D 82, G (*G.* 1014), H 82, M (*A.* xxxiv, 380) [8]. (*c*)
205. En Bergueda, d'estas doas razos. — A (*G.* 590), B. (*G.* 50), G (*G.* 591), N 186, T 8, U 523.

1. Gir. de Borneil P.
2. Chacune des pièces qui suivent est précédée de la rubrique *Tenso*.
3. Torcafols U.
4. Torcafols A, Garins U.
5. Au roi Richard par tous ces mss.
6. Au Dauphin d'Auvergne par tous ces mss.
7. « Linhaure e G. de Born. » D, Ramb. d'Orange U.
8. A Bernart et Elias, par tous ces mss.

206. Aram diatz, Raymbaut, sieus agrada. — A 155, G 255, N 181, U 508. (*d*)
207. Domn 'a vos me coman.
208. Pos a[n]c nous valc amors, senh'en Bertran (*G*. 543). (f. 25)
209. Amicx Guigo, be m'aur'obs de tos sens.

G. de Sant Leydier.

210. Aisi com es bela silh per qu'ieu chant. — A 78, B 132, G 123, H 192, N 131, Q 117, U 407, V 118. (*b*)
211. Companho, ab joy muou mon chan. — E cxlvj.
212. El mon non a neguna creatura. — B 135, V 117. (*c*)

Uc de Pena.

213. Lo dos temps m'abelis em platz.
214. Si anc me fes amors quem desplagues. — B 371.

Uc de sant Sirc.

215. Anc enemic qu'ieu agues. — A 128, B (*G*. 1145), C (*G*. 28), D (*G*. 687), H 198, K 55, L 29, N 154, P 35, Q 42, U 278, W 84, Y (*G*. 1146)[1]. (*d*)
216. Aisi com es cuend'e guay (*G*. 1138). — A (*G*. 1137), B (*G*. 11), K 57, N 157, U 283, W 85.
217. Jent an sauput miey huelh venser mon cor (*G*. 1150). — A (*G*. 1148), B (*G*. 1149), N (*G*. 1151), Q 113, U 274, W 83, Y (*G*. 1152). (f. 26)
218. Ses dezir e ses razo.— A (*G*. 1158), B (*G*. 1159), N (*G*. 1160), U 282.
219. Lonjamen ay atenduda.—A 128, B 224, C (*G*. 345), H 119, N 156, U 280. (*b*)
220. Nulha res que mestiers m'aya. — A 128, B (*G*. 718), N (*G*. 1141), U 279, Y (*G*. 1140).
221. Nulhs homs no sap d'amic tro l'a perdut. — A 128, B 225, C (*G*. 78), D (*G*. 1135), K 9, M 39, N 154, P 34, U 277, W 83. (*c*)
222. Servit aurai franchamen. — A 129, B 226, N 155, U 275.

P. Rotgier. (*d*)

223. No say don chant e chantar plagram fort. — A 13, B (*G*. 1056), G (*G*. 1055), H 210, U 529.
224. En pareysson de los flors. — A 12, B 195, C 108, D 173, G 196, N 108, R 82, U 7[2].
225. Entr' ir' e joy m'an si devis. — A 14, B 195, D 174, G 196, H 211, N 108, U 10. (f. 27)
226. Tant no plou ni venta. — A 13, 195, G 194, N. 23, U 8[3].

Ar. Daniel.

227. Ab plazer ressep e recuelh. — A (*G*. 414), B (*G*. 5), G (*G*. 413), L 35, N 118, U 167[4]. (*b*)

1. « Huc Brunenc » B, mais à Ugo de Saint-Circ par la table de ce même ms.
2. « P. Breumon » R.
3. G. de Borneil N.
4. Ugo Brunet A G L N U Table de B.

228. Lo ferm voler c' al cor m'intra. — Z 117. Ajoutez R 38, S 106, T 39.
229. Sim fos amors de joy donar tan larja. — E cliiij. Ajoutez O 27, R 37, T 40.
230. Ans que sims reston de branchas. — A 66, B 203, C (*G.* 135), D (*G.* 412), K 110, N 42, Q 26, R 40, U 184, V 63 (*c*)
231. L'aur' amara. — A (*G.* 417), B (*G.* 416), L 9, N 42, Q 22, S 110, U 174, V 90.
232. En breu bricaral tems braus. — A 67, B (*G.* 423), D (*G.* 424), L 11, N 41, U 183. (*d*)

NAUDOY.

233. Truc Mallet, en vos me tenh. — A. 186, B 375, L 41, N (*A.* XXXIV, 199), U 476 [1].

R. DE DURT FORT.

234. Truc Maletz, beus tenh en grat [2]. — B 379. (f. 28)

GAUBERT DE PUEG SIBOT.

235. Merces es e chauzimen. — A 80, B 190, D 160, H 115, L 16, N (*A.* XXXIII, 458), O 33, Q 79, S 212, U 157, V 104, W 105.
236. Una gran amors corals. — A 80, B 191, D 159, H 114, K 37, N 116, P 11, Q 80, S 212, U 159, W 104. (*b*)

G. DE BERGUEDAN.

237. Un trichayre (*G.* 586). — B 211.
238. Can vey lo tems tornar e reverdir. — A (*G.* 167), B 211, G (*G.* 1061), H 168, N 202, O 36, U 311, W 78. (*c*)

G. AUGIER.

239. Ses alegratje. — Z 156. Ajoutez R 79 (P. Ramon de Toulouse).

TIBAUT DE BLIZON.

240. Amors, je ne me planh mie (*G.* 730). — B (*G.* 729). (*d*)

P. BREMON RICAS NOVAS.

241. Pus partit an lo cor en Sordel en Bertrans.
242. En la mar major son e d'estieu e d'ivern. — G 234, N 210, U 489.

TIBAUT DE BLIZON.

243. Can se reconjan auzeus (*G.* 728). (f. 29)

G. AUGIER.

244. Can vey lo dos tems venir. — Cf. ci-dessus le n° 52. (*b*)

Maystre P. DE CORBIAN.

245. Dona dels angels regina. — A 149, B 373.

1. Raimon de Durfort A L N U.
2. Guill. de Durfort B.

G. ADZEMARS.

246. S'ieu conogues quem fos enans. — B 163. (c)
247. Comensamen comensaray. — A 105, B 162, D 142, G 68, H 178, W 77.
248. Non pot esser sufert ni atendut. — A 104, B 160, C 68, M 45, N 108, U 41 [1].

B. MARTI.

249. Bela m'es la flor d'aguilen. — A 11, B 175, C 33, D 45, N 9, U 3 [2]. (d)

ALEGRET.

250. Bel m'es can la rayna canta. — B (*G.* 221), G 141 [3].

NESPERDUT.

251. Lo dezirier el talan e l'enveya. — B 375. (f. 30)

POS [DE] SA GARDIA.

252. Pus coman ay de far chanso. — Cf. ci-dessus n° 123.

G. MAGRET.

253. Ma donam ten pres. — A 139, B 349. (b)
254. En aysim pren co fay al pescador. — A 138, B 238, D 139, G 204, M 15, W 113 [4].

POS [DE] SA GARDIA.

255. Sitot non ay al cor grant alegransa. — B 339. (c)

PONS D'ORTAFAM.

256. Si ay perdut mon saber. — B 356, S 214.

R. DE LA SALA.

257. Dieus aydatz. — B 373, D 111.

DAUDE [DE] PRADAS.

258. Per lo dos tems que renovela (*G.* 1045). (d)
259. Un sonet gay e leugier. — A 113, B 164, G 167, M (*A.* xxxiv, 373), N 56 [5].
260. No cujava ses comjat far chanso. — A 112, B (*G.* 1039), G (*G.* 1038). M 70, N (*A.* xxxiii, 464), W 88. (f. 31)
261. Qui finamen sap cossirar. — B 170, G (*G.* 1040), U 203, Y (*G.* 1041).
262 El tems quel rossinhol s'esjau. — B 167, D 121, G 169, M 8, N (*G.* 1050), U 195, Y (*G.* 1049). (b)
263. Ben ay' amor car anc me fes chauzir. — E cj.

1. Cadenet B, « Perdigos » Table de B.
2. P. d'Auvergne A C D N U, Marcabrun B, B. Marti Table de B.
3. Marcabrun B, Alegret Table de B, Rambaut d'Orange G.
4. Albert de Sisteron B, anonyme dans M W.
5. Albertet M N.

264. Pus Amors vol em comanda. — B 163, C. (*G.* 86), D (*G.* 1042), G 171, L 8, N 123, U 197. (*c*)
265. Anc hom mays tan be non amet. — A (*G.* 742), B (*G.* 741), G 170, L 7, N (*A.* XXXIII, 461), U 194.
266. De lay on son tug miey desir.— A 112, B (*G.* 1047), D 123, N (*G.* 1048), S 100, U 201 [1]. (*d*)

G. Figuieyra.

267. Pel joy del bel comensamen (*G.* 1079). — A 109, B 248.
268. En pessamen me fay estar amors. — B 249, C (*G.* 348), H 262, L 2, N 85, U 356 [2]. (f. 32)
269. Totz hom que ben comens' e ben fenis. — E f. 19.
270. Anc mays de joy ni de chan (*G.* 1166 *b* [3]). Cf. ci-dessus n° 151. (*b*)

R. Jordan Vescoms de Sant Antoni.

271. Ben es camjatz eras mos pessamens. — E lxxxxiij.
272. Vas vos sopley en qui ay m'entendensa. — A 83, B 152, C (*G.* 108), G (*G.* 787), H 215, N 129, U 398 [4]. (*c*)
273. Per cal forfag ni per cal falhimen. — E lxxxxiv. Ajoutez S 250.

Elias Cayrel.

274. Abril ni mai non aten de far vers. A 106 *bis*, B (*G.* 186), G 202, L 13, N 50, W 86. (*d*)
275 Si com sel que sos companhos. — B 234, L 31, N 50.
276. Aras non vey pueg ni comba. - A 107. B 233, D 127, L 32, N (*A.* XXXIII, 440), W 87. (f. 33)
277. Tot mon cor e mo sen. — A 106 *bis*, B 233, D 128, G 202, L 32, N (*A.* XXXIII, 441), W 86.
278. So que sol dar alegransa.—A 106, B 234, L 33, N (*A.* XXXIII, 443), U 290. (*b*)
279. Qui saubes dar tan bon cosselh denan.—B 234, L 32, N (*A.* XXXIII, 442).

G. de Balaun.

280. Mon vers mou merceyan vas vos (*G.* 698). — A 111, B (var. *G.* 698) L (*A.* XXXIV, 393) [5]. (*c*)

Elias de Fonsalada.

281. En cor ay que comens. — B 344, L (*A.* XXXIV, 395).

1. B. de Ventadour S.
2. G. de Cabestany H L U; Bern. de Ventadour C, mais ce doit être une erreur du rubricateur, la pièce étant dans ce ms. immédiatement précédée d'autres pièces de G. de Cabestany.
3. *Gedichte*, t. IV, p. 47.
4. Gui d'Ussel G.
5. « Gies d'Aan » L.

B. Ar. Sabata.

282. Fis amicx soy, mas enquer non a gayre. — R 239 [1]. (d)

[Tensons]

283. G. Raynier, pus non puec vezer vos.
284. Falco, don' avinen. (f. 34)
285. An Miquel de Castilho (Un couplet dans *Lex rom.* I, 511) [2].
286. Duy cavayer an preyat lonjamen (*G.* 542) [3]. (b)
287. Aram digatz vostre semblan (*G.* 697). — A 159, B 393, H 83, N 180, T 5, U 505, W (*A.* xxxii, 417).
288. En Savaric, yeus deman (*G.* 1131). — B 391, H 84, K 82, M 81, N 187, W (*A.* xxxii, 418). (c)
289. Bernado, la jenser dona ques myr.
290. Falco, en dire mal. (d)
291. Qui vos dara respieg Dieus lo maldia.
292. Bona domna, tan vos ay fin coratje. (f. 35)
293. Auzit ay dir, Bo fil, que saps trobar. (b)
294. Guiraut Riquier, si bens es luenh de nos.

Gr. de Bornelh.

295. Per solatz revelhar. — A 19, B 6, C 8, N 12, P 1, Q 21, R 3, T 102, U 18, V 75. (c)
296. Pos brays e critz (*G.* 950). — A 66, B (*G.* 435), G (*G.* 436), K 109, L 11, N 39, Q 27, R 41, S 106, U 180, V 113 [4].
297. En honor Dieu torn e mon chan (*G.* 831). — A 26, B 12, S 44, T 103.
298. Sil cor no m'esta adreg. — A 22, B 26, C 24, N (*A.* xxxiii, 331), S 57, T 91 [5].
299. L'autrier lo premier jorn d'aost. — B 29. (f. 36)

P. Espanhol.

300. Entre quem pes e vau per ombr'escura. — B 350.
301. Estat ay co hom esperdut. — Cf. ci-dessus n° 83. (b)

Sordel.

302. Per re nom puesc d'amor cujar (*G.* 550). — B 264, H 223.
303. Tostems seray ves amors fis e ferms. — B 264. (c)

B. de Pararols.

304. Mays ay de talan que no suelh. — B 209.
305. Tot francamens venc denant vos. — B cx. (d)

1. « Perdigos » B, mais « B. Ar. Sabata » Table du même ms.
2. Pièce de G. Riquier qui manque dans l'édition du Dr Pfaff. De même pour les nos 293 et 294.
3. Pièce publiée antérieurement par Bartsch, *Denkm.* p. 132.
4. G. de Borneil Table de B, Arn. Daniel tous les mss.
5. Cf. Bartsch, *Jahrb. f. rom. Liter.* XI, 11.

306. Bona dona cuy ric pretz fa valer. — B 207, D 95, V 106.
307. De la jensor c'om vei'al mieu semblan. — E lxxviij. (f. 37
308. S'ieu sabi' aver gazardon. — B 209.
309. Am la fresca clartat. — E lxxvij. (*b*)
310. Totz temoros e duptans. — B 207, D 94.
311. Dona, s'ieu vivia tostems. — B 207, D 95.
312. Dona la jenser c'om veya. — B 208, L (*A.* XXXIV, 413), N (*A.* XXXIV, 179), U 298. (*c*)
313. Aital dona co yeu say. — B 208, D 96.
314. Tant m'abelis joys e amors e chans. — A 123, B 208, D 96. (*d*)

GAUBERT DE PUEG SIBOT.

315. Per amor del bel tems suau. — B 192.
316. Huey mays de vos non aten. — Z 145.
317. Si ren valgues en amors. — B 191. (f. 38)
318. S'ieu anc jorn dis clamans. — Z 146.
319. Car no m'abelis solatz. — A 81, B 192, D 160, H 112, L 17, N (*A.* XXXIII, 457), P 10, Q 82, T 77, U 162, W 105[1]. (*b*)
320. Bes cujet onrar amors. — A 81, B 191, H 114, L 17, N 115, U 158, W 103.

ROZENAC.

321. Ja no vuelh do ni esmenda. — B 326. (*c*)
322. Una sirventesca. — B 327.

MONTANHAGOL. (*d*)

323. Jes per malvestat qu'er veya (*G.* 545). — B (*G.* 546).
324. Qui vol esser agradans e plazens. — A 124, B 262, D 146, O 55.
325. Non an tan dig li premier trobador. — B 260.
326. Leu chansoneta m'er a far. — B 261. (f. 39)
327. No sap per ques va plus son joy tarzan. — B 261. (*b*)

GR. LO ROS.

328. Aras sabray s'a yes de cortezia. — E lxxxxij. Aj. O 35.
329. Ves vos la derreyra chanso (*G.* 576). — B 268, D 137.

RAIMBAUDET.

330. Nom play chan de rossinhol. — A 22, B (*G.* 860), C 15, D (*G.* 859), G 10, N 16, S 67, T 91, U 37, Y (*G.* 861)[2]. (*c*)

UC DE MUREL.

331. Jes sitot bon pretz s'amorta. — B 373.

1. « Albert de Sestaro » Table de B, F. de Marseille P, « Periolus » T.
2. G. de Borneil tous, excepté la Table de B.

Monge de Montaudon.

332. Ara pot ma dona saber. — E cxxxviij *bis*. (*d*)
333. Aisi con hom que senhor ochayzona. — E lxxiij.
334. Aisi com sel c'a estat ses senhor. — E lxxj. (f. 40)
335. Aisi com selh quins en mal senhoratje. — E cxxxviij. Aj. O 33.
336. Mot m'enueyн, so auzes dire. — A (*G*. 390), B 187. (*b*)
337. Pus P. d'Alvernhe a chantat. — A 135, B 183, G 146, K 33, N 214. (*c*)

Albertet.

338. En amors a aytan petit de fiansa. — A 134, B (*G*. 784), D 92, G (*G*. 785), M 19, N (*A*. xxxiii, 445), R 9, U 268, W 82.
339. A cossirier planh (*G*. 779). — Cf. n° 108. (*d*)
340. Ab joy comens yeu ma chanso. — A 133, B (*G*. 183), D 91, G 124, M 19, N 54, O 41, U 272, W 80.

P. del Vilar. (f. 41)

341. Sendatz vermelhs, endis e ros.

Nozils de Cadartz.

342. Assatz es dretz. pus jois nom pot venir. — A 105 *bis*, B (*G*. 756), G (*G*. 757), U 295[1].

Gr. de Bornelh.

343. Joi sial comessamens. — A 24, B 11, C 21, G 15, N 24, S 2, T 89. (*b*)
344. Can la brun' aura s'alucha. — A 15, B 20, C (*G*. 874), D (*G*. 873), G 17, H 237, N (*A*. xxxiii, 320), R 2, T 97, U 17, V 73.

G. de Sant Leydier.

345. Ben chantera si m'estes ben d'amors. — E cxxx.
346. Pus tan mi fors'amors que mi fay entremetre. — E cxxxj. (*c*)
347. Bel m'es uey may qu'ieu retraya. — A (*G*. 536), B 134, G 118, N 131, U 406, V 116.
348. Jamays nulh tems nom poiretz far, amors. — A (*G*. 117), B (*G*. 470), D 18, G (*G*. 471), K 31, N 71, O 15, S 136, T 59, U 100, V 31, Y (*G*. 472), W 28[2]. (*d*)
349. Dona, yeu vos soy messatgiers. — A 79, B 132, C (*G*. 139), G 120, I fol. 145 v°, M 69, N 133, T 41, U 405. V 117, W 71.
350. Estat auray estas doas sazos (var. *G*. 364). — A (*G*. 364), B (*G*. 537), G (*G*. 538), H 193, M (*G*. 932), N 131, Q 119, U 402, V 59. (f. 42)

1. Guill. de Cabestany A, Pistoleta Table de B.
2. G. Faidit tous les mss.

Folquet.

351. Greu fera nulhs hom falhensa. — A 64, B 2, C (*G.* 62), D 3, G 26, H 226, M 33, N 62, Q 31, R 10, T 20, U 137, V 84, W 8, Y (*G.* 961).
352. Chantan volgra mon fin cor descobrir. — Z 21. Aj. R 12, T 23. (*b*)
353. Ja nos cug hom qu'ieu camje mas chansos. — E lxv *bis*.
354. Amors merce, no mueyra tan soven. — E lxv. (*c*)
355. Mot y fes gran peccat amors. — Z 22. Aj. R 10, T 18.
356. Tant m'abelis l'amoros pessamens. — E lxiij. Aj. R 8, T 18. (*d*)
357. Tant mou de corteza razo. — Z 23. Aj. R 11.
358. S'al cor plagues, be fora huey may sazos. — E lxiiij. Aj. O 22, R 7, T 17. (f. 43)
359. Us volers otracujatz. — A 65, B 4, C (*G.* 106), D 6, G 28, H 229, M 59, N 66, R 12, T 22, U 145, V 88, W 7, Y (*G.* 962).
360. En chantan m'ave a remenbrar. — A 63, B 5, C 44, D 7, G 33, H 230, K 25, M 76, N 65, P 8, Q 37, R 11, T 19, U 147, V 84, W 5. (*b*)
361. Ay tan gen vens et ab tan pauc d'afan. — E xxxviij. Aj. R 6, T. 18.
362. Ben an mort mi e lor. — Z 20. Ajoutez R 7, T 19. (*c*)
363. Chantar m'es tornatz a afan. — A 63, B 4, C (*G.* 48), H 231, N 62, P 9, Q 38, R 12, T 20, U 148, V 87, Y (*G.* 966).

Gaucelm Faizit.

364. De fayre chanso. — B (*G.* 459), D (*G.* 51), G (*G.* 460), N 78, S 144, U 112, V 28. (*d*)
365. No m'alegra chan ni critz. — A 35, B 72, D 12, N (*A.* xxxiii, 451), P 38, Q 52, S 142, T 51, U 106, V 36, W 30.
366. Lo jent cors onratz. — Z 66. Aj. S 132, T 53, et ms. fr. 20050 f. 87. (f. 44)
367. Anc nom parti de solatz ni de chant. — B 67, D (*G.* 30), G (*G.* 443), N 78, S 147, U 118. [(*b*)
368. Chant e deport, joi, domney e solatz. — E lvij. Aj. O 16, S 141, T 52.
369. Mon cor e mi e mas bonas chansos. — Z 64. Ajoutez S 154, T 51.
370. Fort cauza es tot lo majer dan. — Z 67. Aj. S 155, T 52, fr. 20050 f. 84, et Vatican Christ. 1659 (*Romvart* p. 425). (*c*)
371. Can la fuelha sobre l'albre s'espan. — Z 50. Aj. S 153, T 31 (B. de Ventadour).
372. A semblan del rey Ties. — Z 63. Aj. S 149. (*d*)
373. Sitot ai tardat mon chant. — A 37, B 62, D 10, G 74, N 71, P 15, S 146, U 108, ms. fr. 20050 f. 83.
374. Bem cugei de chantar sofrir. — E lxxxx. Aj. O 16, T 56. (f. 45)
375. Bem platz e m'es jen (*G.* 452). — B (*G.* 450), G (*G.* 451), K 142, M 68, N 81, S 157, U 110, V 31.
376. Pel joi del temps qu'es floritz. — A (var. *G.* 121), B 66, D (*G.* 121), G (*G.* 489), N 72, S 134, U 104, Y (*G.* 490). (*b*)
377. Aram coven quem conort en chantan. — A 38, D (*G.* 31), G (*G.* 448), N 73, O 15, U 101, Y (*G.* 449).

378. Jen fora contra l'afan. — A (*G.* 464), B 64, D (*G.* 60), G (*G.* 465), N 73, S 159, T 57, U 102 et 152, V 29, W 26, Y (*G.* 463). (*c*)
379. S'anc nulhs homs per aver fin coratge. — E lxxxix. Aj. S 158, T 58.
380. Mantas sazos es hom pus volontos. — E cxxxiiij. (*d*)
381. Mot m'enuget oguan la ...[1] del mes. — Z 70. Aj. S 135.
382. Totz sels que amon valor. — E xxj. Aj. S 138, T 56. (f. 46)
383. Huey mais tanh que fassa parer. — B (*G.* 468), G (*G.* 469), H 143, N (*A.* xxxiii, 454), S 148, U 111.
384. Tant ai sufert longuamens greu afan. — E lxxxviij. Aj. O 16, S 137, T 21 (F. de Marseille) et 59. (*b*)
385. Ab cossirier planh. — Premier couplet; cf. n° 339.
386. Solatz e chantar (*G.* 497). — B (*G.* 498)[2]. (*c*)

P. Vidal.

387. Anc no mori per amors ni per als. — Bartsch 35.
388. Tant ai longuamen sercat. — Bartsch 44. (*d*)
389. Drogomans senher, s'ieu agues bon destrier. — Bartsch 30 (f. 47)
390. Manta jen me mal razona. — Z 44. Aj. R 86, T 76.
391. Baros Jhesus qu'en cros fo mes. — Bartsch 25.
392. Estat ay gran sazo. — Bartsch 2. (*b*)
393. Dieus en sia grazitz. — Bartsch 3.

B. de Ventadorn.

394. Lo dos tems de pascor. — A 29, B 57, C 58, G 52, H 245, M 37, N 92, S 83 et 117, U 66, W 11[3]. (*c*)

P. Vidal.

395. Tan me platz. — Bartsch 20.
396. Jes car estieu. — Bartsch 28.
397. Mot m'es bon e bel. — E lix. (*d*)
398. Bem pac d'ivern e d'estieu. — Bartsch 14. (f. 48)

Aimeric de Belanüey.

399. En greu pantais m'a tengut longuamens. — E cxlix. Aj. R 44, T 11.

G. Azemar.

400. Be for' ueimais sazos e locx. — E lxxiiij.

P. d'Alvernhe.

401. Qui bos vers agrad' auzir. — B (*G.* 232), D 50, H 149, S 125, V 79. (*b*)
402. Se totz los gautz els bes e las finas colors lauzors (*sic*). — A 75, B 117, G 160, H 127, K 116, M 71, N 58, S 226, U 390[4].

1. La place de quelques lettres a été laissée en blanc. Il faut *lo coindet mes.*
2. Alb. de Sisteron B, G. Faidit Table de B.
3. P. Vidal G H S 117.
4. Pons de Capd. tous les mss.

RAIMBAUT DE VAQUEIRA. (c)

403. Guerras ni platz no son bos. — A 77, B 123, G 104, H 185, N 162, P 13, T 48, W (*A.* XXXII, 401).

'AR. DANIEL.

404. Ab nou so cundet e leri. — A 65, B 204, C 29, L 10, N 41, Q 27, S 105, U 177, V 103.

405. Anc yeu non l'aic mas ela m'a. — A 67, B 204, D 59, K 109, N 40, R 39, T 40, U 181, W 74. (d)

SERCALMON.

406. Car vey fenir a tot dia (*Jahrb. f. rom. lit.* I, 97).

AIMERIC DE PEGULHAN.

407. En amors truep alques en quem refranh. — E cxlvij. Aj. R 51, T 12.

408. Qui la ve en ditz. — A 54, B (*G.* 1171), D 78, G 250, T 15, U 239. (f. 49)

409. Sitot m'es greus l'afan (*G.* 1216). — A 98, B (*G.* 1217). (b)

410. Pus ma mala bel' amia. — A 52, B (*G.* 998), G (*G.* 997), N (*G.* 1209), R 49, U 234.

411. Qui sufrir s'en pogues. — A 53, B (*G.* 1174), C (*G.* 91), G 93, N 134, P 34, R 51, T 15, U 224, Y (*G.* 1175).

412. Us jois novels complitz de grans beutatz (*G.* 1219). — B (*G.* 1218). (c)

413. Mantas ves soy enqueritz. — A 54, B 88, N 137, Q 46, R 45, T 14.

414. Atressim pren co fay al jogador. — E lxvij. Aj. R 46, T 13. (d)

415. Eissamen co l'azimans. — A 51, B (*G.* 1003), D (*G.* 1004), N (*G.* 1182), U 232.

416. Per solatz d'autrui chan soven. — A 53, B (*G.* 994), C (*G.* 83), G (*G.* 993), N 133. P 11, R 50, T 12, U 225, W 37. (f. 50)

417. S'ar fuy d'onrada cundansa. — A 52, B (*G.* 1177), D (*G.* 1178), G (*G.* 1179), H 179, N (*G.* 1181), P 11, Q 44, R 48, T 11, U 233, W 36.

418. Eras parra cals sera voluntos. — B 95, D 74, U 231. (b)

419. Totz hom que so blasma que deu lauzar. — E cl.

420. Pus descobrir ni retraire. — A 51, B (*G.* 519), D (*G.* 518), G 93, H 178, N (*G.* 1169), Y (*G.* 520). (c)

421. S'ieu tan be non ames. — A (*G.* 1213), B (*G.* 1214), D 76, N (*G.* 1215), U 245.

422. Per razon natural. — A 55, B (*G.* 1208), C (*G.* 82), D (*G.* 1207), G 89, N 138, Q 39, R 54, T 13, U 248, W 39. (d)

423. Si com l'albre que per sobrecargar. — E cxlviij. Aj. R 44, T 12.

424. Destretz, cochatz, desamatz, amoros. — E cxvij.

425. Amors, a vos meteysam clam de vos. — E lxviij. (f. 51).

426. Ses mos apleitz no vau e ses ma lima. — A (*G.* 1210), B (*G.* 1211), N (*G.* 1212), Q 43, R 48, T 15, U 237.

427. Hom ditz que gaug non es senes amors (*G.* 999). — B (1000), H 138, R 135[1]. (b)

1. A. de Mareuil H.

428. Nulhs homs no sap ques es gautz ni dolors (*G.* 1001). — B (*G.* 1002), M (*G.* 1206), R 49.
429. Meravilh me co pot hom apelar. — A 127, B 146, C (*G.* 69), G. (*G.* 894), H 118, L 1, N 119, U 189. (*c*)

FOLQUET.

430. Per Dieu amors, be sabetz veramen. — E f. 23. Aj. R 6, T 17.
431. Sitot mi soi a tart aperceubutz. — E xliij. Aj. R 13, T 19. (*d*)
432. Los mals d'amors ay yeu ben totz apres. E j. Aj. O 25, T 46.
433. Si com sel qu'es tan greujatz. — A 63, C 45, N 66, P 9, S 113, T 21, U 149, V 89. (f. 52)
434. S'anc fuy bela ni prezada. — A 114, B 156, D 56, N 144, U 258, W (*A.* xxxij, 421)[1].

FALQUET DE ROTMANS. (*b*)

435. On mielhs mi soi apessatz. — E f. 5. Aj: R 14.
436. Las grans beutatz els fis ensenhamens. — E cxliv. Aj. R 28, T 66.
437. Ab pauc de chantar nom recre. — E cxxix. (*c*)
438. Tornatz es en pauc de valor. — B 229.

FABRE D'UZEST. (*d*)

439. Locx es c'om se deu alegrar. — E f. 7 v°. Aj. O 40.

ELIAS CAYREL.

440. Ar agues yeu .M. marcx de fin argen. — A 138, B 336, H 68, K 4, W 113[2].

R. RIGAUT.

441. Tota dona quem do s'amor. — B 376.

AIMERIC DE BELANUEY.

442. Sel que promet a son coral amic. — E f. 7. (f. 53)
443. Aisi col pres cant s'en cuja fugir. — E lxxij. Aj. O 23, R 55.
444. Aisi com selh c'aym e non es amatz.—E xx. Aj. O 14, R 31, T 66. (*b*)
445. Eram destrenh amors. — Z 92. Aj. O 23, R 55, S 233.
446. Nulhs hom non pot complir adrechamen. — Z 93. Aj. O 24, W 129[3].
447. Mot es greus mals dont hom no s'auza planher. A 134, B 236, D 92, G 125, H 128, N (*A.* XXXIII, 446), O 35[4]. (*c*)

1. Cadenet A B N U W, G. de Borneil D, F. de Marseille Table de B. Cette pièce commence par le couplet *Eu sui tan corteza gaita* dans A D N U W.

2. Pistoleta A B, « Helyas Cayrelh » Table de B, anon. ailleurs. Se trouve aussi sur les feuillets de garde des mss. Bibl. imp. fr. 795 et Marc. Suppl. gall. VIII. Imitations dans fr. 20050 f. 79, 846 f. 125, 12581 f. 88, dans le ms. Douce *balletes* 182.

3. Dans W le premier couplet seulement; voy. Bartsch, *Jahrb. f. rom. Lit.* XI, 2.

4. Albertet de Sisteron (ou de Gap) tous les mss., « Aim. de Belenuey, Raymbaut de Vaquieyras » Table de B, Naimerics de Sarlat O.

448. Per Crist, s'ieu crezes amor (*G*. 897). — A 125, B 147, D 86, N (*G* 898), U 187.
449. Pus lo gay temps de pascor. — A 104 et 126, B 145, G 150, L 1, N 119, S 234, U 186[1]. (*d*)
450. Ailas! per que viu lonjamen ni dura. — B 148, D 87[2].
451. Pus de joy mou e de plazer (*G*. 899). — B (*G*. 900). (f. 54)

MONTANHAGOL.

452. Nulhs hom no val ni deu esset prezatz. — E xlj.
453. Del tot vey remaner valor. — B 260. (*b*)

MONGE DE MONTAUDON.

454. L'autrier al parlamen. — E cxxxviij *ter*.

CADENET. (*c*)

455. Huey mais m'auretz avinen. — E xcviij.
456. S'ieu pogues ma voluntat. — E lxxxxvij. Aj. O 39[3].
457. Amors, e co er de me. — E lv. Aj. O 37. (*d*)
458. Ay com dona ric coratge. — E xxx.
459. Camjada s'es m'aventura. — E xcv. (55)
460. Meravilh me de tot fin aymador. — E xcix.
461. S'ieu huey mais d'eras enan. — A 113, B 159, N (*A*. xxxiv, 170), U 256. (*b*)

POS DE CAPDUELH. (*c*)

462. S'anc fis ni dis nulha sazon. — E lxxix.
463. Aisi m'es pres com seluy que serchan. — E lxxxij.
464. Humils e fis e francx soplei vas vos. — E ciij. Aj. O 25.
465. L'adreg solatz e l'avinen companha. — E xix. (*d*)
466. Us gays conortz me fay gayamen far. — B 121.
467. Lials amicx cuy amors ten joios. — E lxxxj. Aj. O 27. (f. 56).
468. Mielhs c'om non pot dir ni pensar. — A 74, B 118, G (*G*. 1034), H 125, N 56, U 382, W 78. (*b*)
469. So c'om mais vol e de qu'es pus cochos. — A 74, B 118, G 163, H 124, N 59, S 219, U 394.
470. Tant m'a donat e fin e franc voler. — E cxxxix. Aj. O 27.
471. Ja non er hom tan pros. — A 73, B 117, G (*G*. 1036), H 123, I 662, N (*G*. 1037), Q 96, S 225, U 384. (*c*)

B. DE VENTADORN.

472. Amors, e queus er vejaire. — E xij. Aj. S 89.

1. « Nuc Brunenc » A-104. — Cette pièce est publiée dans Mahn, *Ged*. 904, accompagnée, comme indication de source, des nos d'I A B G. Mais lequel de ces mss. l'éditeur a-t-il suivi?
2. Également publié par Mahn, *Ged*. 905, sans indication précise de ms.
3. Cf. fol. 12 du même ms.

473. Can par la flor justa vert fuelh. — E xlij. Aj. O 19, S 77, T 26. (*d*)
474. Can vei la lauzeta mover. — Z 32. Aj. O 22, S 91, T 25[1].
475. Eras no vei luzir soleh. — Z 24. Aj. O 20, S 90, T 29. (f. 57)
476. Be m'an perdut en lay ves Ventadorn. — Z 36. Aj. O 20, S 95, T 27.
477. Non es meravilhas s'ieu chant. — Z 28. Aj. O 21, S 92, T 28. (*b*)
478. Ab joi muou lo vers el comens. — Z 27. Aj. O 20, S 87, T 25.
479. Ar m'acosselhatz senhors. — E ciiij. Aj. S 96, T 26. (*c*)
480. La dossa votz ay auzida. — A 32, B 55, V 61, W 14[2].
481. En abril can vei verdejar. — A 141, B 364, H 211, M 66, R 82, U 293, W 15[3].
482. Conortz aras say yeu be. — Z 34. Aj. S 93, T 26. (*d*)
483. Cant l'erba fresqu'el fuelha par. — A 30, B 58, G 43, M (*G.* 927), N 93, S 98, V 55.
484. Pus mi prejatz, senhor. Z 26. Aj. S 75, T 31.
485. Atressi col ram sopleya[4]. (f. 58)
486. A tantas bonas chansos (*G.* 691). — A (*G.* 33), B 56, N 91, O 19, U 55, Y (*G.* 692).
487. Lai can vey la fuelha. — Z 33. Aj. S 93, T 30. (*b*)
488. Tant ai mon cor plen de joia. — Z 39. Aj. S 94.
489. Can la doss' aura venta. — B 50, G 48, M (*G.* 929), N 94, S 98, V 56, W 13. (*c*)
490. Tug silh quem pregon qu'ieu chan. — A 31, B 52, C 59, G 182, N 93, S 172, T 32, V 52, W 21[5].
491. Can par la flor, e l'erba fresqu'el fuelha. — A 26, B 48, G 47, N 88, O 20, P 18, S 78, T 28, U 58, V 51, W 15. (*d*)
492. En amors truep tan de mal senhoratge. — A 133, B 238, D 90, G 126, M 20, N 55, U 271, W (*A.* xxxii, 407)[6].
493. Lo rossinhol s'esbaudeya. — Z 37. Aj. O 21, S 85, T 27. (f. 59).
494. Jes de chantar nom pren talans. — Z 25. Aj. S 95.
495. Bem cugey de chantar sofrir (*G.* 113). — *A* (var *G.* 113), B 53, G (*G.* 703), S 97.
496. Amors, enqueraus preyera. — Z 40. Aj. S 76. (*b*)
497. Ges mos chantars no m'es honors. — A 31, B 59, H 155, N 93, S 102, V 56.
498. En cossirier et en esmay (*G.* 115). — A (var. *G.* 115), B 54, G 44, K 20, N 89, T 31, U 62, V 58, W 19, Y (*G.* 969). (*c*)

1. En outre Guill. de Dôle fol. 96 et *Rom. de la Violette*, p. 199.
2. Et le ms. 20050 f. 86 (*Archiv*, XXXVIII, 391).
3. P. Bremons lo torz ABRU, P. Raimon H, anon. M, B. de Vent. W Table de B.
4. Même pièce qu'au n° 493, avec interversion de couplets.
5. Peirol G S.
6. Albertet tous les mss. La Table de B est, comme presque toujours, d'accord avec I.

ELIAS (*et* HELIAS) CAIREL.

499. Pus cai la fuelha del garric. — A 106 *bis*, B 233, D 128, L 34, N 53[1].
500. Tot mi play lo dos temps d'abril. — A 106, B 232, L 33, N 52, O 22, U 291, W 86. (*d*)
501. Estat ay .ij. ans. — Cf. n° 86.

R. GAUCELM. (f. 60)

502. A penas vau en loc c'om nom deman. — B 334.
503. Aitan ses pus vieu hom cant vieu jauzens. — A 123, B 263, G (*G.* 316)[2].

Lo templier en OLIVIER. (*b*

504. Estat aurai lonc temps en pessamen.

RIGAUT DE BERBEZILHS.

505. Atressi com l'aurifan. — E lviij. (*c*)
506. Atressi com lo leos. — Z 120. Aj. T 43.
507. Ben volria saber d'amor. — E cv.
508. Tug demandon qu'es devengud'amor. — A 87, B 220, C 102, G 185, H 265, L 30, N 164, P 10, Q 106, T 43, U 359, W 61[3]. (*d*)
509. Lo nou mes d'abril cómensa. — A 88, B 220, L 30, T 44, U 361, W 62.
510. Atressi com Persavaus. — Z 121. Aj. T 43. (f. 61)

RAYMBAUT DE VAQUIEYRAS.

511. Quan lo jen temps comensa. — B 127, D (*G.* 711), G 112[4].
512. Eram requer sa costum' e son us. — B 124, D 184, G 103, H 187, M 26, N 162, P 13, Q 73, U 367. (*b*)
513. Savis e fols, humils et ergulhos. — E xxxvj.
514. No m'agrad' iverns ni pascors. — Z 83. (*c*)
515. Atressi ay guerreyat ab amor. — Z 80. Aj. O 28, T 49.
516. Sirventesc e chansos lays. — A 190, B 354, C (*G.* 152), G 239, L 41, N 208, U 450[5]. (*d*)
517. Aras pot hom conoisser e proar. — A 77, B 129, K 63, N 163, W 115.
518. Ja non cugey vezer. — Z 82. Aj. T 48. (f. 62)
519. Kalenda maya. — B (*G.* 971), G 106 et 249 (*G.* 970). (*b*)
520. Non puesc saber perquem sia destreg (*G.* 1078). — B 127. (*c*)
521. Ara can vey verdeyar. — E cxlij.

1. « Lamberti de Bonanelh » Table de B.
2. Sordel A B G.
3. Se trouve aussi dans les chansonniers français 20050 f. 147 et Berne n° 491. — P. Raimon de Toulouse G, Folquet de Marseille P et Berne.
4. R. de Miraval G et Table de B, B. de Ventadour D.
5. P. de Bocinhac A B C U, P. de Maisac L, F. de Romans G.

522. Leu pot hom gaug e pretz aver. — E cxlj. Aj. T 49. (*d*)
522 *bis*. Flor de paradis regina de bon' aire[1]. (f. 63)

JAUFRE RUDELH. (*b*)

523. Lai can vey florir l'espiga. — Z 140.
524. No sap cantar quil so nom ditz. — B 215, D 150, G 166.
525. Lai can li jorn son lonc e may. — Z 115.
526. Can lo rossinhol el fulhos. — A 122, B 214, C (*G.* 88), D 149, G 166, N 127, U 316. (*c*)
527. Can lo rieu de la fontayna. — Z 116.

P. VIDAL.

528. Cant hom es en autrui poder. — E iij.
529. Can hom onrat torna en gran paubreyra. — E xxxiij. (*d*)
530. Pus tornatz soi en Proensa. — Bartsch 13.
531. Nulhs hom nos pot d'amor gandir. — E lxxxvij. (f. 64)
532. Si col paubre can jatz el ric ostal. — E lxxxvj.
533. En una terr' estranha. — Bartsch 5.
534. Per sen dey una chanso. — Bartsch 10. (*b*)
535. En greu pantais m'a tengut lonjamen. — Cf. n° 399.
536. Jes per temps fer e brau. — Bartsch 6. (*c*)
537. Neus ni glatz ni plueyas ni fanh. — E xxvij.
538. S'ieu fos en cort que hom tengues drechura. — E lxxxiij. (*d*)
539. Sitot l'aura s'es amara. — A 143, B 252, D 133[2].
540. Baros, de mon dan covit. — Bartsch 45. (f. 65)
541. Per mielhs sofrir lo maltrag e l'afan. — Bartsch 42.
542. Bon'aventura don Dieus a Pizas. — Bartsch 41. (*b*)
543. Amors, pres soi de la bera. — Bartsch 21.
544. Bem te en son poder amors. — Bartsch I. (*c*)
545. Ajustar e lassar. — Bartsch 7.
546. Una chanso ay faita mortamen. — Bartsch 40. (*d*)
547. Tan ai ben ditz del marques. — Bartsch 12.
548. Mot es bona terr' Espanha. — Bartsch 15. (f. 66)
549. Atressi col perilhans. — Bartsch 16.

UC BRUNENC. (*b*)

550. Conplidas razos. — Z 110.
551. Cortezamen muou a mon cor mesclansa. — Z 108. Aj. M 13, T 37[3].
552. Pus lo dos temps ven chantan e rien. — Z 109. Aj. T 37.
553. Eram nafron li sospir. — Z 107. Aj. T 37. (*c*)
554. Lay can son li rozier vermelh. — E cliij.

1. Pièce ajoutée vers le milieu du XIVe siècle. Bartsch, *Denkmæler d. provenzalischen Literatur*, p. 63.
2. Gui de Calanson A B D, P. Vidal Table de B.
3. Voyez Bartsch, *Jahrb. f. rom. Lit.* XI, 24.

P. de Bossinhac.

555. Cant lo dos temps d'abril. — B 354, C (*G.* 147), G 239, H 94, L 42[1], N 208, U 449[2]. (*d*)

P. Bast.

556. Ab greu cossire et ab greu marrimen[3].

P. Cardenal. (f. 67)

557. De sirventesc faire nom tuelh. — B 272, G 214, H 105.
558. Tostemps azir falsetat et enjan. — A 164, B 272, G 215, H 109, N 215.
559. Non cre que mos ditz. — A 164, B (*G.* 978), G (*G.* 977). (*b*)
560. Anc no vi Breto ni Baivier. — E f. 14.
561. Tot atressi com fortuna de ven. — A 169, B 286, H 101. (*c*)
562. El mon non a leo aitan salvatje. — Voir ci-après nº 588.
563. Tant vey lo segle cobeitos (*G.* 1229). — A 169, B (*G.* 1228), H 93. (*d*)
564. Totz lo mons es vestitz et abrazatz. — B 284, G 225, H 103.
565. Non es cortes ni l'es pretz agradieus. — A 170, B 286, H 100.
566. Lo saber d'est segl'es foudatz. — A (*G.* 643), B (*G.* 644), H 101. (f. 68)
567. Tartarassa ni voutor. — A 169, B 286.
568. Qui vol sirventes auzir. — A 166, B 280, H 98. (*b*)
569. Atressi com per farguar. — A 171, B (*G.* 758), G (*G.* 759), H 94.
570. Tostemps vir cujar en saber. — A 171, B 274, H 95. (*c*)
571. Caritat es en tan bel estamen. — A 171, B 274, G 222.
572. Aquesta jen cant son en lor gaieza. — A 170, B 277, G 220, H 104.
573. Quis vol tal fais cargar quel fais lo vensa. — A 170, B 277, G 211, H 98. (*d*)
574. Sirventesc fauc en loc de jurar. — A 172, B 277, G. 213.
575. Falsedat e desmezura. — E f. 11. (f. 69)
576. Lo muns es aitals tornatz. — A 164, B (*G.* 974), G (*G.* 973), H 107 et 108.
577. Qui vol aver fina valor entieira. — A 165, B 276, G 212, H 97. (*b*)
578. Razos es qu'ieu m'esbaudey. — A 165, B 276, G 208, H 105.
579. Qui ve gran maleza faire. — A 171, B 275, G 218, H 95.
580. L'arsivesque de Narbona. — A 165, B 278, G 210, H 93. (*c*)
581. De sirventes vuelh servir. — A 171, B 278, G 219.
582. Pus ma boca parla sens. — A 166, B 278, G 219, H 108.
583. Per fols tenc Poles e Lombartz. — A 166, B 279, G 208. (*d*)
584. Un sirventesc novel vuelh comensar. — E f. 17.
585. Las amairis qui encolpar las vol (*G.* 606). — A (*G.* 605), B (*G.* 607), G (*G.* 608), H 95, N 216. (f. 70)
586. D'Esteve de Belmon m'enueya (*G.* 763). — B (*G.* 762).
587. Un sirventes ai en cor que comens. — A (*G.* 765), B (*G.* 764), H 103. (*b*)

1. Voy. Bartsch, *Jahrb.* XI, 22.
2. Folquet de Romans G, anon. H L.
3. Voy. Milá y Fontanals, *Trov. en Esp.* p. 188.

588. Un sirventes trametray per messatje.[1] — B 285.
589. Aisi con hom planh so filh o son paire. — A 166, B 281, G 211, H 96. (*c*)
590. Bel m'es que bastis. — A 167, B (*G.* 760), G 216 (*G.* 761) et 220, H 93.
591. Tendas e traps, alcubas, pabalhos (*G.* 517). (*d*)
592. Li clerc si fan pastor. — A 165, B 276, N 216.
593. Tot farai una demanda. — A (*G.* 314), B 282, G 219, H 94. (f. 71)
594. Ges nom suy de mal dir castiatz. — A 167, B (*G.* 982), G 223, H 104.
595. Cals aventura es aisso d'aquest mon. — A 167, B (*G.* 980), G (*G.* 979), H 106. (*b*)
596. Tals cuja be aver filh de s'espoza. — A 168, B 283, G 224, H 106.
597. Un decret fas drechurier. — A 168, B 283, H 106. (*c*)
598. Un sirventes vuelh far dels auols glotos. — A 168, B 283, H 100.
599. Ieu trazi pietz que si portava quieira. — A 168, B 280, G 209, H 95.
600. Ja hom pres ni desbaratat. — E f. 19. (*d*)
601. D'un sirventesc a far m'a pres talen. — B 339[2].
602. Encara sera sazos (*G.* 1227).—A 167, B (*G.* 1226), G (*G.* 972), H 95[3]. (f. 72)
603. Dels catre caps que a la crotz. — A 166, B 279, G 224, H 99.
604. Ricx hom que greu ditz vertatz e leu men. — A 171, B 273, G 208, H 109. (*b*)
605. Lo jorn que fuy natz (*G.* 613). — A (*G.* 612), B 279, H 110.
606. Senh' en Nebles, vostre vezi. — A 170, B 274, G 218, H 97. (*c*)
607. Sitot non ay gaug ni plazer. — B 287.
608. Ar mi puesc eu lauzar d'amor. — E xxv. (*d*)
609. D'un sirventes a far [suy aders]. — B 287, G 212, H 106.
610. S'ieu fos amatz o ames. — A 165, G 218, H 94.[4]

---

611. Vera vergena Maria. — B 228, H 109. (f. 73)

G. d'Autpol.

612. Esperanza de totz ferms [esperans]. — B 380, V 119.

[*Tensons.*]

613. Guilhem de Mur....[5]

1. Il n'y a ici qu'un couplet qui est le premier de la pièce 562.
2. « Pons de sa Gardia » B.
3. Pièce qui, partout ailleurs que dans H I, commence par le couplet *L'afar del comte Guio*.
4. De cette pièce il ne subsiste ici que les cinq premiers vers, par suite de l'arrachement des feuillets 73 et 74. Les nos 611 à 623 sont rétablis d'après la table contemporaine placée en tête du chansonnier. Dans cette table, le premier vers de chaque pièce n'est pas toujours donné en entier : je le complète autant que faire se peut entre [ ]. Je continue à reproduire l'ancienne pagination du ms., quoiqu'elle ait été souvent enlevée par le couteau du relieur, et non point la nouvelle (de la main de Raynouard, à ce qu'il semble), qui naturellement ne tient pas compte des deux feuillets arrachés.
5. Cette tenson et la suivante, dont il ne reste rien de plus que ce que donne

614. Marques, una pàrtidaus fas.
615. Perdigo, al vostre sen. — Z 61 (?).
616. Bernat de la Bart', ancsem [platz]. — B. 395, D 211, G 266, L 44.
617. Gaucelm, .III. jocx enamoratz. — E xviij.
618. Gaucelm, diatz al vostre sen. — B 396, D 213, M 87, T 9, W 92. (f. 74)
619. Dalphi, sabriatz me vos. — A 161, D 213, T 10, W 92.
620. Albert, chauzetz al vostre sen.
621. Gaubert, razo ai adrecha. — B 393, D 218, W 100.
622. Magret, pujat m'es el cap. — A 154, B 386, D 218, N 179, U 502.
623. En Raimbaut, pros dona [d'aut linhatge]. — B 387, D 219, G 262, H 73, K 65, M 90, N 186, T 33, U 526, W 95.

---

624. Amicx Nalbert, tenso soven. — G 254, M 94. (f. 75)
625. Joan Miralhas, si Dieu vos gart de dol (*G.* 1018).
626. Tostemps, si vos sabetz d'amor. (*b*)
627. Nelias, de vos vuelh auzir. — A (*G.* 695). (*c*)
628. Bona dona, .I. cosselh vos deman. — A 138, K 48, M 47[1].
629. Baussan, respondetz mi sius platz. — G (*G.* 457), T 9 et 38, U 522, W 96, Y (*G.* 458). (*d*)
630. Senh' en Jorda, sieus manda Livernos (Pfaff n° 85). (f. 76)
631. Guirautz, don' ap beutatz granda (Pfaff n° 86).
632. Aras s'esfors, Neveyos, vostre sens (Pfaff n° 87). (*b*)
633. Guilhem de Mur, que cuja far? (Pfaff n° 88).
634. Senh' en Enric, a vos don avantatje (Pfaff n° 89). (*c*)
635. Guiraut Riquier, a sela que amatz (Pfaff n° 90). (*d*)
636. Guilhem de Mur, chauzetz d'esta partida (Pfaff n° 91).
637. Guiraut Riquier, pus qu'es sabens (Pfaff n° 92). (f. 77)
638. Coms d'Astarac, ab la gensor (Pfaff n° 93).
639. De so don yeu soy doptos (Pfaff n° 94). (*b*)
640. Senh' en Enric, us reys .I. ric avar (Pfaff n° 95).
641. Guiraut Riquier, segon vostr' essien (Pfaff n° 96). (*c*)
642. Guiraut Riquier diatz me (Pfaff n° 97). (*d*)
643. Guiraut, pus em ab senhor cuy agensa (Pfaff n° 98).
644. Senh' en Austorc, del Boy lo coms plazens (Pfaff n° 99). (f. 78)
645. Senh' en Arnaut, d'un joven. — M (*A.* xxxiv, 381). (*b*)
646. Jozi diatz, vos qu'es homs entendens (*G.* 1019).
647. Gui d'Uysselh bem peza de vos.— B 389, D 220, H 83, N 85, U 520. (*c*)
648. Cant amors ac tot partit. — Z 49. Aj. S 180.
649. Nugo la Bachalayria. — A 164, G 261, H 81, M 93, N 185, U 521. (*d*)

la table du ms., sont sans doute de G. Riquier.
1. Pistoleta A, Bertran del Puget K, anonyme M.

Savaric (ou Severi).

650. Ben fay granda folor (*G.* 1132). — B (*G.* 1153)[1].
651. No val jurars lay ont falh lialtat (*G.* 776). — B 311[2]. (f. 79).
652. A greu pot hom conoisser en la mar. — B (*G.* 774).
653. Totz hom deu far aco quel vielh sers fa. — B 312. Cf. n° 655. (*b*)
654. Baile, jutje, cosselhier d'aut senhor. — B 312.
655. Crotz aigu' e pas e fes nos condua[3]. (*c*)
656. Cuenda chanso, plazen ses vilanatje (*G.* 771). — B (*G.* 770).
657. Tans afans pezans. — B 312.
658. Qui bon frug vol reculhir be semena (*G.* 778). — B 314. (*d*)
659. A vos mi soy, bona dona, donatz (*G.* 767). — B (*G.* 766).
660. Pus semblet genier amors (*G.* 777). — B 314. (f. 80)
661. Del mon volgra que son dreg nom seguis (*G.* 773). — B (*G.* 772).
662. Un vers faray del catre temps de l'an. — B 315. (*b*)
663. En mal pong fo creada. — B 313.
664. Manhs ricx mi demando si am. — B (*G.* 775).
665. Sitot s'es braus l'aers el mes. — B 315. (*c*)
666. Cavayers e sirvens (*G.* 769). — B (*G.* 768).
667. Si fos tan ricx. — B 316. (*d*)

Monge de Foissan.

668. Be volgra fos mos cors tan regardaus. — B 346.
669. Be m'a lonc tems menat ab fort aura. — B 345. (f. 81)
670. Ben volria, car seria razos. — B 346.

Ar. de Marruelh.

671. Bel m'es qu'ieu chant en aquel mes. — A 27, B 48, G 46, N 88, P (*A.* xxxiii, 304), S 86, T 25, U 59, V 52, W 11[4]. (*b*)
672. Sim destrenhetz, dona, vos et Amors. — E liiij. Aj. O 13, R 30, T 65.
673. Aisi col peis a en l'aigua sa vida. — E lxxvj. Aj. R 28, T 64. (*c*)
674. La franca captenensa. — Z 75. Aj. R 29, T 60.
675. Ses joy non es amors. — E lxxv. Aj. R 32, T 61.
676. Ja non er hom tant pros. — Ci-dessus n° 471. (*d*)
677. Bel m'es cant lo ven m'alena. — B 115.
678. Mot era dous mon cossir. — Z 78. Aj. O 13, R 29, T 65. (f. 82)
679. A gran honor vieu cui joy es cobitz. — A 46, B 110, D 64, G 32, K 113, N 104, R 31, T 61, U 123, W 31.

1. « Huc de Sant Circ » B.
2. Cette pièce et toutes celles de Serveri de Girone qui suivent ont été publiées par D. Manuel Milà y Fontanals, *Trov. en Esp.* p. 373-92.
3. C'est la fin de la pièce 653.
4. B. de Vent. A B G N S T V W, Gir. de Born. P, « Falquet de Rothmas » et Arn. de Mareuil Table de B.

680. Pus en R. en Truc Malecx. — A (*G.* 420), B (*G.* 421), N 205, U 478[1]. (*b*
681. Tot cant ieu fas ni dic quem si' honrat. — B 3, D 68.
682. Franquez' e noirimens. — A 47, B 109, D 64, G 130, N 105, R 35, T 60, U 133. (*c*
683. Aisi com mos cors es. — A 47, B 110, D 64, N 105, S 118, T 64, U 134.
684. Bel m'es lo dos temps amoros. — B 115.
685. Anc vas Amors non puec res contradire. — A 47, B 110, G 133, H 135, M 52, N 103, O 14, Q 63, R 34, T 65, U 122, V 82[2]. (*d*)
686. Tug miey cossir son d'amors e de chan. — Cf. n° 127.
687. L'ensenhamens el pretz e la valor. — A 46, B 109, D 66, G 131, M 51, N 105, O 14, Q 62, R 30, T 108, U 129[3]. (f. 83)
688. Aisi com sel c'a pron de valedors. — Cf. n° 87.

GR. DE BORNELH.

689. S'eras non pueja mos chans.—A 17, B 13, C 13, D 54, G 21, N 15, S 51, T (*A.* xxxiii, 423), U 23, V 67. (*b*)
690. Si sotils sens. — A 19, B 15, C 11, G 9, N (*A.* xxxiii, 317), S 70, T 94, U 38.
691. A ben chantar. — A 22, B 7, C 6, G 1, H 234, L 28, N 11, Q 7, R 1, T 98, U 16. (*c*)
692. Tostemps mi sol pus joi plazer. — B 29, S 65.
693. Obs m'agra si m'o cossentis. — A 14, B (*G.* 870), C 9, H 111, N (*G.* 871), Q 11, S 50, T 94, U 21, Y (*G.* 872). (*d*)
694. Ar ai gran joy quem remembra l'amors.—A 24, B 12, G 2, S 55, T 105.
695. Non puesc sofrir c'a la dolor.— A 19, B 22, C 6, G 5, N 21, S 9, T 95[4], U 40, V 73, W 72. (f. 84)
696. Lo dos chant d'un auzel. — A 15, B 17, C 14, G 8, N 16, S 35, T 104, U 26.
697. Car non ai joi que m'aon. — A 21, B 13, C 23, G (*G.* 948), N (*A.* xxxiii, 330), S 53, T 90, U 534, Y (*G.* 949). (*b*)
698. Al pus leu que farai chansos (*G.* 690). — A (*G.* 689), B (*G.* 205), G 12, L 39, N 85, S 68, U 353, V 76.
699. Cant li freg el glas e las neus. — A 22, B 14, C (*G.* 124), D (var. *G.* 124), G 2, H 239, N 22, S 25, T 81 et 105, W 69, Y (*G.* 879). (*c*)
700. Aquest termini cars e gens. — A 14, B 15, C 10, D 53, G 14, N 14, S 79, T 93, U 29, V 54, W 70[5].
701. Sim plagues tant chans. — B 21, G 12, L (*A.* xxxiv, 398), S 71. (*d*)
702. Ab semblan mi fai dechazer (*G.* 814). — B (*G.* 187), C 25, N 26, S 72.

1. A. Daniel A U, G. de Borneil N.
2. Folquet de Marseille V.
3. G. de Borneil T.
4. Voy. *Jahrb. f. rom. Lit.* XI, 11.
5. Bern. de Ventadour S.

703. Ailas! co muer? que as, amicx (*G.* 817). — B (*G.* 192), G (*G.* 818), S 64, V 114[1].
704. S'es chantars ben entendutz. — B 30. (f. 85)
705. De chantar ab deport.— A 20, B (*G.* 239), C 22, D 53, N 19, Q 16, S 58, T 99, U 28, Y (*G.* 885).

Miravals.

706. S'ieu en chantan soven. — A 68, B 78, C (*G.* 150), D 38, N (*A.* xxxiii, 436), U 330. (*b*)
707. Entre dos volers soi pessieus. — E cxv.
708. Bel m'es qu'ieu chant e condey. — E xxxix. Aj. O 25, T 62. (*c*)
709. Ben aial messatgiers. — A 68, B 82, D 42, G 116, L 16, N 44, Q 95, U 345.
710. Aisi com es gensers pascors. — A 69, B 81, C (*G.* 12), D (var. *G.* 12), G (*G.* 1091), K 137, L 15, M 73, N 43, O 26, Q 93, T 55, U 338, V 45, W 68. (*d*)
711. Sitot m'es ma don' esquiva (*G.* 639). — A (*G.* 637), B (*G.* 638), D 116, N 50, U 350.
712. Be m'agradal bel temps d'estieu. — Z 84. Aj. O 25, T 55.
713. Sel que no vol auzir chansos. — Z 87. Aj. T 62. (f. 86)
714. Tals vay mon chan enqueren. — A 71, B (*G.* 1089), D (*G.* 1088), L 16, N (*G.* 1090), T (*A.* xxxiii, 421), U 343, V 44.
715. Sel cuy joy tanh ni chantar sap. — E cxvi. (*b*)
716. Qui bona chanso cossira (*G.* 1083 *a*[2]). — B (*G.* 1112).
717. A Dieu me coman, Baiona (*G.* 540). — B (*G.* 8). (*c*)
718. Baiona, per sirventes (*G.* 541). — B 86.
719. Tot cant fas de be ni dic. — B 75, V 41.
720. Er agr' obs que m'aizis. — A 72, B (*G.* 237), D 39 (*G.* 335) et 88, N 45, U 331[3]. (*d*)
721. Res contr' amors non es guirens (*G.* 1083). — B (*G.* 1113), V 46.
722. D'amors son tug miey cossiriers. — E cxiv. (*f.* 87)
723. Contr' amors vauc durs et embroncx. — Z 85. Aj. O 26.
724. S'a dreg fos chantars grazitz (*G.* 1114). — B (*G.* 1115). (*b*)
725. Pus ongan nom plac l'estieus. — Z 149.
726. Dels .iiii. mestiers valens. — B 78, V 40.
727. Un sonet m'es bel qu'espanda (*G.* 1124). — B (*G.* 1125), D 43, V 41. (*c*)
728. Chans cant non es qui l'entenda (*G.* 1105). — B (*G.* 1106), D 43, V 41.
729. Anc non atendey de chantar (*G.* 736). — B (*G.* 735), V 47. (*d*)
730. Amors mi fai chantar et esbaudir. — A 71, B 77, D 39, N 49, U 340.

1. « G. de San Disder » G.
2. Cette pièce est imprimée, fort loin de la place qu'indique son n°, t. IV, p. 17.
3. Aim. de Belenuei B D 88.

731. Loncx temps ai avut cossiriers. — A (*G.* 632), B 77, D (*G.* 66), K 145, N 49, U 348, V 43. (f. 88)
732. A penas sai don m'aprenh. — Z 88. Aj. T 61.
733. Be sai que per aventura. — A 71, B (*G.* 1101), D (*G.* 1100), N (*G.* 1102), U 333, V 46. (*b*)
734. Totz sels quem van demandan. — E cxiij.
735. Chansoneta farai vencut (*G* 1103). — B (*G.* 1104).
736. Er ab la forsa del freys. — A 70, B 85, D 37, K 144, N 45, U 337. (*c*)
737. Ben aial cortes essiens (*G.* 1099). — B (*G.* 1098).
738. Sim fos de mos chantars parven (*G.* 1120). — B (*G.* 1121). (*d*)

PEIROLS.

739. Coras que mi fes doler. — Z 45. Aj. O 31, R 88, S 173, T 78.
740. Car m'era de joi lunhatz (*G.* 1014). — B (*G.* 1013), V 108. (f. 89)
741. Nulhs hom en res no falh. — E cxliij.
742. Ab joi quem demora. — Z 53. Aj. R 89.
743. Pus flum Jordan ai vist el monimen. — B 106. (*b*)
744. Atressi col signes fai. — A 60, B 100, D 170, G 36, H 268, K 146, L 14, N 152, S 177, O 29, U 211[1].
745. M'entensio ai tot' en un vers meza. — A 56 B 100, G (*G.* 1008), H 161, K 146, N 152, R 87, O 31, S 170, T 76, U 215, V 93, Y (*G.* 287). (*c*)
746. Be volgra mi dons saubes. – Z 138.
747. Si bem soi luenh entre gent estranha. — Z 43. Aj. T 79.
748. Dels sieus tortz farai esmenda. — Z 55. Aj. S 168, T 76, ms. 20050 f. 85. (*d*)
749. Pus entremes me soi de far chanso. — E cxxviij. Aj. R 15 (F. de Romans), S 112 (F. de Marseille).
750. Ab gran gaug mou mantas vetz e comensa. — A 57, B 105, H 156, N 149, S 179.[2] (f. 90)
751. Pus de mon joi vertadier. — Z 59. Aj. S 171.
752. Per dan que d'amors me venha. — Z 57. Aj. O 30, R 88, T 78. (*b*)
753. Nulh hom no s'ausi tan gen. — A 58, B 99, G (*G.* 1009), H 163, L 13, N 151, O 29, S 167 *bis*, U 210, V 96, W 49.
754. D'un bo vers vauc pessan cossil fezes. — Z 49. Aj. O 31, R 87, T 76.
755. Bem cujava que non chantes ogan. — B 107. (*c*)
756. Un sonet vau pessan. — Z 46. Aj. O 30, S 169, T 78.

GAUCELM FAIZIT.

757. Qui pogues partir son voler (*G.* 446). — A (*G.* 128), B (*G.* 445), D (var. *G.* 128), G 87, N 70, O 15, P 37, Q 50, T 51 et 53, U 103, V 32, W 22, Y (*G.* 447), ms. 20050 f. 86. (*d*)

1. Elias de Barjol G.
2. Bern. de Ventadour H.

758. Aras nos sia guitz. — A 36, B 66, D 88, N 78, S 145[1].
759. Cant vey reverdir les (*sic*) jardins (*G.* 494). — B (*G.* 493), V 29. (f. 91)
760. Trop a ponhat amors en mi delir. — Z 62. Aj. S 152.
761. Lo rossinholet salvatje. — A 35, B 63, D 13, G 71, K 134, N 73, Q 58, S 157, T 57, U 98, V 34, W 26, Y (*G.* 503). (*b*)
762. Com que mos chans sia bos (*G.* 456). — B (*G.* 455).
763. Coras quem des benanansa. — A (*G.* 125), B (*G.* 495), D (var. *G.* 125), G 78, K 30, N 72. T 58, U 107, W 27, Y (*G.* 496). (*c*)
764. L'onraz jauzens sers. — A 35, B 65, C (*G.* 67), N 82, S 162, Y (*G.* 444).

Gui d'Uysselh.

765. A vos cuy tenc per don' e per senhor. — B 357[2]. (*d*)
766. Ben fer' ieu chanso pus soven. — Z 151. Aj. T 35.
767. Ades on pus vey mais apren (*G.* 403).— A (*G.* 402), B (*G.* 189), K 120, L 28, N 114, P 19[3]. (f. 92)
768. Jes de chantar nom failh sen ni razos. — E cxxxv. Aj. O 15.
769. Ja nom cugey trobar. — A (*G.* 569), B 218, N 112. (*b*)
770. En tal guiza me men' amors. — E cxlv.
771. L'autrier de just' una via. — B 218. (*c*)

Gr. de Sant Leydier.

772. Pus fin' amor me torn' en alegrier. — Z 136.
773. Malvaiza m'es la moguda (var. *G.* 365).—A (*G.* 365), B 135, G (*G.* 539), H 191, N 132, U 404.
774. Ab .M. volers doblatz de fin' amor. — B (*G.* 185). (*d*)

Gr. de Calanso.

775. Ab lieis qu'ieu am de cor e de saber. — B 251, D 132, M 68, N (*A.* XXXIII, 455), S 163[4].
776. Los greus dezir quem solo far doler (*G.* 368).— A 80, B 251[5]. (f. 93)
777. El mon non pot aver. — B 251.
778. Bel senher Dieus, com pot esser sofritz. — B 252. (*b*)
779. Tug miey dezir e tug miey pensamen. — B 253, D 133, L 59.
780. Tan dossamen me ven al cor ferir. — A 142, B 269[6]. (*c*)
781. Una dossa res ben estan. — B 252.
782. Mot era dos e plazens. — G (*G.* 824). — Cf. ci-après f. 144 *c*. (*d*)

B. de Venzac.

783. Lo pair' el filh el sant Esperital. — B 259

1. Aim. de Belenuei D.
2. « Guillem de Salanhac » B; Gui d'Ussel table de ce ms.
3. Le moine de Montaudon A N.
4. Gaucelm Faidit N S. — Cf. Pfaff n° 84.
5. « Guill. de S. Leidier » A.
6. « Aimar de Rocaficha » B, Gir. de Calanson, Arn. de Mar. Table de B.

PERDIGO. (f. 94)

784. Ben aiol mal e l'afan el cossir. — E xxvj. — Aj. O 24.
785. Trop ai estat mon bel esper no vi. — E vj. Aj. O 25, T 46.
786. Ira e pezars e dona ses merce. — B 240. (b)
787. D'amors nom puesc partir ni dessebrar. — B 241, G 190, H 214[1].
788. Aisi com sel que tem c'amors l'ansia. — B 239, D 68, G 88, P 38[2]. (c)
789. Tot l'an me te amors d' aital faiso. — E cvij. Aj. T. 47.
790. Ab chans d'auzels comensa ma chanso.—Z 141. Aj. R 84 (P. Rogier). (d)
791. Verges, en bona ora. — B 241.

G. GODI. (f. 95)

792. Sil gen cors d'estieu es remas. — B 371.

HELIAS DE BARJOL.

793. Pus la bela quem fai doler (*G*. 1081). — B 223.
794. Car comprey vostras beutatz. — E cxj. (b)
795. Ben deu hom son bo senhor. — E cxij.
796. Morir pogr' ieu sim volgues (G. 1076). — B 223.
797. Bon' aventura don Dieus. — B 222. (c)
798. Pus vey que nulh pro nom te. — A (G. 945), B 224, L (*A*. XXXIV, 418).
799. Conoisens soi a mon dan. — B 222.

G. DE CABESTANH. (d)

800. Chanso d'un sol mot pla e prim. — Z 119. Aj. R 38, T 39.
801. Mon cor e me e mas bonas chansos.— Cf. ci-dessus n° 369.
802. Er vey que vengutz es jorns loncx. — A 105 *bis*, B 213, D 143, H. 261, L (*A*. XXXIV, 394), N 84, T (*A*. XXXIII, 424), U 358. (f. 96)
803. Lo dos cossire quem don' amors soven. — Z 147. Aj. O 33, T 6 et 110[3].

U. DE SANT SIRC. (b)

804. Messonjet, .I. sirventes. — B 227.

G. FIGUEYRA.

805. Sirventes vuelh far. — B 249.

FRAIRE MENOR. (c)

806. Cor ai e volontat. — B 371.

R. ESCRIVA. (d)

807. Senhors, l'autrier vi ses falhida. — B 372.

1. Gui d'Ussell G, R. Jordan, R. de Vaq. Table de B, R. Jordan H.
2. Arn. de Mareuil D P, « Guill. de la Torre » G, « Faidit de Bel estar, Arn. de Maruelh » Table de B.
3. Se trouve aussi dans un ms. de Ripoll, voy. M. Milà *Trob. en Esp.* p. 464.

BERTRAN DEL BORN.

808. Can vey pels vergiers despleyar. — B 138, H 170, N 195, U 425, V 81.
809. Ieu m'escondisc, dona, que mal non mier. — A 182, B 142, C 116, D 98, H 207, N 196, O 85, U 420[1]. (f. 97)
810. Lo coms a mandat e volgut.—A 174, B 138, G 227, N 192, O 98, U 411.

W. MAGRET.

811. Mot mi play cant vey la dolenta. — B 140[2].
812. Atrestan be soi ieu mortals. — B 349, D 138, G 283, H 216. (*b*)

P. R. DE TOLOZA.

813. Non puesc sofrir d'una leu chanso faire. — A 85, B 241, C 105, G 186, M 57, N 171, O 34, Q 83, R 75, U 263.
814. Atressi com la candela. — E cviij. Aj. O 34, R 76, T 79[3]. (*c*)

ESCUDIER DE LA YLHA.

815. Lonja sazo ay estat vas amors. — E xxxij.

ADZEMAR DE ROCAFICHA. (*d*)

816. Jes per frech ni per calor. — B 269, G 99[4].

G. DE SOLONHAN.

817. Per solatz e per deportz. — B 152 et 357, D 147[5].

P. DEL VERN. (f. 98)

818. Ab lial cor amoros.

FOLQUET DE LUÑEL.

819. Can beutatz me fetz de premier. — B 323.
820. Per amor e per solatz. — B 324.
821. Non pot aver sen natural (*G.* 1074). — B 324. (*b*)

IZARN MARQUES.

822. S'ieu fos tan savis en amar. — B 376.

BERTRAN DE LAMANON. (*c*)

823. Lo segle m'es camjatz. — B 267, S 237.

P. IMBERT.

824. Aras pus vei que m'aonda mos sens (*G.* 751). — B (*G.* 750).

G. DE BIARTZ. (*d*)

825. Si col maistre vai penre. — B 365, U 301.

1. P. Vidal Table de B.
2. B. de Born B, mais G. Magret à la Table.
3. Voy. Bartsch, *Jahrb.* XI, 11.
4. « Ricard de Berbezill » G.
5. R. Jorda B 152, « Guillem de Salanhac B 357, « Guilem d'Anduza » G.

NAT DE MONS.

826. La valors es grans e l'onors. — B 373.

GUAVAUDA. (f. 99)

827. Un vers vuelh far chantador. — B 316.
828. L'autre dia per .I. mati. — B 318.
829. Crezens, fis e veray et entiers. — B 318.
830. Lo mes el temps e l'an deparc (*G.* 1067). — B (*G.* 1068). (*b*)
831. Senhors, per los nostres peccatz. — B 318.
832. Patz passien ven del senhor (*G.* 1071). — B 317. (*c*)
833. Desemparatz, ses companho. — B 319. (*d*)
834. A la pus longua nuech de l'an. — B (*G.* 201).
835. Lo vers deg far en tal rima (*G.* 1069). — B (*G.* 1070).
836. Ieu no soi pars als autres trobadors. — B 320. (f. 100)

P. ESPANHOL. (*b*)

837. Or levés sus, franca cortoiza gen. — B 350[1].
838. Cosselh (*l.* Com selh) que fon ricx per encantamen. — B 349.

G. DE LA BACALARIA. (*c*)

839. Per grazir la bon' estrena. — B 347[2].

G. AUGIER.

840. Cascus plor' e planh son dampnatje (*G.* 579). — B 351.
841. Erransa pezansa. — B 351. (*d*)

AR. DE BRANCALO.

842. Pessieus, pessans, peccans e penedens. — B 375.

R. DE CASTELNOU.

843. Mon chantar vuelh retrair' al cominal. — E f. 13.

PISTOLETA.

844. Anc mai nulhs homs no fon apoderatz. — A (*G.* 744), B (*G.* 743), O 27, S 215, W (*A.* XXXII, 422)[3]. (f. 101)
845. Tanta gen fas meravilhar. — E f. 18.

NA GORMUNDA DE MONPESLIER. (*b*)

846. Greu m'es a durar. — B 374.

P. DURAN. (*c*)

847. Com sel qu'es pres e sap son essien.

1. Pièce française qui ne se retrouve point dans les chansonniers du Nord.
2. Huc de la Bacallaria B, mais « Guill. de la Bacallaria » à la Table.
3. Jordan de Born Table de B, Pons de Capd. O S.

848. Amors me ven asalhir.
849. Mi dons qui fuy demans del sieu cors gent (*G.* 1075). (*d*)
850. D'un sirventes m'es pres talens. — L 20, N (*A.* xxxiv, 195), U 470[1].
851. Una dona ai auzit dir que s'es clamada (*G.* 367). — B 134[2].

P. Bremon Ricas Novas. (f. 102)

852. Aus (*l.* Pus) tug volo saber (*G.* 910). — B 254, O[3] 48.
853. Sim ten amors ab dos plazers plazen. — B 253, G 21.
854. Ben deu estar ses gran joi tostems mais (*G.* 917). — B 255, G (*G.* 916), H 221, O 47. (*b*)
855. Be volgra de totz chantadors.
856. Ben dey chantar alegramen (*G.* 911). — B (*G.* 912).

Bertran Carbonel. (*c*)

857. Aisi com sel ques met en perilh gran.
858. Aisi com sel qu'entr' els pus assajans. (*d*)
859. Amors, per aital semblansa.
860. Motas de vetz pensara hom de far be (*G.* 1077). (f. 103)
861. Atressi fay gran foldat.
862. Aisi m'a dat fin' amors conoissensa. (*b*)
863. Aisi com sel c'atrob' en son labor.
864. Aisi co am pus finamen. (*c*)
865. S'ieu anc nulh tems chantiei alegramen (*Ch.* V, 100).
866. Per espassar l'ira e la dolor (*Parn. occ.* p. 240). (*d*)
867. Tans ricx clergues vey trasgitar (*Parn. occ.* p. 242).
868. Aisi com sel que trabuca e peza. (f. 104)
869. Un sirventes de vil home vuelh far.
870. Joan Fabre, yeu ai fach un deman (*Ch.* IV, 286). (*b*)
871. Un sirventes de vil razo fas.
872. Cor, digas me per cal razo.

Aiso es la primiera canso d'En Gr. Riquier *l'an Mccliiij.* (*c*)
Tant m'es plazens le mal d'amors.

[Suivent les chansons, *vers* et *retroenchas* de G. Riquier, formant les nos 1 à 56 de l'édition de Pfaff. Le v° du fol. 111 et le r° du fol. 112 sont blancs.[4]]

Aiso so coblas triadas esparsas de Bertran Carbonel de Marcelha (Bartsch, *Denkmæler d. prov. Lit.* p. 5). (f. 112 *c*)

1. Ugo de Mataplana L N U.
2. « G. de Sant Desdier » B.
3. B. de Lamanon O.
4. Il n'a pas paru utile de reproduire les premiers vers des pièces de Guiraut Riquier qui occupent les feuillets 104 *c* à 111 du ms. : elles sont toutes imprimées dans l'édition de Pfaff (T. IV des *Werke d. Troub.* de Mahn.).

Aiso so coblas triadas esparsas de G. de l'Olivier d'Arles (Bartsch, *Denkmæler*, p. 26). (f. 113 *b*)

[Suivent au fol. 115, le v° du fol. 114 étant laissé presque entièrement blanc, les pièces de G. Riquier formant les n°s 69 à 84 de l'édition de Pfaff.]

Maistre P. de Corbian. (f. 121 v°)

E non de Jhesu Crist qu'es nostre salvamens[1].

Aiso son las novas de l'eretje[2]. (f. 123 r° *b*)

Incipit prologus planctus beate Marie. (f. 124 v°)
Ad honor de la Trinitat.

Aquestz gautz dechet Mosenh'en Gui Folqueys, e donet .c. jorns de perdo qui los dira, can fo apostolis. (f. 126 r° *a*)
Escrig trop et aisi es vers[3].

Nat de Mons.

Al bon rey de Castela. (f. 126 v° *b*)
Sitot non es enquist. (f. 128 v° *d*)
Al noble rey d'Arago. (f. 130 r° *e*)
Al bon rey senher d'Arago. (v° *b*)
Si Nat de Mons agues. (v° *e*)

Folquet de Marsselha. (f. 131 v°)

Senher Dieu que fezist Adam (*Ch.* IV, 394).

R. Vidal de Bezaudun. (v° *d*)

En aquel temps c'om era jays (*G.* 341; Bartsch, *Chrest.* 213).

Castiagilos d'en R. Vidal de Bezaudu. (f. 133 v° *b*)
Unas novas vos vuelh contar (Bartsch, *Prov. L. B.* p. 29).

Ensenhamen d'en Ar. W. de Marsan. (f. 134 r° *c*)
Qui comte vol apendre (Bartsch, *Prov. L. B.* p. 132).

Ar. de Marruelh. (v° *c*)

Sel que vos es del cor pus pres. — K (*A.* xxxiv, 429), R 26.
Dona, sel que no pot aver. (f. 135 *a*)
Dona genser que no sai dir. — K 45, R 23, W 151[4]. (r° *d*)
Totas bonas donas valens (Fragm. *Ch.* V, 47). (r° *e*)
Razos es e mezura. — A 48, W 116. (v° *b*)

1. Publié par le Dr Sachs à Brandebourg en 1859.
2. Fragments dans *Choix* V, 228-34, et dans Bartsch, *Chrest.* col. 185-90.
3. Bartsch, *Chrest.* col. 285-8.
4. Bartsch, *Chrest.* col. 89-94.

G. de Calanso.

Fadet joglar (*G.* 111). — U 742[1]. (f. 136 r° *b*)

R. de Miravals. (r° *c*)

Dona, la genser c'om demanda (Bartsch, *Denkm.* p. 127; *G.* 640).

G. de Berguedan.

Amicx senher, nous o cal dir[2]. (r° *e*)
De far .i. jutjamen. (v° *a*)

R. de Vaqueiras. (v° *b*)

Valent marques, senher de Montferrat (*Ch.* V, 424).

P. Cardenal. (v° *d*)

Una cieutat fo no sai cals. — A 174, H 89.
Jesu Crist nostre Salvaire. — A 172, H 89. (f. 137)
Sel que fes tot cant es. (r° *d*)
Un estribot farai ques er mot maïstrat (*Parn. occ.* p. 324). v° *a*))

R. Vidal de Bezaudun. (v° *b*)

Abril issie, mays intrava (*Denkm.* p. 144).

Episcopus declaramens de motas demandas (*Denkm.* p. 306). (f. 139 v° *c*)

Los .vij. sagramens. — Las .vij. bontatz. — Los .vij. peccatz mortals. — Las .vij. vertutz. — Los .x. mandamens (*Denkm.* p. 306).

De las sanguias. (f. 140 r° *b*)

Folquet de Lunel. (r° *c*)

E nom del paire glorios.

Aiso es la revelatio que Dieu fe a Sant Paul et a Sant Miquel de las penas dels yferns (*Denkm.* p. 310). (r° *e*)

Aiso son las naturas d'alcus auzels e d'alcunas bestias (Bartsch, *Chrest.* col. 325)[3]. (f. 141)

[*Pièce sans titre et inachevée;* 88 *vers*].
Mot aurai estat longament. (v° *b*)

L'essenhamen del guarso, fach l'an de N. S. m ccc xx e vi, *lo cal fec cavalier Lunel de Monteg clerc*[4] (*Denkm.* p. 114). (f. 142)

.....*Nostra Dona de luy meseys, facha l'an M. e. .ccc. e xxxvj.* (v°)

Sirventesc de luy meseys fag el meseis an (*Denkm.* p. 124).

1. Bartsch, *Denkmæler*, p. 94.
2. Pour cette pièce et la suiv., voy. Bartsch, *Jahrb. f. rom. Lit.* VI, 236-9.
3. M. Bartsch n'a pas donné la fin de ce petit traité. La partie qui occupe la première col. du fol. 141 v° reste inédite.
4. Pièce ajoutée et d'une écriture plus récente que le reste du ms.

B. Ar. de Moncuc. (f. 143)

Er can li rozier (*Parn. occ.* p. 23).

Brt. de Paris de Roergue.

Guordo, yeus fas .j. bo sirventes l'an (*Denkm.* p. 85).

Pons de Capduelh. (*b*)

Si com li peys an en l'aigua lur vida. — Cf. ci-dessus n° 673.

Raymbaut de Vaqueiras, *lo garlambey.* (*c*)

El so que pus m'agensa.

Raymbaut de Vaqueiras, *lo carros.*

Truan mala guerra. — G [1].

Tenso. (*d*)

Fraire B., trop sai estatz.

Tenso.

En Falconet, ben platz car es vengútz. (f. 144)

Tenso de Brt. de Lama[non]. (*b*)

Doas donas amon dos cavaiers. — A 160.

Ar. P. da Gange.

Qan lo temps brus e la freja sazos (*G.* 1082).

Gr. de Calanso. (*c*)

Mot era dos e plazens. — Cf. ci-dessus n° 782.

[Ar. de Carcasses [2].] (*d*)

Dins un verdier de mur serrat (Bartsch, *Chrest.* col. 253).

Amanieu de Sescas. (f. 145)

Dona per cui planc e sospir (*Ch.* V, 20).

[Gui d'Ussel.] (*b*)

Si bem partetz, mala dona, de vos. — E lxxxxj.

[G. de Sant Leydier.]

Dona, ieu vos sui messatgier. — Cf. ci-dessus n° 349 [3].

Amanieu de Sescas. (f. 146 v°)

En aquel mes de mai (Bartsch, *Prov. L. B.* p. 140 [4]).

1. Raynouard, *Ch.* III, 260.
2. Le haut de la page est coupé.
3. Cette pièce est d'une écriture un peu plus récente que celle du reste du ms. Le côté intérieur (col. *d*) du fol. 145 v° et le r° du fol. 146 ont été laissés blancs.
4. Fragment dans la *Chrest. prov.* col. 319-24.

El tems de Nadalor (Bartsch, *Denkm.* p. 101). (f. 147)
A vos qu'ieu am dezamatz (*Lex. rom.* I, 499)[1]. (v°)

[Peire Willem.] (f. 148 v°)

Lai on cobra sos dregs estatz (*Lex. rom.* I, 405; *Chrest.* col. 259).

III.

Table alphabétique des Troubadours qui figurent dans les Chansonniers Giraud (E) et La Vallière (I)[2].

Adzemar de Rocaficha I 816.
Aimeric de Belenuei E [f. 7 v°], n°° 72-3. — De Belanuey I 164, 399, 442-51.
Aimeric et Albert I [620 ?], 624.
Aimeric de Pegulhan E 67-9, 117-20, 147-52. — I 120, 130, 143-54, 205 (avec G. de Berguedan), 407-29.
Aimeric de Sarlat I, 181.
Albert, voy. Aimeric.
Albertet E [46], I 165, 338-40.
Alegret I 250.
Alphonse II roi d'Aragon I 175.
Amanieu des Escas I ff. 145, 146.
Anonymes E ff. 7 v°, 8, 13-4, 20; n°° 7, 9, 10, 16, 17, 44-6, 53. — I 207, 292, 522 *bis*, 628.
Arnaut, voy. Guillem.
Arnaut Catalan I 179.
Arnaut Daniel E 154. — I 227-32, 404-5.
Arnaut de Brancalo I 842.
Arnaut de Carcassas I f. 144.
Arnaut de Mareuil E 54, 75-6. — I 113-8, 125, 671-88, f. 134-5.
Arnaut de Tentigan (?) I, 19.
Arnaut Guillem de Marsan I f. 134.

1. Le côté intérieur du v° du fol. 147 et le r° du fol. 148 ont été laissés blancs.
2. Dans cette table les noms de lieux sont autant que possible ramenés à leur forme actuelle. Ainsi *Orange* et non *Aurenga*, *Chapdeuil* et non Capdol ou Capduelh. Les chiffres entre [ ] se rapportent à des pièces qui sont anonymes dans E ou dans I, mais dont l'auteur peut être restitué d'après d'autres chansonniers. Pour les tensons, j'ai rétabli, d'après le texte même, les noms des interlocuteurs qui dans I ne sont point relevés en rubrique.

Arnaut P. da Gange I f. 144.
At de Mons I 826, f. 126-30.
Audoy I 233-4.
Austorc, voy. Guiraut Riquier.
Bâtard (le) du roi d'Aragon E ff. 9 v°, 10.
Baussan, voy. Ugo.
Beatrix, voy. Comtesse de Die.
Berenguier de Parazol E 77-8. — de Pararols I 304-14.
Berenguier Trobel E f. 10, n° 22.
Bernado, voy. Thomas.
Bernart et Elias I 204.
Bernart Arnaut de Moncuc I f. 143.
Bernart Arnaut Sabata I 282.
Bernart de la Barta, voy. Peire de Casals.
Bernart de Rouvenac I 321-2.
Bernart Marti I 249.
Bernart de Ventadour E 12, 42, 103-4. — I 80-6, 394, 472-98.
Bernart de Venzac I 783.
Bertran Albaric et Guibert E f. 20 v°.
Bertran Carbonel E ff. 4-5, 6, 15. — I 857-72.
Bertran de Born I 22-8, 166-7, 808-10.
Bertran de Lamanon I 209 (avec Gui), 621 (av. Gaubert), f. 144 (av. Sordel).
Bertran del Puget I [628?].
Bertran Paris de Roergue I f. 143.
Blacatz E 40, 143.
Bo fil, voy. Guiraut Riquier.
Borc (Bort), voy. Bâtard.
Cadanet E ff. 8 v°, 12, 19; n°s 29, 32, 34, 55, 95-100. — Cadenet I 15-6, 455-61.
Cercalmon E [16]. — I 176, 406.
Codolet, voy. Guiraut Riquier.
Comte d'Astarac, voy. Guiraut Riquier.
Comte de Poitou I 40.
Comtesse de Die I 180.
Daude de Prades E 31, 101-2. — 184-5, 258-66.
Dauphin d'Auvergne [1] (le) et Perdigon E 37. — I 45.
Ebles, voy. Joan Lag.
Elias et son cousin I 627.
Elias Cayrel I 274-9, 440, 499-501.
Elias de Barjols I 793-9.
Elias de Fonsalada I 105, 281.
Engles E f. 14 v°.

1. Il y a dans E, par une erreur facile à comprendre chez un provençal du xiv° siècle, « Dalfin *de Viena* ».

Escudier de la Ilha I 815.
Esperdut I 251.
Esquilha et Jozi I 646.
Esteve et Jutje, I 286.
Eveyos, voy. Guiraut Riquier.
Fabre d'Uzès E f. 7 v°. — I 439.
Falco, voy. Gui et Guiraut Riquier.
Falconet, voy. Faure.
Falquet de Romans, voy. Folquet.
Faure et Falconet I f. 144.
Folquet I 626 (avec « Tostemps »), 631 (avec Guiraut [Riquier]).
Folquet de Lunel I 819-21.
Folquet de Marseille E f. 19 v° (?); n°s 1, 2, 20. 38, 43, 63-6, 128-9. — I 95, 351-63, 430-4, f. 131 v°.
Folquet [de Romans] E ff. 5, 19 v° (?). — Falquet I 122-4, 435-8.
Fraire menor I 806.
Garin d'Apchier E [194], [196?].
Gaucelm I 202 (avec Bernart).
Gaucelm Faidit E 18, 21, 57, 88-90, 134. — I 106-12, 364-86, 615? (avec Perdigon), 649 (avec Ugo de la Bacalaria), 757-64. — Voy. Peirol et Savaric.
Gausbert de Puysibot E [f. 8]; n° 71. — I 235-6, 315-20.
Gavauda I 827-36.
Gira[r]t E 13.
Gormonda de Montpellier I 846.
Gui, voy. Bertran de Lamanon.
Gui I 290 (avec Falco).
Gui d'Ussel E 91, 135, 145. — I 119, 765-71, [f. 145]. Voy. Maria de Ventadour.
Guillaume IX, voy. Comte de Poitou.
Guillem I 645 (avec Arnaut).
Guillem I 201 (avec « Senher Coms »).
Guillem Ademar E 74. — I 141, 246-8, 400.
Guillem Augier I 239, 244, 840-1.
Guillem d'Autpol I 612.
Guillem de Balaun I 280.
Guillem de Berguedan I 188-90, 237-8, f. 136. Cf. Aimeric de Pegulhan.
Guillem de Biartz I 825.
Guillem de Capestany I 121, 800-3.
Guillem de la Bacalaria I 839.
Guillem de Lobevier E f. 6 v°.
Guillem de Murs E f. 16 v°. — I 641. Avec Guiraut Riquier: I 637, 639 (?), 641. Voy. Guiraut Riquier.
Guillem de Saint-Didier E 130-3, 146. — I 210-2, 345-50, 772-4, f. 145.
Guillem de Solonhac I 817.

Guillem Godi I 792.
Guillem lo Ros I 328-9.
Guillem Magret I 811-2. Voy. Guillem Rainols.
Guillem Rainols I 622 (avec G. Magret).
Guionet I 623 (avec Raimbaut).
Guiraut de Borneil I 41-4, 51-79, 203, 296-9, 343-4, 689, 705.
Guiraut de Calanson I 775-82, f. 136, 144.
Guiraut Riquier I 283 (avec G. Raynier), — 284 (avec Falco), — 285 (avec Miquel de Castilho et Codolet), — 293 (avec Bo fil), — 613, 633, 636, 641 (avec G. de Murs), — 614 (avec Marques), — 630 (avec « senher Jorda »), — 632 (avec Eveyos), — 634, 640 (avec senher Enric), — 638 (avec le comte d'Astarac), — 644 (avec Austorc). — Voy. Folquet, Guillem de Murs, Jaufre, Marques, P. Torat. — Chansons, I ff. 104-12; épîtres, ff. 115-21.
Helias, voy. Elias.
Huc, Hugo, voy. Uc, Ugo.
Izarn Marques I 822.
Jacme Mote E f. 16 v°.
Jaufre I 629, 643 (avec G. Riquier).
Jaufre Rudel I 523-7.
Joan Anguila I 177.
Johan de Pennes E 8.
Joan Lag et Ebles I 291.
Joan Miralhas, voy. Raimon Gaucelm.
Jozi, voy. Esquilha.
Jutge, voy. Esteve.
Linaure I 203 (avec Guiraut de Borneil).
Magret, voy. Guillem Magret.
Maistre et B. I f. 143.
Maria de Ventadour I 647 (avec Gui d'Ussel).
Marc a bru I 1-10, 48-50.
Marques I 635 (avec G. Riquier). Voy. G. Riquier.
Miquel de Castilho, voy. Guiraut Riquier.
Miravals, voy. Raimon de Miraval.
Moine de Foissan I 668-70.
Moine de Montaudon E 136-8 *ter*. — I 157-61, 454.
Montanhagout E f. 7, — Montanhagol I 323-7, 452-3.
Moter E 62.
Nat, Naudoy, Nesperdut, etc., voy. At, Audoy, Esperdut.
Olivier lo templier I 504.
Ozils de Cadars I 342.
Peire Bast I 556.
Peire et Guillem E f. 18.
Peire Bremon Ricas Novas I 172, 852-6.

Peire Cardenal E ff. 11 v°, 14 v°, 17; n°s 25, 28, 29. — I 557-611, f. 136-7. Cf. Ugo de Moensac.
Peire d'Auvergne I 11-8, 401-2.
Peire de Bossinhac I 555.
Peire de Casals E 66, I 616 (avec Bernart de la Barta).
Peire de Corbian I 245.
Peire de Mula I 182-3.
Peire del Vern I 818.
Peire del Vilar I 341.
Peire Duran I 847-51.
Peire Espanhol I 300-1, 837-8.
Peire Imbert I 824.
Peire Luzer I 178.
Peire Raimon de Toulouse E 108-9. — I 168-70, 813-4.
Peire Rogier I 20-1, 223-6.
Peire Rogier de Mirapeis E 19.
Peire Torat et Guiraut Riquier I 294.
Peire Trabustel et Raynaut de Tres Sauges E f. 21 v°.
Peire Vidal E 3, 27, 33, 59, 83-7. — I 131-40, 387-93, 395-8, 528-49.
Peire Willem I f. 148.
Peirol I 96-102, 618 (avec Gaucelm Faidit), 648, 739-56.
Peironet et Girart E 14.
Perdigon E 6, 26, 37, 107. — I 45, 784-95; voy. Gaucelm Faidit.
Pistoleta E f. 18 v°. — I 171, [628?], 844-5.
Pomo Jordan, voy. Raimon Jordan.
Pons de Chapdeuil E 79-82, 139-40. — I 87-94, 462-71, f. 143.
Pons [de] sa Gardia I 252.
Pons d'Ortaffa I 256.
Ponson E 4, 5.
Raimbaut, voy. Guionet.
Raimbaudet I 330.
Raimbaut de Vaquieiras E 36, 141-3. — I 104, 403, 511-22, ff. 136, 143.
Raimbaut d'Orange E f. 19 v°. — I 29-39.
Raimon d'Avignon I 193.
Raimon de Castelnou I 843.
Raimon de la Sala I 257.
Raimon de Miraval E 39, 113-6. — I 103, 706-38, f. 136.
Raimon Escrivan I 807.
Raimon Gaucelm I 502-3, — 625 (avec Joan Miralhas).
Raimon Jordan, Vte de Saint-Antonin, E 11, 91-4. — I 271-3.
Raimon Rigaut, I 441.
Raimon Vidal de Bezaudun I ff. 131-3, 137.
Raynaut de Tres Sauzes E f. 21 v°.
Rey Anfos, voy. Alphonse.

Richart (le roi) E 60. — I [197].
Ricau de Barbezieux E 15, 58, 105-6. — I 141, 505-10.
Rostanh Berenghier E ff. 9, 10; n°s 13, 23-4.
Savaric, Gaucelm et Ugo E 18. — I 617.
Sercalmon, voy. Cercalmon.
Severi [de Girone] I 650-67.
Sordel I 173, 191-2, 302-3. Voy. Bertran de Lamanon.
Thibaut de Blaison I 174, 240.
Thomas et Bernado I 289.
Torcafols I [195], [196?].
Tostemps, voy. Folquet.
Ugo et Baussan, I, 629.
Uc Brunenc E 153. — I 550-4.
Uc de la Bacalaria E 70. Cf. Gaucelm Faidit, Savaric.
Ugo de Moensac et Peire Cardenal E 35.
Ugo de Muret I 331.
Ugo de Pena I 213-4.
Ugo de Saint-Cyr I 162, 215-22, 804.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

J'ai parlé précédemment (*Introduction*, § III) d'un recueil de notes sur certains poëtes provençaux conservé parmi les mss. de Peiresc, et attribué par feu Lambert, le bibliothécaire de Carpentras, à J. de Nostre-Dame. J'ai signalé une coïncidence qui confirme l'opinion du savant bibliothécaire : à savoir que l'auteur de ces notes s'était servi du chansonnier du comte de Sault, que J. de Nostre-Dame mentionne dans ses *Vies* (p. 12-3). Enfin j'ai établi que l'auteur des notes, ainsi identifié avec J. de Nostre-Dame, avait possédé le chansonnier qui est l'objet principal du présent mémoire. Depuis que tout cela a été écrit et imprimé, j'ai revu le recueil de Carpentras [1], j'en ai comparé l'écriture avec diverses notes du XVIe siècle qui se rencontrent çà et là sur les marges (par ex. ff. 8 v°, 9, 15, 20 v°, 28 v°, 29, etc.) ou sur les feuillets de garde du ms. Giraud,

1. J'ai profité de cette circonstance pour collationner les extraits que j'ai imprimés de ces notes, et j'ai trouvé dans l'un d'eux quelques inexactitudes. P. 14, n. 2 ; au lieu de « F. 65 », lisez : « F. 69 de l'anc. pagination, ou fol. 89 de la nouvelle ». — *Trouve*, l. *treuve*. — Av. dern. l. de la note, *Marseillac*, l. *Masseilhe* (Marseille).

et cet examen m'a convaincu que l'écriture est la même de part et d'autre. Il est à remarquer que les pages attribuées à J. de Nostre-Dame dans le recueil de Carpentras présentent deux écritures fort différentes, quoique évidemment de la même main. L'une, employée pour le texte, est une jolie gothique très-fine, telle qu'on l'écrivait au XVIe siècle; l'autre, qui sert pour les rubriques marginales (manchettes), est une italique très-soignée, assez semblable aux impressions Aldines. Ces deux écritures, surtout la seconde, se reconnaissent manifestement dans les endroits ci-dessus mentionnés du ms. Giraud. On y trouve aussi sur l'un des derniers feuillets de garde, entre autres essais de plume, ce début d'une requête, qui trahit le procureur au Parlement : « A Nossrs de Parlement supplie » humblement Pierre de Castellane. »

Le ms. Giraud est donc bien incontestablement l'une des sources auxquelles a puisé J. de Nostre-Dame. Une autre de ses sources, et probablement la plus importante, a été, comme il le dit lui-même en un passage que j'ai rapporté au § III, le chansonnier en deux volumes du comte de Sault. J'ai établi à ce propos (note 1 de la p. 15 [1]) que ce chansonnier ne pouvait être identifié avec aucun de ceux qui nous sont parvenus. Il est maintenant possible de dépasser ce résultat purement négatif. M. Bartsch a donné dans le *Jahrbuch für romanische und englische Literatur* (XI, 19) la description du ms. 2814 de la Bibliothèque Riccardi à Florence (celui que je désigne par S), déjà décrit, mais d'une manière insuffisante par le docteur Grüzmacher (*Archiv*, XXXIII, 427-33), et il a établi que ce ms. était la copie partielle, faite à la fin du XVIe siècle ou au commencement du XVIIe, d'un recueil dont l'étendue devait être fort considérable. Le compilateur de ce recueil était un clerc nommé Bernart Amoros, de Saint-Flour, qui se fait connaître dans une curieuse préface heureusement conservée par le ms. Riccardi, et reproduite successivement par M. Grüzmacher et par M. Bartsch. Le ms. Riccardi nous a aussi conservé la table des troubadours qui figuraient dans l'original. Cette table, imprimée pour la première fois par M. Bartsch, contient un certain nombre de noms qui ne se retrouvent dans aucun de nos chansonniers : Bermon Rascas, Reforzat de Tres, Luquetz Gatelus, Calega Panza, N'Amoros dau Luc, Porceval

1. Dans cette note j'ai dit que le ms. 854 ne renfermait qu'une pièce d'Ugo de Pena, ce qui est vrai, mais j'ai eu tort d'ajouter que c'était la seule qu'on possédât de ce troubadour. Il y en a deux autres dans le ms. d'Urfé (I 213-4).

(l. Perceval) Doria, Peire de Castelnou, Engenim Durre (*sic*) de Valentines, Bertrant de Pessatz, Pel estort, Pomairol, Vaquier, Rubaut, Peire de Mont-Albert[1]. Or il se trouve précisément que trois au moins de ces noms sont aussi mentionnés par Nostre-Dame : ceux de Bernard[2] Rascas (*Vies*, etc., p. 220), de Perceval Doria

1. Je ne joins pas à cette liste, comme l'a fait M. Bartsch, le nom de *Gaudi*, auteur d'une tenson avec Albert, parce que ce Gaudi n'est probablement pas différent du G. Godi dont une pièce est conservée par les mss. 856 et d'Urfé (1792).

2. *Bernard* dans Nostre-Dame, et non *Bermon* comme dans le ms. Riccardi, mais il y a certainement ici une de ces fautes d'impression qui sont si fréquentes dans le livre de Nostre-Dame, et qui parfois vont jusqu'à troubler le sens. Dans le ms. souvent cité de Carpentras, il y a (fol. 80 de l'anc. pagin., fol. 104 de la nouvelle), une note assez longue de Nostre-Dame sur Laurette de Sade, note dont la substance a passé en partie dans l'*Histoire et Chronique de Provence* de César de Nostre-Dame (p. 364). Selon lui cette femme célèbre aurait été la nièce de Phanette, dame de Romanin, « qui depuis, par la corruption du mot, la nommoyent la *Phade* ou la fée de Romanyn ». Nostre-Dame donne ensuite la liste des dames et des poëtes qui se réunissaient alors pour disputer sur des matières de poésie. Parmi ces poëtes figure *Bermond* Rascas.

Ce passage n'est d'ailleurs pas sans intérêt. On y voit à l'état d'embryon l'idée des cours d'amours, bien que le mot ne soit pas prononcé. Nostre-Dame dit simplement que Laurette de Sade et sa tante « en la presence des plus souve-
» rains poëtes se trouvoyent souvent en grandes disputes de la poésie, et avec
» elles l'accompagnoyent :
» Huguette de Forcalquier, dame de Trectz,
» Briande d'Agoult, comtesse de la Lune,
» Beatrix d'Agoult, dame de Sault,
» Douce de Moustiers, dame de Clumant(?),
» Ysoard de Roquefueille, dame d'Ansoys,
» Anne, vicomtesse de Thalard,
» Beatrix de Cadenet, dame de Lambesc,
» Rixende de Puyverd, qui fut femme d'Arnaud de Villeneuve,
» Phanette ou Estephanette, dame de Romanyn, qui depuys a esté nommée
» la Phade de Romanyn,
» Et plusieurs autres qui se tenoyent la pluspart du temps en Avignon lorsque
» la cour romeyne y residoit.
» Et les poëtes provensaulx estoyent ceulx-cy :
» Bertrand de Lamanon, IIe du nom, filz du premier Bertrand,
» Albertet de Sisteron,
» Bermond Rascas,
» Bertrand de Pena, seigneur de Romoles et de Mostiers en partie,
» Arnaud de Villeneufve, chevalier, sage es drois, qui fut podestat d'Avi-
» gnon, seigneur de Autz (?),
» Bertrand de Masseilhe, sieur d'Evenes,
» Jaume Motte d'Arles. »

Je me borne au sujet de ce passage (où les anachronismes abondent) à noter

(p. 130) et de Peire de Castelnou (p. 142). Les récits que Nostre-Dame rattache aux noms de ces personnages ont tout l'air d'avoir été inventés à plaisir, mais nous savons que tel était l'usage de notre procureur en la Cour de parlement de Provence, et il ne ressort pas moins de la présence de ces trois noms une forte présomption qu'il a eu à sa disposition le recueil de B. Amoros : en d'autres termes, que ce recueil (ou un tout semblable) était compris dans les « deux grands tomes » du comte de Sault dont Nostre-Dame parle dans son « proesme au lecteur ».

D'autres indices conduisent à la même conclusion. Le ms. Riccardi contient une courte notice sur Guillem Montanhagol ou de Montanhagout qui ne se trouve point ailleurs, et qui est ainsi conçue :

Guillem de Montanghaguout (*sic*) si fo uns cavallers de Proenza, fon bon trobador et grant amador; e entendia se e ma dona Jauseranda del castel de Lunel, e fes per leis maintas bonas chanzos[1].

C'est à n'en pas douter de ce texte que Nostre-Dame a fait sortir ce qui suit :

..... fut amoureux de Iausserande du Lunel, fille (ainsi qu'aucungs ont escript) de Galserand ou Iausserant Prince de Frette et de Gaulcier (*sic*) qu'estoit une des plus excellentes dames en prestance et beauté de corps, et des illustres en vertus et bonnes conditions, qui ayt vescu de son temps. A la louange de laquelle il feist maintes bonnes chansons, qu'il adressa à Ildephons, premier du nom... (*Les Vies*, etc., p. 35)[2].

Une dernière preuve. J'ai parlé au § IX du présent mémoire d'un *partimen* de Simon Doria et de Lanfranc Cigala qui a été connu de J. de Nostre-Dame et qui pourtant (voy. Intr., § III, p. 15 note) ne se retrouve actuellement que dans le ms. du Vatican 3208 *dont* il ne paraît pas que notre auteur ait jamais pu avoir connaissance. Mais cette pièce se trouvait aussi dans le recueil de Bernart Amoros, comme on le voit par la table qu'a publiée M. Bartsch (*Jahrbuch*, XI, 17, ligne 4).

On pourrait relever d'autres indices conduisant à la même con-

que la liste des dames de Romanin est fort différente de celle que le même Nostre-Dame donne à la p. 131 de ses *Vies*.

1. Cette vie a été donnée par Raynouard (*Ch.* V, 202), non en original, mais d'après une traduction italienne assez moderne.

2. Au lieu de Guillem de *Montanhagout* que portait son ms., Nostre-Dame dit Guilhem de *Agoult*, rattachant ainsi ce troubadour, qui était toulousain, à une célèbre famille provençale.

clusion. En résumé, le chansonnier en deux volumes du comte de Sault, consulté par Nostre-Dame, paraît n'avoir point été différent du grand recueil compilé au XIIIe siècle par Bernart Amoros, et dont le ms. Riccardi 2814 est une copie partielle.

INTROD. § IV, p. 263, note 3, lisez *Revue des Soc. sav.*, IVe série, t. X, p. 479.

TEXTES ET NOTICES, § III. Le jeu de mots sur *cort* et *corta* qui occupe le premier couplet de cette tenson se rencontre aussi chez P. Cardinal, *Lex rom.*, I, 452.

§ IV. Dans la seconde pièce de Daspol, v. 58, au lieu de *esquiva ses*, l. *esquivases*.

§ VIII. Dans la première pièce de B. Carbonel, il faut rapporter au v. 8 la note 4, et non au v. 9.

§ IX. La tenson de Girart et de Peironet, qui nous a été conservée par les seuls mss. Giraut et 15211, se trouvait aussi dans le recueil de B. Amoros (*Jahrb. f. rom. lit.*, XI, 15).

§ XVI. La seconde de ces *coblas* se retrouve dans T f. 106. J'ai du reste un vague souvenir de l'avoir vue ailleurs encore. — Pour l'histoire de l'homme qui, faute d'un clou, perd un fer de cheval, etc., voy. Müllenhoff et Scherer, *Denkmæler*, p. 149, XLIX, 5, et p. 453; cf. aussi *Germania*, nouvelle série, III, 105.

§ XXIII, v. 5, *azer*, l. *aver*.

§ XXVI, sonet III, v. 8, *Ta* l. *Tu*.

Par suite de deux erreurs que j'avais commises en dressant la table du ms. d'Urfé (I), et dont je ne me suis aperçu qu'à la correction des épreuves, tous les renvois faits à ce ms. dans la table de E^1 à partir du n° 611 sont inexacts. Pour les rectifier il faut ajouter 13 jusqu'au n° 642, et 14 à partir du n° 643.

1. Et dans celle de Z que j'ai imprimée dans les *Archives des Missions* en 1868.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

		Pages
§ I.	De la poésie des troubadours à son déclin, et de sa chute.	1
§ II.	Le chansonnier Giraud	6
§ III.	Description du chansonnier Giraud; son histoire. — Jehan de Nostre-Dame	10
§ IV.	Dialecte du chansonnier Giraud	18
§ V.	De la méthode suivie dans le présent mémoire	24

TEXTES ET NOTICES.

§ I.	Guilhem de Saint-Didier	26
§ II.	Couplets d'Hugo de Maensac et de Peire Cardinal	30
§ III.	Tenson d'En Engles et de....	31
§ IV.	Daspol	36
§ V.	..... et Guilhem de Murs	46
§ VI.	Tenson de Peire et de Guilhem	48
§ VII.	Jacme Mote d'Arles	53
§ VIII.	Bertran Carbonel de Marseille	56
§ IX.	Girart et Peironet	66
§ X.	Rostanh Berenguier de Marseille	73
§ XI.	Johan de Pennes	95
§ XII.	Ponson	97
§ XIII.	Moter	101
§ XIV.	Berenguier Trobel	102
§ XV.	G. de Lobevier	106
§ XVI.	*Coblas esparsas*	109
§ XVII.	Pastourelle	112
§ XVIII.	Danse anonyme	114
§ XV.	Autre danse	116
§ XX.	Plainte d'un lépreux	117
§ XXI.		119
§ XXII.	*Coplas replicativas*	121
§ XXIII.		123
§ XXIV.	Bertran Albaric et Guibert	124
§ XXV.	Peire Trabustal et Rainaut de Tres Sauses	127
§ XXVI.	Pièces apocryphes	131

APPENDICE.

I.	Table du chansonnier Giraud	139
II.	Table du Chansonnier La Vallière	157
III.	Table alphabétique des Troubadours qui figurent dans les chansonniers Giraud et La Vallière	198
	ADDITIONS ET CORRECTIONS.	203

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.



